This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

TAYLOR INSTITUTION

DOMINUS ILLUMINATIO MEA

Vet. Ger. II B. 170

OEUVRES COMPLETTES DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

TOME NEUVIEME.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
18 APR 1963
OF OXFORD
LIBRARY

MELANGES

EN VERS ET EN PROSE

DE

FRÉDÉRIC II,

ROI DE PRUSSE.

TOME CINQUIEME.

1790.

EPITRES.

EPITRE

à mon frère de Prusse.

O vous, à qui je dois le plus sincère amour;
En qui j'aime le sang qui nous donna le jour,
De mes plus chers parens la ressemblante image!
Vous qui de leurs vertus héritez l'assemblage,
O frère, en qui je vois briller, avant les ans,
Toutes les qualités qu'ont les héros naissans!
Recevez d'un cœur franc un hommage sincère,
La vérité vous parle, elle a droit de vous plaire.
Votre esprit par les arts dès l'enfance éclairé,
De l'orgueil d'un grand nom ne s'est point enivré;
De vos aïeux fameux, que nous vante l'histoire,
Vous ne prétendez point emprunter votre gloire;
Toute gloire étrangère est indigne à vos yeux:
La vertu, les talens ont-ils besoin d'aïeux?
Le courage d'Albert qu'on surnomme l'*Achille*,
N'est pour ses descendans qu'une leçon utile;
Celui qui de *Nestor* mérita le surnom,
Et ce prince éloquent qu'on nomma *Cicéron*,
Ont reçu pour eux seuls ce tribut légitime
Qu'aux talens, aux vertus doit la publique estime;
Mais il ne passe point à la postérité:
Qui veut avoir un nom, doit l'avoir mérité.

Ce héros immortel dont l'ame magnanime
Dans la paix, dans la guerre également ſublime,
Lui fit par l'univers donner le nom de *Grand*,
Nous mèt comme des nains à côté d'un géant;
Il marqua nos devoirs, ſa vie eſt notre livre:
Plus l'exemple nous touche, et plus il le faut ſuivre.
Si, malgré tous les ſoins et l'art du jardinier,
Un chardon s'élevait à l'ombre d'un laurier,
Le fer retrancherait cette plante ſauvage,
Placée indignement ſous un ſi noble ombrage.
Les fils de Jupiter, s'ils n'étaient pas des dieux,
N'en ont pas moins paru des héros dignes d'eux.
C'eſt un roc élevé que la haute naiſſance;
On y découvre l'homme à travers l'apparence;
Malignement ſuivi par des yeux attentifs,
On juge ſes deſſeins et leurs ſecrets motifs;
Et ſur ſes actions le public intraitable
Prononce impunément l'arrêt irrévocable;
Le fard de la vertu ne le trompe qu'un temps,
Il lit au fond du cœur, ſes regards ſont perçans;
Ce cenſeur ſourcilleux, ce précepteur ſévère,
Condamne dans les grands les défauts du vulgaire;
Richeſſes, dignités, honneurs, rien ne nous ſert;
Un défaut nous décrie, un ſeul faux pas nous perd:
De nos légers écarts la terre eſt informée,
Nous occupons tous ſeuls la prompte Renommée;
Ses cent bouches prônant nos vertus, nos défauts,
Ou nous font des cenſeurs, ou nous font des rivaux.
Ainſi, plus votre rang vous élève en ce monde,
Plus il faut que chez vous le vrai mérite abonde;
C'eſt lui ſeul qu'on eſtime, et vous devez ſavoir
Combien ſur les humains l'exemple a de pouvoir.

L'exemple d'un monarque impose et se fait suivre:
Lorsqu'Auguste buvait, la Pologne était ivre;
Lorsque le grand Louis brûla d'un tendre amour,
Paris devint Cythère, et tout suivit la cour;
Quand il se fit dévot, ardent à la prière,
Le lâche courtisan marmota son bréviaire.
Tout prince est entouré de vils adulateurs,
De ses goûts dépravés mercenaires flatteurs,
Qui remplis de mépris pour son ame commune,
N'adorent en effet que l'aveugle fortune.
Alexandre, dit-on, eut le torticoli;
De tous ses courtisans le cortége poli
Par art négligemment laissait pencher la tête;
Des seigneurs de la cour tel est l'usage honnête,
Renversez à la fois la coupe, le poison,
Qui, corrompant vos mœurs, perdrait votre raison.
Quel que soit le pouvoir qui vous tombe en partage,
Que le bien des humains soit toujours votre ouvrage,
Et plus ils sont ingrats, plus soyez généreux;
C'est un plaisir divin de faire des heureux.
Sur-tout n'abusez point d'une vaste puissance,
Et n'écoutez jamais la voix de la vengeance:
Qui ne peut se dompter, qui ne peut pardonner,
Est indigne du rang qui l'appelle à régner.
De nos conditions le Destin fut le maître,
Et nous sommes ici ce qu'il nous y fit naître;
Nos lots ont été faits quelquefois au hasard,
L'un guida la charrue, et l'autre fut César:
C'est ainsi que d'un bloc un ouvrier peut faire
Un ustensile abject, ou le saint qu'on révère;
La matière est égale, et c'est sa volonté
Qui seule en fait l'usage et forme sa beauté.

Ainsi tous ces humains dont la terre fourmille,
Sont fils d'un même père et font une famille,
Et malgré tout l'orgueil que donne votre rang,
Ils sont nés vos égaux, ils sont de votre sang.
Ouvrez toujours le cœur à leur plainte importune,
Et couvrez leur misère avec votre fortune:
Voulez-vous en effet paraître au-dessus d'eux?
Montrez-vous plus humain, plus doux, plus vertueux.
Tels ont été les grands dont l'immortelle gloire
Se grave en lettres d'or au temple de Mémoire;
Leur ame juste et pure, et sur-tout leur bonté
Ennoblit à mes yeux la faible humanité;
Mon cœur en les nommant est ému de tendresse,
On fait en leur faveur grâce à toute l'espèce:
Pères de leurs sujets, délices des humains,
Leur nom devient le nom des meilleurs souverains.
Il est un monstre affreux, né de la perfidie,
Cruel dans ses excès, et calme en sa furie,
Son visage hideux se cache sous le fard,
Son souffle est venimeux, sa langue est un poignard,
La trahison l'arma de ses noirs artifices,
Il fut par Tisiphone endurci dans les vices,
Il respire le meurtre, il blesse en caressant,
Il défend le coupable, il poursuit l'innocent,
De ses traits empestés l'atteinte est incurable;
L'affreuse Calomnie est son nom redoutable.
Craignez d'être surpris par ce monstre trompeur,
Fuyez de ses complots la cruelle noirceur:
Penchez vers l'accusé, tâchez de le défendre,
Et ne jugez personne avant que de l'entendre.
Si vous voulez pour l'âge amasser un trésor,
Plus cher, plus précieux que les bijoux et l'or,

Dévouez vos beaux jours, dès votre adolefcence,
Aux arts ingénieux, à l'augufte fcience;
C'eft l'école où fe forme et le cœur et l'efprit,
La fageffe eft le lait dont l'ame fe nourrit,
L'erreur eft fon poifon, l'antidote eft l'étude:
D'un fi noble travail contractez l'habitude.
L'étude embraffe tout, tant elle a de grandeur,
L'air, la terre, la mer, le ciel et fon auteur,
Les deffeins du très-haut, fes ouvrages immenfes;
Mais loin que votre efprit, fier de fes connaiffances,
Perde fur l'infini fon temps à méditer,
Au bord de cet abyme il faut vous arrêter.
Qu'avec votre favoir marche la modeftie:
Ayez toujours pour but l'amour de la patrie:
Qui s'inftruit pour briller n'en devient pas meilleur,
C'eft peu de s'éclairer, il faut régler fon cœur.
Soyez l'ami des arts, et des talens le père;
Mais fachez réunir, par un choix néceffaire,
Les qualités du fage à celles du héros:
Quittez, lorfqu'il le faut, les arts pour les travaux:
Au fein de fes exploits, le vainqueur de Carthage
Entre Apollon et Mars partageait fon hommage;
Volez à fon exemple, étonnez l'univers;
La gloire a cent chemins, ils vous font tous ouverts.
Il eft une beauté dont la fraîcheur naiffante
Des plus vives couleurs paraît refplendiffante;
La fanté fur fon front brille dans fa vigueur,
La gaîté l'accompagne avec la belle humeur;
Tout en elle eft tranfport, tout eft rempli de vie,
Elle aime les plaifirs et même la folie;
Sur un trône de fleurs elle embraffe Vénus,
Et le thyrfe à la main folâtre avec Bacchus.

Ne connaiſſez-vous point cette aimable Déeſſe ?
Mon Frère, elle eſt en vous, c'eſt la vive Jeuneſſe.
Craignez de ſes excès l'égarement fatal,
L'abus de ſes plaiſirs change le bien en mal.
La molleſſe en tout temps fut contraire à la gloire :
Sur elle remportez la première victoire ;
Domptez vos paſſions, il en eſt encor temps,
Elles ſont des humains eſclaves ou tyrans ;
Qui ne les aſſervit ſous un ſceptre ſtoïque,
Eſt contraint de plier ſous leur bras deſpotique.
Rien de plus flétriſſant pour un cœur généreux,
Que d'être ſubjugué par leur pouvoir honteux :
Mais ſur-tout des héros évitez la faibleſſe,
Fuyez d'un tendre amour l'amorce enchantereſſe.
On peut à tous ſes goûts ſe prêter ſagement,
Le plaiſir eſt plus fin, goûté modérément.
Je blâme comme vous cette miſanthropie
Qui veut nous ſéqueſtrer des biens de cette vie,
En nous interdiſant tout genre de plaiſirs.
Que feraient les humains ſans vœux et ſans déſirs ?
Des eſprits engourdis, des êtres imbécilles,
De la ſociété membres très-inutiles,
Qui n'étant animés par le bien ni le mal,
Seraient enſevelis dans un ſommeil fatal :
Nos déſirs ſont des feux qui réchauffent notre ame ;
C'eſt leur embraſement qu'on redoute ou qu'on blâme :
Il eſt certain milieu, qu'il faut ſavoir tenir ;
La ſageſſe, mon Frère, y fait enfin venir.
Mais c'eſt bien à mon âge à parler de ſageſſe ;
De mes égaremens je ſens toute l'ivreſſe,
Je ſens, en proférant le nom de la vertu,
De mon aveu ſecret mon orgueil confondu ;

Sans traîner ce discours et trop long et trop ample,
Ah! je devrais plutôt vous prêcher par l'exemple.

EPITRE

à Hermotime, sur l'avantage des lettres.

Ecoutez, Hermotime; une amitié sincère
Remplit mon cœur pour vous des sentimens d'un père;
Votre bonheur a fait l'objet de tous mes vœux.
Ah! faut-il vous prier de vouloir être heureux?
Si j'ai hâté les fruits de votre tendre enfance,
Je vois, plein de douleur, dans votre adolescence,
Le cours impétueux de vos égaremens,
Cet empire fatal qu'ont usurpé vos sens,
Le frein de la raison secoué dans un âge
Où d'horribles périls bordent votre passage,
Ces feux séditieux qui brûlent votre cœur;
Tout ce que je prévois, hélas! tout me fait peur.
Vous entrez dans le monde encor jeune et novice,
Et marchant sur les pas des compagnons d'Ulysse,
Je vous vois prisonnier dans ce palais honteux
Où Circé transforma ces captifs malheureux;
C'est-là que les plaisirs ont la voix des Syrènes,
Leurs prestiges charmans, l'or dont brillent vos chaînes,
La licence, le bruit, la fausse liberté
Vous tiennent engourdis dans votre oisiveté.
Je vous dois mes secours, je veux d'un bras stoïque
Vous tirer malgré vous de ce palais magique,
Rompre un charme fatal, et faire évanouir
Ce songe du bonheur dont vous croyez jouir.
Si le vice abrutit et rend l'homme difforme,

Devez à vos vertus votre première forme;
Reprenez ces travaux qui relèvent le cœur,
Qui nourriſſent l'eſprit, qui mènent à l'honneur.
Je pardonne vos goûts au vulgaire imbécille,
Qui de ſes paſſions porte le joug ſervile,
Qui ne diſtingue point, dans ſa brutalité,
Le plaiſir crapuleux d'avec la volupté,
Les filles de Vénus d'avec les Propétides,
Et qui ne peut remplir des momens toujours vides.
 Suivez l'inſtinct du peuple, ou ſuivez la raiſon,
Qui vous fait par ma bouche une utile leçon :
Préférez ſes conſeils ; la raiſon ſalutaire
N'interdit point à l'homme un plaiſir néceſſaire.
Apprenez que c'eſt moi qui dois vous enſeigner
Les plaiſirs qui ſur vous ſont dignes de régner ;
Qui bien loin d'amollir ou de corrompre l'ame,
Nourriſſent dans l'eſprit une divine flamme,
Qui charment la jeuneſſe et la caducité,
Brillans dans la fortune et dans l'adverſité ;
Ces vrais biens, au-deſſus de la viciſſitude,
Nous ſuivent dans le monde et dans la ſolitude ;
Malades comme ſains, de nuit comme de jour,
Dans nos champs, à la ville, en exil, à la cour,
Ils ſont dans tous les temps le bonheur de la vie.
 Les Dieux, pour nous marquer leur clémence infinie,
Ayant pitié des maux des fragiles humains,
Leur ont prêté l'appui de deux êtres divins ;
L'un c'eſt le doux ſommeil, l'autre c'eſt l'eſpérance.
 Mais de ces mêmes Dieux la puiſſante aſſiſtance
Pour les ſages exprès fit un conſolateur,
Pallas nous amena ce ſecours enchanteur,
C'eſt l'étude en un mot, beauté toujours nouvelle ;

Plus on la voit de près, plus elle paraît belle;
Les hommes fortunés que ſon amour remplit
Négligent les faux biens, et cultivent l'eſprit;
La ſcience eſt le don que ſa main diſtribue,
Mais ne préſumez point qu'elle ſe proſtitue:
Les arts ſont comme Eglé, dont le cœur n'eſt rendu
Qu'à l'amant le plus tendre et le plus aſſidu.
Si vous ſavez l'aimer, prodigue en ſes largeſſes,
Elle ouvrira pour vous des ſources de richeſſes;
L'uſage qu'on en fait les augmente encor plus,
C'eſt le tréſor ſacré de toutes les vertus.
La vérité, tenant la plume de l'hiſtoire,
Embraſſant tous les temps, préſente à la mémoire
Ces empires puiſſans que le ciel fit fleurir,
Qu'on vit naître, monter, s'abaiſſer et mourir.
C'eſt-là qu'on apprend l'art de régner ſans puiſſance,
En pliant les eſprits au gré de l'éloquence;
Qu'on ſe connaît ſoi-même et que maître de ſoi,
En domptant ſes déſirs, on eſt ſon propre roi:
Qu'avançant pas à pas, l'expérience sûre,
A force de ſonder, devine la nature;
Qu'à l'aide du calcul dont l'eſprit eſt muni,
L'homme peut pénétrer juſques dans l'infini,
Remonter des effets à leurs premières cauſes,
Et ſaiſir les liens les plus ſecrets des choſes.
Oui, le ſage en effet, maître des élémens,
Raſſemble tous les lieux, réunit tous les temps:
Il voit avec mépris, ſur ce triſte hémiſphère,
De la grandeur des rois la ſplendeur paſſagère,
Et ces riens importans que l'on croit ici-bas
Si dignes d'exciter la fureur des combats;
Jamais des paſſions le charme ne l'abuſe.

Ainſi lorſque Mételle aſſiégea Syracuſe,
Archimède ignorait, dans un ſage repos,
Le ſuccès des Romains dans leurs derniers aſſauts;
Avidement épris d'une étude profonde,
Amant des vérités, il éclairait le monde;
Dans ſa ſublime extaſe il ne s'aperçut pas
Du monſtre dont le fer lui porta le trépas.
Ce citoyen des cieux, habitant ſur la terre,
Déplorait les humains qui ſe feſaient la guerre;
Son eſprit, affermi contre les coups du ſort,
Mépriſait les faux biens, les malheurs, et la mort.
Mais ces antiques faits vous paraiſſent des fables.
Voyez donc de nos jours des exemples ſemblables;
Voyez ce philoſophe entouré de jaloux,
Toujours perſécuté, toujours modeſte et doux.
Lorſque Bayle eut appris qu'un démon ſcolaſtique *),
Animé contre lui d'un zèle fanatique,
Avait à Rotterdam fait rayer les tributs
Que le Batave épris payait à ſes vertus;
Tout pauvre qu'il était, ſe mettant à ſourire,
Il plaignit ſon rival et pourſuivit d'écrire.
Malgré la noire envie, et les grands en courroux,
Les tréſors de l'eſprit reſtent toujours à nous;
Ils ſont... Mais je vous vois ſombre, diſtrait et tiède;
Je lis ſur votre front l'ennui qui vous excède:
„ Obſervez, dites-vous, ſoixante bons quartiers
„ Qui diſtinguent mon nom de ceux des roturiers;
„ On connaît mes aïeux; mon antique nobleſſe
„ M'allia dans l'Empire à mainte fière Alteſſe;
„ Je poſsède des biens, des talens, de l'eſprit,
„ Et je plais, ſi j'en crois ce que le monde en dit;

*) *Jurieu.*

„ La Nature agiſſant comme une tendre mère,
„ A ſi bien fait pour moi, que l'art n'a rien à faire.
J'en conviens, la Nature eut des égards pour vous;
Mais, ſans vous courroucer, et ſoit dit entre nous,
Elle eut autant de ſoin de cette pierre brute,
De ce cocon de ſoie au ver ſervant de hutte,
De la vigne qui croît ſauvage dans les champs.
C'eſt l'art qui les raffine, il taille les brillans.
Et ce cocon filé, paſſant ſur des roulettes,
Artiſtement tiſſu par mille mains adroites,
Eblouit dans l'étoffe, et ſes riches couleurs
L'égalent à l'iris et ſurpaſſent les fleurs.
La vigne produirait, ſans jardiniers habiles,
Au lieu d'un doux nectar, des pampres inutiles;
Quand la Nature a fait, c'eſt à l'art de polir,
Et le grand point conſiſte à ſavoir les unir.
Vous avez de grands biens; mais pouvez-vous donc croire
Qu'un peu de vil métal vous comblera de gloire;
Et que de vos aïeux les inſignes vertus
Honorent votre nom depuis qu'ils ne ſont plus?
Votre eſprit eſt imbu des préjugés vulgaires,
Vos parchemins uſés ne ſont que des chimères;
Le mérite eſt en nous, non pas dans ces faux biens
Que le haſard réclame et reprend comme ſiens.
Quelle erreur d'y placer notre bonheur ſuprême!
Leur prix eſt idéal, ils ne ſont rien d'eux-même.
Vingt mille francs à Brieg font un homme opulent;
S'il les porte à Berlin, il n'eſt qu'un indigent:
Quand Berlin le mépriſe et que tout Brieg l'admire,
Ne faut-il pas conclure, en plaignant ſon délire,
Que l'homme en tout ceci n'étant compté pour rien,
Le cas qu'on fit de lui retombait ſur ſon bien?

Ce ſujet me rappelle un conte aſſez groteſque
D'un certain vieux Bernard, perſonnage burleſque,
Qui ſeigneur ſuzerain de huit millions d'écus,
Sans grâces, ſans talens, mais fier d'être un Plutus,
Tenait les vendredis par grandeur table ouverte,
Et pour tout paraſite également couverte:
Dans la maiſon logeait un aimable Bernard,
Qui nourri d'ambroiſie, abreuvé de nectar,
Jeune écolier d'Ovide, imitateur d'Horace,
Sur le Pinde auprès d'eux avait choiſi ſa place.
Vint à cette maiſon un duc des plus gourmets,
Qui ſur ſes doigts ſavait l'Apicius français.
Qui voulez-vous? lui dit un Suiſſe à bonne mine:
Celui des deux Bernards auprès duquel on dîne,
Répondit le ſeigneur d'un air déterminé,
Mépriſant les Bernards, eſtimant le dîné,
Trouvant à la maiſon, à la table peut-être
Tout bon et rien de trop, exceptez-en le maître.
Hermotime, les biens ne ſont que des jaloux,
Ils ſemblent nos amis, ils ſont à nos genoux,
La fortune à leur gré d'un ſot fait un Voltaire:
Sommes-nous malheureux? nous ceſſons de leur plaire;
Leur lâche dureté nous traite en inconnus,
La main qui les nourrit ne les retrouve plus:
S'ils vantent des vertus qu'en nous ne vit perſonne,
Ils blâment des défauts que leur haine nous donne.
Le mérite, à la longue, à coup sûr eſt vengé
D'un Midas par le peuple en grand homme érigé:
Tout l'appareil pompeux de ſa magnificence
En vain cachait d'un fat la ſotte inſuffiſance;
C'eſt un ballon bouffi qui s'enfle par le vent;
Percez-le, l'air s'échappe, il s'affaiſſe à l'inſtant.

La Fortune en ses dons n'en a point de solides,
Ses progrès sont subits, ses chutes sont rapides;
Je méprise un faquin de titres revêtu,
Mon encens n'est offert qu'à la seule vertu,
Au jeune Algarotti, qui d'une ardeur active
Défriche son esprit, l'embellit, le cultive,
Au sceptique d'Argens, au sage Maupertuis,
A l'Homère français, des arts le digne appui.
Voulez-vous être aimé? voulez-vous être utile?
Soyez sage en vos mœurs, et dans les arts habile;
On rit d'un ignorant, on fuit un débauché;
Le mérite à la longue est toujours recherché,
Le besoin le connaît, il l'implore, l'admire.
Le premier des plaisirs est celui de s'instruire:
C'est peut-être le seul qui souffre des excès,
Et que les noirs remords n'accompagnent jamais.
Mais vos plaisirs pervers, qu'avec raison je blâme,
Laissent en nous quittant un vide affreux dans l'ame,
Et le pesant ennui, blasé sur tous les goûts,
L'air sombre, l'œil éteint, vient s'endormir chez nous.
Si l'appât de la gloire en secret vous attire,
Sachez que les talens ont le droit d'y conduire,
Et que la renommée eut les mêmes égards
Pour les fils d'Apollon que pour le fils de Mars.
On a vu des héros qui rendirent hommage
Au mérite, à l'esprit, à la vertu du sage.
Le vainqueur de l'Asie, en subjuguant cent rois
Dans le rapide cours de ses brillans exploits,
Estimait Aristote et méditait son livre;
Heureux si son humeur, plus docile à le suivre,
Réprimant un courroux trop fatal à Clitus,
N'eût par ce meurtre affreux obscurci ses vertus!

Mais ce même Alexandre, arrêtant ſa furie,
Dans Thèbes de Pindare épargna la patrie.
La Grèce était alors le berceau des beaux arts,
La ſcience y naquit ſous les lauriers de Mars.
De la gloire des rois vains juges que nous ſommes!
L'époque des beaux arts eſt celle des grands hommes.
Avant qu'on eût vu Rome au point de ſa ſplendeur,
Le ſénat n'honorait que la ſeule valeur;
Mais le grand Africain, deſtructeur de Numance,
Protecteur d'Ennius, ami de la ſcience,
Apprit par ſon exemple à ſes groſſiers rivaux
Que les arts n'ont jamais dégradé de héros.
Céſar vint après lui, le vainqueur de Pompée
Tint dans ſes mains le ſceptre, et la plume, et l'épée.
Depuis, l'heureux Auguſte, appaiſant l'univers,
Dans un temple pompeux plaça le Dieu des vers.
La Muſe de Virgile, et la lyre d'Horace,
À la poſtérité pour lui demandant grâce,
Par l'effet enchanteur de leurs illuſions
Détournèrent nos yeux de ſes proſcriptions.
Après les Antonins, Mars rempli de furie,
Ramena dans ces lieux l'antique barbarie;
Apollon prit ſon vol vers la céleſte cour,
Le Dieu du goût quitta ce terreſtre ſéjour;
Le Tibre vit les Huns ſe diſputer ſes rives,
Et l'on n'entendit plus que Muſes fugitives
Attendrir l'orient de leurs triſtes récits.
Douze ſiècles après s'éleva Médicis,
A ſa voix les beaux arts, rappelés à la vie,
Pour la ſeconde fois ornèrent l'Italie.
François premier en vain chez ſes peuples groſſiers
Des Grecs et des Latins tranſplanta les lauriers;

Ces temps si fortunés n'étaient pas près d'éclore :
Richelieu par ses soins en prépara l'aurore ;
Louis à sa couronne ajouta ce fleuron,
Il eut, tout à la fois, Térence, Cicéron,
Sophocle, Euclide, Horace, Anacréon, Salluste,
Et l'on revit les jours d'Alexandre et d'Auguste.
Ainsi tous ces héros, dans ces temps fortunés,
Ont été par les arts doublement couronnés :
L'exemple et le plaisir guidaient vers la science,
Et la gloire en était l'illustre récompense.
Qu'heureux sont les mortels avides de savoir !
Eclairer notre esprit est pour nous un devoir.
La science, Hermotime, est pour celui qui l'aime
Un organe nouveau de son bonheur suprême.
Esprits anéantis, automates pesans,
Imbécilles humains absorbés dans vos sens,
On voit revivre en vous ce monarque superbe
Qui privé de raison dans les bois broutait l'herbe ;
Votre vie est un rêve, un stupide sommeil ;
Et vous aurez vécu sans avoir de réveil.
Craignez ce sort affreux, ô mon cher Hermotime !
Près de vous assoupir, que ma voix vous ranime :
Laissez, laissez périr des imprudens, des fous,
Plongés dans leurs plaisirs, noyés dans leurs dégoûts ;
Opprobres des humains que le monde méprise.
La sagesse prospère où périt la sottise.
A tout être créé le ciel accorde un don ;
Aux animaux l'instinct, aux hommes la raison :
Qui vers les vérités sent son ame élancée,
Animal par les sens, est Dieu par la pensée.
Pourriez-vous négliger ce présent précieux
Qui rend l'homme mortel un citoyen des cieux ?

L'efprit fe perd enfin chez les Sardanapales;
Il eft pareil au feu qu'attifaient les Veftales,
Il faut l'entretenir, l'étude le nourrit,
S'il ne s'accroît fans ceffe, il s'éteint et périt.
Voilà le feul parti que le fage ait à fuivre.
Végéter c'eft mourir, beaucoup penfer c'eft vivre.

EPITRE

fur la gloire et fur l'intérêt.

Soit dégoût, foit dépit, ou bien foit que tout s'ufe,
Je reviens de l'erreur dont le monde s'abufe.
Mon feu s'éteint, je touche à l'arrière-faifon,
Il eft temps d'écouter la tardive raifon.
Tout plaît également à l'aveugle jeuneffe :
D'autres temps, d'autres mœurs; à la fin la fageffe
Etouffe les tranfports de nos défirs ardens.
Ah! remplaçons l'erreur par l'utile bon fens,
Et la balance en main, pefons au poids du jufte
Les cruautés d'Octave, et les vertus d'Augufte.
Ce mot tant prodigué, le nom de vertueux,
Quel abus le fait prendre à tant d'ambitieux?
Les plus favans projets, et l'art le plus fublime
Deviennent odieux lorfqu'ils fervent au crime.
Qu'au milieu de Paris un prélat infolent
Gouverne les refforts d'un peuple turbulent;
Que la révolte enfin contre la cour éclate,
Le tout pour s'ombrager d'un chapeau d'écarlate;
Qu'il laiffe à fon orgueil pervertir fes talens:
J'y vois d'un forcené les excès violens.

Pour

Pour avoir ufurpé l'autorité fuprême,
Conduit fa tyrannie avec art et fyftème,
Pour être habile, heureux, vigilant, féducteur,
Intrépide aux combats, et rapide vainqueur,
Cromwel, qui de fon roi prépara le fupplice,
Pouvait-il colorer fa barbare injuftice?
Aurait-il pu fouffrir qu'un impudent flatteur
Osât nommer vertu fon atroce fureur?
En vain l'encens dans Rome a fumé pour Augufte;
Malgré l'apothéofe il fut cruel, injufte,
En noyant dans le fang le plus pur de l'Etat
La liberté, les lois, et les droits du fénat:
Quelle horrible vertu qui répand l'épouvante!
De fes lauriers affreux la moiffon abondante
Sous fa coupable main fut prompte à fe flétrir.
Comment fans murmurer enfin peut-on fouffrir
Qu'un lâche, un Harpagon, un miférable avare
Du nom de vertueux fans fcrupule fe pare?
Par quel droit ofe-t-il prétendre à cet honneur?
D'un titre glorieux il eft l'ufurpateur;
Il n'a pas des vertus les dehors hypocrites.
Quels font donc fes hauts faits, quels font fes grands mérites?
L'infatiable foif qu'il a d'accumuler
Eft l'unique talent qu'il nous puiffe étaler;
Il en fait jour et nuit fa miférable étude.
Obfervez les accès de fon inquiétude:
Son navire eft frété, prêt à fortir du port,
Un vent fâcheux l'arrête, il querelle le fort,
Il brûle de partir, et fon efpoir le flatte
D'acquérir les tréfors de l'Inde et de l'Euphrate,
D'enrichir fes neveux dans ces climats lointains
Dont un fameux Génois découvrit les chemins:

Mais l'aquilon s'appaiſe, on l'appelle, il s'embarque,
On lève l'ancre, il part plus content qu'un monarque,
Il brave les dangers, il brave les ſaiſons,
L'été n'a plus de feux, l'hiver plus de glaçons;
Plus dur dans ſes travaux que ne le fut Alcide,
Il n'eſt plus de péril quand l'intérêt le guide.
Un nuage orageux vient obſcurcir les airs,
Les flots, lancés aux cieux, retombent aux enfers;
Eole ſe déchaîne, et pouſſe dans ſa rage
Le vaiſſeau démâté ſur le prochain rivage,
Et ſur des ais briſés, pilotes, matelots,
Se ſauvent à la nage en abjurant les flots:
Notre avare maudit cet élément perfide;
A peine eſt-il ſauvé que l'intérêt avide,
Sans daigner lui donner le temps de ſe ſécher,
L'entraîne en lui diſant: " Debout, il faut marcher,
„ Mépriſe des dangers la terreur importune;
„ Les chemins épineux ſont ceux de la fortune".
Le péril qui n'eſt plus eſt bientôt oublié.
Ce malheureux avare, à l'intérêt lié,
N'héſite qu'un moment; ſa funeſte habitude,
L'ardente ſoif de l'or, l'eſpoir, l'inquiétude,
Chaſſent de ſon eſprit tout déſir de repos,
Le ſommeil ſur ſon front voit faner ſes pavots;
Et notre forcené, tout mouillé du naufrage,
Une ſeconde fois court affronter l'orage.
Pourra-t-il dévorer ſes tréſors amaſſés,
Ces barres, ces lingots dans ſa cave entaſſés?
Des faux et des vrais biens vains juges que nous ſommes!
Le ſort plus qu'on ne penſe égale tous les hommes;
A nos néceſſités le Ciel avait pourvu.
Quel uſage Midas fait-il du ſuperflu?

Je vois de jour en jour accroître ses misères
Par de nouveaux besoins devenus nécessaires ;
Moins riche des trésors dont il sent l'embarras,
Que pauvre de tous ceux qu'il ne possède pas.
 C'est bien pis si ce fou, comblant le ridicule,
Sans jouir de son bien sans cesse l'accumule.
Afin qu'un beau matin la mort, à l'œil hagard,
De sa tranchante faux moissonnant le richard,
Mette en possession de cette immense proie
Un parent affamé, qui s'en pâme de joie,
Qui sans donner le temps d'enterrer le vilain,
Vide son coffre fort, et boit son meilleur vin :
Tel est d'un faux esprit l'égarement extrême.
 L'avare est l'ennemi le plus grand de lui-même ;
Mais l'ambitieux l'est de tout le genre humain :
Il marche à la grandeur le poignard à la main :
Ses desseins, ses hauts faits sont autant d'injustices,
Tout jusqu'à ses vertus devient en lui des vices.
Ces tristes passions charment des cœurs pervers,
Renversent les Etats et troublent l'univers.
 Je vais sur ce sujet vous conter une histoire.
Le sordide *Intérêt*, et la superbe *Gloire*,
Voyageant par le monde, enrôlaient ici-bas
Tous ces fous qu'on voit naître en différens climats,
Pâtres, bourgeois, guerriers, prêtres, seigneurs, ministres,
Etaient bientôt séduits par leurs bienfaits sinistres.
Ils virent, en passant près d'un petit hameau,
Un berger peu connu qui guidait son troupeau,
Il se nommait *Damon*, et malgré sa naissance,
Des plus rares talens il avait la semence,
De l'esprit, un cœur tendre, et dans sa pauvreté
Du goût pour le repos et pour la liberté,

Seul avec sa *Philis*, ses moutons, sa houlette,
Il vivait loin du monde, heureux dans sa retraite.
" Quel berger, dit la *Gloire!* Ah! verrons-nous tous deux
„ Qu'il nous fasse l'affront d'être heureux à nos yeux?
„ Nous avons égaré dans nos routes scabreuses
„ Des plus sages humains les ames vertueuses;
„ Que de mortels sans nous, dans le sein de la paix,
„ Jouiraient d'un bonheur que nous n'avons jamais!
„ Aurons-nous vainement troublé toute la terre!
„ Allumé tant de fois le flambeau de la guerre,
„ Et nagé dans le sang des guerriers expirans?
„ Quoi! tandis qu'ici-bas nous sommes tout puissans,
„ Mon frère, verrons-nous lâchement, sans rien dire,
„ Que cet heureux berger échappe à notre empire?
„ Ah! troublons son repos, égarons sa vertu,
„ Qu'il tombe dans le piége à nos pieds abattu".
Alors, pour mieux voiler leur funeste imposture,
Ils prennent d'un berger l'habit et la figure,
Ils abordent *Damon* d'un air doux et flatteur:
La *Gloire* parle ainsi: " Je te plains, cher pasteur;
„ Faut-il que les talens dont ton esprit abonde
„ Restent ensevelis pour nous et pour le monde?
„ Quitte l'obscurité, connais-toi mieux, *Damon*,
„ C'est une double mort que de mourir sans nom;
„ Il faut à tes vertus une illustre carrière.
„ Il est temps, viens, suis-moi, parais à la lumière,
„ Cesse de te cacher ton mérite éminent,
„ La Fortune t'appelle et la Gloire t'attend.
„ J'annonce à ton génie une grandeur certaine,
„ Choisis, deviens auteur, ministre, ou capitaine;
„ De tes contemporains applaudi, respecté,
„ Ton nom peut passer même à l'immortalité.

„ Vois-tu bien ces bergers, éblouis de ta gloire,
„ *S'écrier*, tout furpris et ne pouvant le croire,
„ C'eft donc là ce *Damon* que nous connûmes tous?
„ *Colin* et *Licidas* en font déjà jaloux,
„ Ah, qu'ils vont envier tes grandeurs fans pareilles!
Damon à ce difcours, nouveau pour fes oreilles,
Sent un trouble fecret; un charme fuborneur
A porté fon poifon jufqu'au fond de fon cœur;
L'ambition foudain de fon efprit s'empare.
L'*Intérêt* attentif s'aperçoit qu'il s'égare;
Il faifit le moment qu'il eft déjà troublé,
Afin de lui donner un affaut redoublé,
Et d'exciter encor, dans le fond de fon ame,
L'infatiable foif de fon métal infame:
" Connais ton ignorance, ô ruftique pafteur!
„ Apprends de moi, dit-il, quel eft le vrai bonheur:
„ Tu n'es qu'un indigent, et tu crois être fobre;
„ Vas, ta fimplicité dans le fond n'eft qu'opprobre.
„ Quoi! *Damon*, lâchement efclave d'un troupeau,
„ Abreuve fes brebis, les tond de fon cifeau,
„ Tandis que tant d'humains, vivans dans l'opulence,
„ Ont confacré leurs jours à la molle indolence?
„ Ah! quel luxe charmant s'étale chez les grands!
„ Des palais fomptueux logent ces fainéans;
„ Leurs promenades font des pompes triomphales,
„ Leurs repas des feftins, leurs jeux des faturnales;
„ Les humains ici-bas aux richeffes foumis
„ Leur doivent leurs honneurs, leurs talens, leurs amis.
„ Sans argent il n'eft rien que misère et baffeffe,
„ On prône vainement la ftérile fageffe;
„ Un efprit merveilleux, un mérite divin,
„ Vous laiffent, fans argent, un vertueux faquin.

„ L'or a, dans ces climats, une entière puissance,
„ Il donne à tous vos goûts une heureuse influence:
„ Faut-il faire valoir des droits litigieux?
„ Votre cœur brûle-t-il d'un feu séditieux?
„ Frappez d'un marteau d'or, les portes sont ouvertes,
„ Vos talens sont prônés, vos sottises souffertes;
„ De l'univers entier ce précieux métal
„ Est le premier mobile et le nerf principal.
Le malheureux *Damon*, que l'*Intérêt* assiége,
Ne peut plus résister, et tombe dans le piége;
Ses moutons et *Phylis*, objets de ses plaisirs,
Sont effacés soudain par de nouveaux désirs.
Ce champêtre séjour lui devient insipide;
Des grandeurs et des biens sentant la soif avide,
Il abandonne enfin *Phylis* et ses brebis.
Dieux! que devintes-vous, malheureuse *Phylis*!
Cette amante aussitôt, demi-morte et glacée,
Rappelle son amant d'une voix oppressée;
Ses larmes et ses cris ne peuvent l'attendrir.
L'inconstant de sang-froid part sans la secourir;
L'*Intérêt* l'endurcit, et la *Gloire* hautaine,
En méprisant *Damon*, avec elle l'entraîne.
Que d'attraits séduisans n'a pas la nouveauté
Pour un jeune pasteur dont la simplicité
Sort novice et sans fard des mains de la Nature!
Incertain sur le choix, il erre à l'aventure;
Le désir de briller et d'acquérir un nom
Des neuf savantes sœurs le rend le nourrisson;
Sans cesse il se dépeint ses hautes destinées,
Il en veut par ses soins rapprocher les années;
Ses rapides travaux abrégent son chemin,
Il passe promptement par le pays latin;

Sans prendre ses degrés sur les bancs d'Uranie,
Secondé dans son vol des ailes du génie,
On le voit, au grand jour publiant ses écrits,
Se placer parmi vous, Messieurs les beaux esprits.
Mais la fureur des vers et la rage d'écrire
Font hurler contre lui la mordante satire:
Il voit dans ses censeurs un peuple de jaloux,
De ce genre de gloire il ressent les dégoûts,
Et blâmant hautement son ardeur téméraire,
Fatigué de leurs cris, il apprend à se taire.
Damon quitte le Pinde, et des desseins plus hauts
L'élèvent au théâtre où brillent les héros:
Il vole sur les pas de Mars et de Bellone,
Il venge sa patrie, il raffermit le trône,
Il brave les périls, il cherche les hasards,
Il conduit les assauts, il force les remparts,
Il reçoit ce bâton qui tourne tant de têtes,
Et ses combats nombreux sont suivis de conquêtes;
Quelques membres de moins, quelques succès de plus,
Damon serait l'égal du vainqueur de Brutus.
Mais on brigue, on conspire, et l'implacable envie,
Répand avec fureur ses poisons sur sa vie;
Du front victorieux de ce jeune guerrier
Elle vient arracher le superbe laurier.
De ses exploits, dit-on, il n'est point le mobile,
Des rivaux ignorans le font paraître habile;
Si l'Etat par son bras a pu se soutenir,
D'un aussi grand service il faudra le punir;
Ses vertus du ministre ont allumé la haine,
Encore une victoire, et sa perte est certaine;
Qu'il répande pour nous son sang dans les combats,
Ce sang augmentera le nombre des ingrats:

On l'accuſe, et ces bruits volent de bouche en bouche,
Le courtiſan malin et le guerrier farouche
Divulguent au haſard ces propos dangereux,
Et le peuple idiot eſt abuſé par eux.
Ah *Damon!* quelle épreuve! ambition trompeuſe!
Telle eſt de tes héros la récompenſe affreuſe!
Quand même leurs exploits ſemblent ſe ſurpaſſer,
Souvent un envieux les fait tous éclipſer.
Damon, dont l'impoſture oſe obſcurcir la gloire,
Déçu de ſon eſpoir au ſein de la victoire,
Perdu par ſes jaloux lorſqu'il vengeait l'Etat,
Quitte plein de dépit le métier de ſoldat;
Mais dans ce déſeſpoir l'ambition altière
Lui fait tourner ſes pas vers une autre carrière.
Il paraît tout à coup au fond d'un cabinet,
Griffonne des traités, met des projets au net;
Mais ce moderne Atlas, croyant porter l'Europe,
Devient ſombre, rêveur, défiant, miſanthrope;
Damon comme ſoldat fut ſimple dans ſes mœurs,
Il ſe livra miniſtre aux vices des grandeurs.
Lorſque la politique, adoptant le ſophiſme,
S'imbut des trahiſons du machiavéliſme,
On ne vit que fripons, que fourbes, que menteurs,
Que miniſtres trompés et miniſtres trompeurs;
On proſcrivit l'honneur par ces fauſſes maximes,
Et l'art de gouverner fut l'école des crimes:
Cette corruption, qui l'infecte ſoudain,
Rend *Damon* ſoupçonneux, double, dur, inhumain.
Ivre de ſon pouvoir et plein de ſon ſyſtème,
Il ne voit, ne connaît et n'aime que lui-même.
Ce n'eſt plus ce berger gai, modéré, content,
Qu'un ſort doux, mais uni, rendait compatiſſant;

C'eſt un riche, écraſé du poids de ſa richeſſe,
Qui porte au fond du cœur le dégoût, la triſteſſe:
Il aime ſon aiſance, il trouve des travaux;
Il cherche des amis, il trouve des rivaux;
Il doit de l'avenir deviner le myſtère:
L'événement douteux lui devient-il contraire?
Le public, prévenu contre l'infortuné,
Par un arrêt cruel l'a ſoudain condamné.
Tandis qu'il ſe conſume à ſupporter ſes peines,
Le temps, qui détruit tout, déja glace ſes veines.
 Comme l'on voit ſouvent de jeunes libertins,
Aux bacchiques excès conſacrant leurs feſtins,
Quand un ſommeil heureux a cuvé leur ivreſſe,
Recouvrer au réveil l'eſprit et la ſageſſe;
Ainſi, de ſon erreur rejetant le poiſon,
Damon retrouve enfin ſa première raiſon:
Il maudit l'Intérêt, la Gloire et la folie,
Et reprend ſes moutons et ſa première vie.
Phylis à ſon retour, la conſtante *Phylis*,
Embraſſant ſon amant, vit ſes vœux accomplis:
Damon jouit en paix d'une heureuſe vieilleſſe,
Et goûta les plaiſirs que donne la ſageſſe.
 Heureux qui, du bon ſens pratiquant les leçons,
N'abandonna jamais Phylis ni ſes moutons!
Les frivoles faveurs que fait la renommée
Sont quelques grains d'encens qui s'en vont en fumée;
Un corps ſain, des amis, l'aiſance, un peu d'amour,
Sont les uniques biens du terreſtre ſéjour;
Ils ſont autour de vous, mais ſemblable à Tantale,
L'onde en vain ſe préſente à ſa lèvre fatale,
Le vrai bonheur eſt fait pour les cœurs vertueux.
 Allez donc maintenant, avare, ambitieux,

Follement vous bouffir de pompeuſes chimères,
Nos fortunes, mortels, ne ſont que paſſagères.
Tel poſsède aujourd'hui de ſuperbes jardins,
Qui feront dès ce ſoir peut-être en d'autres mains.
Ces biens nous ſont prêtés, rien n'eſt sûr, tout varie,
Et le monde pour nous n'eſt qu'une hôtellerie.
Le temps emporte tout, les maîtres, les ſujets;
Pour des momens ſi courts pourquoi ces longs projets?
Pourquoi, ſans profiter des biens qu'on nous deſtine,
Nourrir en notre eſprit une guerre inteſtine?
Ah! malheur à ce prix à qui veut s'élever!
  Mais par tout ce diſcours qu'ai-je voulu prouver?
Que ſur la mer du monde un pilote bien ſage
Doit préférer le port aux riſques du naufrage.

EPITRE

à Rottembourg, ſur les voyages.

J'EN conviens, Rottembourg, quoi que l'on en préſume,
L'homme eſt un animal guidé par la coutume;
D'aveugles préjugés ſon eſprit gouverné,
Eſt par un vieil uſage aux abus enchaîné.
L'immortelle Sottiſe, allant de race en race,
Maîtriſera toujours la faible populace;
Le ſiècle la tranſmet aux ſiècles à venir;
Tout ſot eſt ſon ſujet; né pour la ſoutenir,
Il pratique avec ſoin ce ridicule code.
  Je ne vous peindrai point les travers de la mode,
Le bizarre pouvoir de ſes frivoles droits,
Ses fantaſques décrets, ſes tyranniques lois,
Ses caprices, ſes goûts, ſon audace effrontée,

Ses changemens ſubits qui la font un Protée ;
Je conterais plutôt les roſes du printemps,
Les épis de l'été, les grappes des ſarmens,
Et de l'hiver glacé. . . . Mais ſans ce préambule,
Un exemple au grand jour mettra ce ridicule.
Remarquez, Rottembourg, que de pères chez nous,
Malgré leurs cheveux gris n'en étant que plus fous,
Prévenus pour un fils que leur amour protége,
Lui font courir l'Europe au ſortir du collége;
Lors même que ce fils eſt dépourvu de ſens,
Pleins de leurs préjugés, ces obſtinés parens
Oſent nous ſoutenir qu'ainſi le veut l'uſage,
Et qu'ils ont décidé que leur cher fils voyage;
C'eſt un remède sûr, et dès long-temps preſcrit,
Qui guérit la cervelle et donne de l'eſprit.
Qu'un Dieu, fléau des ſots, puiſſe un jour les confondre!
L'air qu'on prend à Paris, ou qu'on reſpire à Londre,
Raffinerait-il plus que celui de Berlin
Les tiſſus engourdis d'un cerveau né mal-ſain?
L'eſprit eſt inhérent et propre à la perſonne,
Le climat n'y fait rien, la Nature le donne;
Un organe bouché ne ſe formerait pas
Dans les ſerres où l'art mûrit les ananas.
Ah! verrai-je toujours l'allemand imbécille,
De ſes opinions eſclave trop docile,
Penſer et raiſonner ſi ridiculement?
Un jour je m'emportai et leur dis bruſquement:
» Avez-vous réſolu dans votre frénéſie
» De vous déshonorer avec votre patrie,
» En promenant par-tout, ſans valable raiſon,
» L'opprobre de la Pruſſe et de votre maiſon?
» Et que diront de nous les nations polies?

„ Certes leur vanité rira de nos folies,
„ En voyant arriver ce vol de nos badauds,
„ Ils nous traiteront tous de Huns, de Visigoths.
„ Je crois voir des Français qui secouant la tête,
„ Diront avec dédain : ah ! que ce peuple est bête!
„ L'esprit est concentré chez les Parisiens,
„ Protégeons par pitié ces pauvres Prussiens.
Ainsi je leur parlai; les raillant sans scrupule,
Des plus fortes couleurs peignant leur ridicule;
De leur opinion rien ne les fit changer,
Et l'univers entier en dût-il enrager,
Les nations verront promener par le monde
Ce fils où tout l'espoir de leur maison se fonde.
Soit, qu'il voyage donc, s'il le faut, aujourd'hui;
Je l'attends de pied ferme à son retour chez lui:
Que fait-il ? qu'a-t-il vu pendant sa longue absence?
A-t-il l'esprit de *Still*? en a-t-il la prudence?
Point du tout, remarquez son plumet incarnat,
De stupide qu'il fut il est devenu fat:
Et jouant l'étourdi, sans pouvoir jamais l'être,
C'est un lourdaud badin qui fait le petit-maître.
Chrysippe, dites-vous, est un homme prudent;
Son fils qui doit partir a l'esprit transcendant;
Son école est le monde, et son père qui l'aime,
Assuré de ses mœurs, l'abandonne à lui-même;
Avec son esprit vif joint à tant de talens,
Il ne fréquentera que les honnêtes gens,
Et les bonnes maisons . . . dites les dangereuses;
Chez l'abbesse *Paris* et ses religieuses
Votre phénix des fils décemment introduit,
De son zèle dans peu recueillera le fruit;
Au pieux exercice ardemment catholique,

Il en emportera Dieu sait quelle relique,
Qui macérant sa chair lui fera ressentir
D'un plaisir passager le cuisant repentir.
S'il passe chez l'anglais, citoyen de taverne,
Impudent, crapuleux, ce cynique moderne
Prendra tous les défauts de cette nation;
Bizarre et singulier par affectation,
Il fera vanité d'étaler sa folie:
Dieu vous garde sur-tout, pour comble de manie,
Qu'il ne s'avise un jour d'avoir le spleen par goût,
Que poussant l'anglicisme insensément au bout,
Pour marque des progrès qu'il fit dans son voyage,
Il ne se pende un jour à la fleur de son âge!
Si Paris le retient dans un hôtel garni,
Voyez son char superbe artistement verni,
Ses laquais chamarrés, ses festins, sa dépense,
Au cours, à l'opéra sa folle extravagance,
Et pour prix de ses soins son bien en moins d'un an
Fricassé par Manon, perdu dans un brelan.
Après tant de plaisirs, tant de galanterie,
Que va-t-il faire enfin dans sa triste patrie?
Ce seigneur opulent, qui prodiguait son bien,
Puni de ses excès, doit par-tout et n'a rien,
Et pour lui la Fortune ayant tourné sa roue,
Sans laquais, sans carrosse il trotte dans la boue;
Ses créanciers brutaux, par un arrêt fatal,
L'enverront dès demain crever à l'hôpital.
Mais *Posthume*, dit-on, doit vous charmer sans doute,
Ce père prévoyant choisit une autre route;
Son fils doit voyager en sage citoyen,
Il a pour conducteur un théologien:
Cet austère Mentor, guidant ce Télémaque,

Saura le ramener innocent vers Ithaque,
Et des féductions garantiffant fon cœur.... .
Suffit, je vous entends; ce dévot gouverneur,
Brutalement favant, fans monde, fans manières,
Déplacé dans le fiècle, et manquant de lumières,
Aurait befoin lui-même, afin qu'on le fouffrît,
D'un maître qui daignât raboter fon efprit.
Que peut-il réfulter de ce choix ridicule?
Le pupille encloîtré, tenu fous la férule
Par ce cuiftre ombrageux, de ce dépôt jaloux,
Gardé dans fa maifon fous de doubles verroux,
De prifons en prifons voyageant par le monde,
De l'univers entier pourrait faire la ronde:
Il verrait tout au plus les dehors des cités,
Des enfeignes, des murs, et des antiquités;
Il n'aura fréquenté, grâce au cuiftre incommode,
Qu'un nombre d'artifans, miniftres de la mode;
Et fi fon plat dévot n'en eft point alarmé,
Il verra de ballets un maître renommé,
Qui jufqu'à l'entrechat portant fa connaiffance,
Fera couler fes pas au gré de la cadence;
Le beau monde fur-tout, qu'on recherche avec foin,
Sera fui du bourru, qui ne le connaît point,
Qui prend Londre et Paris pour des lieux exécrables,
Où le Ciel doit lancer fes foudres redoutables.
Pofthume, je vous plains, il valait mieux, je crois,
Elever votre fils fous vos auftères lois;
Voyez comme il paraît fombre, craintif, fauvage,
La honte et l'embarras fe lit fur fon vifage.
Viendrait-il de Paris, cet afile des jeux?
Non, vous m'en impofez, ce fils fort des chartreux.
Ah l'utile projet! Ah la belle dépenfe!

Pour le tenir reclus, qu'alla-t-il faire en France ?
Que fait-il ? qu'a-t-il vu ? qu'en fit ſon directeur ?
Mais voyez ſes habits, ils ſont du bon tailleur ;
De ſes cheveux tapés l'élégante friſure
D'un toupet arrangé relève la parure ;
Il met du grand *Paſſot* le génie aux abois,
Ses manchettes d'un pied débordent ſes longs doigts.
Eh quoi ! pour s'ajuſter fit-il ce long voyage ?
Qu'on aurait épargné de longueur et d'ouvrage,
Si l'on eût fait venir par le plus court chemin
Cordonnier et friſeur et tailleur à Berlin ;
Un jour leur eût ſuffi pour orner ſa figure :
Croyez-vous que ce fils pourra par ſa parure,
Malgré ſon eſprit ſec et ſon cerveau perclus,
Nous faire illuſion ſur ſon peu de vertus ?
Interrogeons pourtant quelques-uns de ces pères ;
De leurs deſſeins ſecrets pénétrons les myſtères :
Ils ont ſans doute un but, et ces ſages parens
Auront penſé ſur-tout au bien de leurs enfans.
Dites, lorſque vos fils de leurs coûteux voyages
Reviendront étrangers par l'air et les uſages,
Qu'ils feront plus Français, plus Anglais que Germains ;
Quels utiles emplois leur préparent vos ſoins ?
S'il faut juger des faits par notre expérience,
Le haſard en décide et non votre prudence.
Je vois vos voyageurs s'empreſſer chaque jour ;
L'un juge poſtulant ſe préſente à la cour ;
Il a pris ſes degrés, et ſoutenu ſes thèſes
A l'univerſité des couliſſes françaiſes ;
De crainte que *Cujas* ne gâtât ſon cerveau,
Il ne lut que *Moubi*, *Moncrif* et *Marivaux* ;
Il n'eſt aucun diſcours que ſon eſprit fertile

N'embelliffe d'un trait cité d'un vaudeville.
O le juge excellent! Heureux font les plaideurs
Dont le fort dépendra de pareils rapporteurs!
Le flafque Dameret, fils chéri de fa mère,
Jeune athlète énervé des combats de Cythère,
Défire de couvrir fes membres délicats
Du fer et de l'acier dont s'arment les foldats;
Il n'a jamais connu *Vauban*, *Folard*, *Feuquière*,
Mais l'art d'aimer d'*Ovide* eft fon cours militaire.
Cet autre à fon retour va fe mettre à l'écart,
Imite fes aïeux et fe fait campagnard;
C'était bien employé d'aller en Angleterre,
Pour s'enterrer tout vif dans le fond d'une terre.
Voilà comme ces fous ont ufé de leur temps;
Mais que dirai-je enfin de tant de jeunes gens,
Errans comme ce juif qu'on dit courir le monde,
Qui livrés aux travers dont leur efprit abonde,
Prirent, en voyageant, un goût fi vagabond,
Et ne pouvant depuis refter à la maifon,
Se dévouant par choix aux grandes aventures,
Finirent en fripons tout chargés d'impoftures?
L'Allemagne, féconde en plats originaux,
En compte chez les grands des plus fous, des plus fots;
Leur impuiffant orgueil, plein de la cour de France,
Imite les *Louis* par leur magnificence.
Des princes dont l'Etat contient fix mille arpens,
Réduifent en jardins la moitié de leurs champs;
Et pour avoir chez eux Marly, Meudon, Verfailles,
Oppreffent leurs fujets gémiffans fous les tailles;
Dans leurs vaftes palais on chercherait un jour,
Avant que d'y trouver le prince avec fa cour.
Dix hourets font leur meute, et cent gueux leur armée;

Ils

Ils ſont nourris d'encens, ils vivent de fumée;
C'eſt le faſte des rois, gravé dans leurs cerveaux,
Qui hâte leur ruine au fond de leurs châteaux.
Hélas! pour gouverner leurs petites provinces,
Fallait-il voyager, et voir tant d'autres princes,
Enfler leur vanité, ſe rendre malheureux?
Qu'on eût fait ſagement de les garder chez eux!
Ces exemples récens ne corrigent perſonne,
La coutume ſe ſuit, ſoit mauvaiſe, ſoit bonne,
L'homme eſt imitateur ſans penſer, ſans juger;
Comme il voit qu'on voyage, il s'en va voyager.
Une meute dépeint les gens de cette claſſe;
Elle ſuit Farfillau qui la mène et qui chaſſe.
S'il aboie, auſſitôt tout aboie après lui,
Sans connaître le cerf qui devant elle a fui,
Sans ſavoir où ce chien par ſa courſe les mène,
Ils japent après lui, ne le ſuivant qu'à peine.
Nos gothiques aïeux, dans leur groſſiéreté,
Ignoraient les douceurs de la ſociété;
Les arts qui floriſſaient en France, en Italie,
N'avaient point réchauffé la froide Germanie;
De la Seine et du Tibre ils décoraient les bords:
Le beſoin demandait qu'on voyageât alors.
L'Allemagne depuis, quittant ſa barbarie,
Par les arts à ſon tour à la fin fut polie:
L'urbanité romaine orna toutes les cours,
Mais ſans autre deſſein on voyagea toujours.
Cet abus, en croiſſant, allant à la ſottiſe,
Infecta nos vertus des mœurs de la Tamiſe.
Mais malgré la coutume, et tous ſes ſectateurs,
Il eſt des gens ſenſés au-deſſus des erreurs,

Qui préſageant de loin, et calculant d'avance,
Pèſent leurs actions au poids de la prudence.
Oui, *Varus* a raiſon, il prétend que ſon fils
Augmente ſes talens par des talens acquis,
Et des pays lointains rapporte en ſa patrie,
De la capacité, du goût, de l'induſtrie,
Afin que plus utile à ſoi-même, à l'Etat,
Dans l'emploi qui l'attend il ſerve avec éclat.
C'eſt ainſi que l'on voit ſur des troncs ordinaires
Enter ſoigneuſement des branches étrangères,
Pour recueillir un fruit plus doux, plus excellent.
Ainſi l'heureux *Jaſon* revint en conquérant
Rapporter la toiſon dans Argos ſa patrie.
Il faut au voyageur un but et du génie.
Tandis que dans mes vers je vous tiens ce diſcours,
Je vois de chez *Vincent* partir de jeunes ours;
Coutume, opinion, vous gouvernez le monde,
Le ſage vainement vous attaque et vous fronde.
Il n'eſt que trop certain, les écarts des aïeux
N'ont jamais corrigé leurs indiſcrets neveux.
J'abandonne le monde en proie à ſa bêtiſe;
Maudit ſoit qui prétend réformer ſa ſottiſe:
Qu'on s'abandonne au mal, qu'on s'abandonne au bien,
Voyage qui voudra, je n'en dirai plus rien.
Qu'on ſuive votre exemple, on aura mon ſuffrage;
Je condamne l'abus en approuvant l'uſage;
Si tous nos jeunes gens profitaient comme vous,
Je voudrais, *Rottembourg*, qu'ils voyageaſſent tous.

EPITRE

à d'Argens, sur la faibleſſe de l'eſprit humain.

Oui, je doute avec vous, j'adopte, cher d'Argens ;
La raiſon qui retient votre eſprit en ſuſpens,
Qui loin de décider légérement des choſes,
Vous fait modeſtement examiner les cauſes ;
Vous connaiſſez l'erreur de nos opinions,
L'aveuglement honteux des ſuperſtitions :
Je vois, entre les mains d'un philoſophe libre,
Sa balance en flottant reſpecter l'équilibre.
  Satisfait de douter, mais craignant d'affirmer,
Les fureurs des partis n'ont pu vous animer.
Fier et préſomptueux dans ma tendre jeuneſſe
J'aimais à décider : c'était une faibleſſe ;
Dans un âge plus mûr j'ai connu mes erreurs,
Mon ignorance extrême, et l'orgueil des docteurs.
En ſonge je volais aux plaines immortelles ;
Ouvrant les yeux, j'ai vu que je n'avais point d'aîles :
Je ſus me défier d'un eſprit inventif,
Curieux mais léger, prompt mais ſpéculatif,
Qui créant des erreurs, adorait ſon ouvrage.
  Il me ſemble, d'Argens, tout étant pour l'uſage,
Que nous avons reçu certain degré d'eſprit,
Qui bien que limité pour nos beſoins ſuffit ;
Cet eſprit fut pour nous un préſent néceſſaire,
Et le Ciel le devait à l'humaine misère :
Inférieur en force à tous les animaux,
L'homme aurait ſuccombé ſous le nombre des maux ;
Imbécille en naiſſant, expoſé ſans défenſe,
La mort l'eût moiſſonné dès ſa plus tendre enfance ;

Un tiſſu délié, de fragiles reſſorts
Artiſtement unis compoſent notre corps;
Contre les aquilons et la biſe perçante
Rien ne nous garantit qu'une peau tranſparente;
Il fallait en tout temps combattre les ſaiſons,
Tondre, filer, ourdir et tramer les toiſons,
Charpenter dans les bois., creuſer dans les carrières,
Et ſur des chars tremblans mener de lourdes pierres.
Mais ſur tout autre ſoin il fallait ſe nourrir,
Expliquer ſes beſoins, s'aider, ſe ſecourir,
Par des ſons variés, interprètes de l'ame,
Du feu qui la nourrit communiquer la flamme,
Pour notre ſureté créer des arts nouveaux,
Rendre le fer tranchant, dompter les animaux:
Ainſi ſur nos dangers la Nature attendrie,
A la faibleſſe humaine accorda l'induſtrie.
Mais lorſque notre orgueil ſur le bon ſens prévaut,
Que notre eſprit trop vain veut s'élever trop haut,
Que l'homme veut percer de ſes yeux téméraires
La nuit dont la Nature a voilé ſes myſtères,
Son audace frivole, au lieu d'embraſſer tout,
De ſon étroite ſphère apprend à voir le bout.
Non, l'eſprit hors de ſens n'a plus d'intelligence,
Nos organes groſſiers font toute ſa puiſſance;
Notre raiſon ſans eux, comme un eſquif léger,
Sans bouſſole et ſans mâts flotte au gré de la mer;
Jouet des aquilons, perdant le port de vue,
Elle échoue aux écueils d'une terre inconnue;
A des abſurdités tout ſyſtème conduit;
En évitant Scylla, Charybde m'engloutit.
Serait-ce donc à l'homme à décider en maître
Sur tant de profondeurs qu'il ne ſaurait connaître?

Par le rapport des ſens et leurs illuſions
Il reçoit des objets quelques impreſſions ;
A l'entendre on dirait que le maître du monde,
Quand il forma les cieux, quand il abaiſſa l'onde,
Daigna le conſulter ſur ces profonds deſſeins
Qui règlent la nature et fixent les deſtins ;
Et l'orgueilleuſe Athène et la ſavante Rome,
Définiſſaient les Dieux, tout en ignorant l'homme.
Eſt-ce à toi, vil mortel, à l'eſprit limité,
D'aſſervir ſous tes lois l'immenſe éternité ?
Parle, inſecte orgueilleux, qui régis l'empyrée,
Vois l'abyme des temps et ta courte durée :
Aurais-tu précédé ces ſiècles ſi nombreux ?
Toi qui ne vis qu'un jour, qui t'engloutis en eux,
Ton œil qui peut à peine endurer la lumière,
Prétend percer des cieux la brillante carrière ?
Plutôt des humbles champs où s'élève Berlin,
L'on pourrait découvrir le ſuperbe Apennin,
Que de connaître à fond tous les premiers principes ;
Et pour les deviner fuſſions-nous tous Oedipes,
De cent difficultés ce myſtère muni,
En petit comme en grand préſente l'infini.
Demande à ce docteur ce qu'eſt la cohérence,
S'il connut la matière et ſa pure ſubſtance ?
Il avoûra que non ; mais ſans ceſſe il écrit
En mots alambiqués un roman ſur l'eſprit :
Par un obſcur jargon il veut expliquer l'ame,
C'eſt un ſouffle, une eſſence, une divine flamme ;
Il invente des mots au lieu de définir,
Et ſe perd dans ſa route au lieu de l'applanir.
Sur des ſujets abſtraits ſa raiſon trop ſtérile,
Voulant être profonde, eſt tout au plus ſubtile.

Sait-il donc s'il eſt libre, ou ſi ſa volonté
Obéit en eſclave à la fatalité?
Il ne ſe connaît pas, mais ſon eſprit devine
Que ce vaſte univers n'eut jamais d'origine,
Ou prétend expliquer comment Dieu par trois mots
Tira l'ordre du ſein de l'antique chaos;
Et ce juge éclairé, décidant ſans connaître,
Dira comme de rien ſe peut former un être?
Sait-il ce qu'eſt le vide? A-t-il pu concevoir
Comment, tout étant plein, tout a pu ſe mouvoir?
Laiſſons à cet Anglais, digne de notre eſtime,
L'honneur d'avoir trouvé, par un calcul ſublime,
Les effets merveilleux nés de l'attraction;
Qu'il daigne m'expliquer ce qu'eſt l'impulſion,
Eſt quel eſt ce pouvoir dont l'effet peut produire
Qu'un corps, peſant ſur l'autre, également l'attire?
Le grand Newton l'ignore et ſon art n'en dit rien;
Qui pouſſera plus loin ſon calcul que le ſien?
Dans une région de ténèbres couverte,
Qui de ces grands ſecrets fera la découverte,
Si cet eſprit puiſſant fait pour y réuſſir,
Malgré tous ſes efforts n'a pu les éclaircir?
Lorſqu'un enfant d'Euclide avec exactitude
Veut marquer ſur un plan les lieux, leur latitude,
Niveler des vallons ou meſurer des champs,
Il éprouve d'abord ſes divers inſtrumens;
Son opération dépend de leur juſteſſe.
Cet uſage en effet eſt rempli de ſageſſe;
Si l'on veut raiſonner, n'eſt-il pas de ſaiſon
De connaître avant tout quelle eſt notre raiſon?
Mais l'homme qui s'ignore, au haſard s'abandonne;
Il rejette, il approuve, il décide, il ordonne:

Resserré dans lui-même, un désir curieux
Egare sa pensée et la perd dans les cieux.
Sait-il si la raison est frivole ou solide?
Si son esprit ardent peut se tenir en bride?
Ou si, malgré ce frein, par des écarts fréquens
L'imagination emporte le bon sens?
Mais l'orgueil dans son cœur respecte sa folie,
Il craint un examen qui toujours l'humilie.
On dirait en effet que notre esprit trompeur,
Froid pour la vérité, s'échauffe pour l'erreur;
Dans cent absurdités sa faiblesse nous plonge:
Du brillant merveilleux le séduisant mensonge,
S'imprimant dans l'esprit avec facilité,
Nourrit de fictions notre crédulité:
Il est comme un miroir dont la glace infidelle,
Loin de peindre à nos yeux une image réelle,
Des rayons qu'il reçoit confondant les clartés,
Défigure les traits qui lui sont présentés.
L'homme ne connait pas jusqu'où va sa faiblesse:
Au sein de la folie il vante sa sagesse;
Enivré d'amour-propre il chérit ses talens,
Et de sa propre main se parfume d'encens.
Ce n'est pas sans raison que mon chagrin l'accuse:
Du matin jusqu'au soir voyez comme il s'abuse;
Qu'un adepte paraisse, et promette son or,
Cent dupes du grand œuvre en attendront leur sort;
Leur erreur ne voit pas, du gain trop animée,
Que leur bien au creuset se dissipe en fumée.
Qu'un astrologue vienne, et lisant dans les cieux,
Annonce par son art un avenir fâcheux,
Le peuple plein d'effroi, rêveur et taciturne,
Tremble pour les malheurs que lui prédit Saturne,

Et croit, pour avertir des grands événemens,
Que Dieu daigne troubler l'ordre des élémens.
Quoi! ces aſtres muets ſont-ils donc des prophètes.?
Quoi! tout eſt-il perdu quand on voit des comètes?
J'en ſais dont les cerveaux ſont vivement frappés
D'eſprits et de vampirs autour d'eux attroupés;
Les ombres dans la nuit leur ſemblent des fantômes;
Sans ceſſe en frénéſie, ils en ont les ſymptômes,
Et toujours alarmés de ſpectres effrayans,
Ils accuſent les morts des crimes des vivans.
Les ſuperſtitieux, encor plus ridicules,
Sur les abſurdités n'ont jamais de ſcrupules;
Combien n'a-t-on pas vu d'habiles impoſteurs
Du ſtupide public cimenter les erreurs?
Sous des mots captieux proférer des oracles?
Par des preſtiges vains fabriquer des miracles?
Raſſemblons tous les temps, voyons tous les pays
De Lisbonne à Pékin, d'Archangel à Memphis,
S'en trouve-t-il un ſeul, je conſens qu'on le nomme,
Dont le culte inſenſé n'ait pas dégradé l'homme?
Oui, l'homme de tout temps fut le jouet honteux
Des groſſières erreurs des prêtres frauduleux;
Il a tout adoré juſqu'à la plante vile; *)
L'encens fuma jadis devant le crocodile.
O comble de forfaits! nos antiques Germains
Prodiguaient leur encens à des dieux inhumains.
L'erreur leur immolait, pour appaiſer leurs haines,
Sur des autels ſanglans des victimes humaines.
Du moins le monde en paix, ſuivant ſes viſions,
N'avait point combattu pour ſes opinions;
Mais les chrétiens depuis dans leur ſang ſe plongèrent,
Pour des dogmes nouveaux par fureur s'égorgèrent;

*) L'oignon.

Défenſeurs d'une foi qu'ils ne comprenaient pas,
Ces dévots aſſaſſins ſe portaient le trépas:
Et le monde changea pour des erreurs nouvelles
Ses antiques erreurs, ſans rien gagner par elles:
Tant dans l'aveuglement le vulgaire plongé
Ou doute par faibleſſe, ou croit par préjugé.
Mais que devient au fond cette raiſon ſi vaine,
Reine des animaux qui fait tant la hautaine?
Je n'y vois que faibleſſe et qu'imbécillité;
Le bon ſens eſt captif de la crédulité;
Une erreur ſingulière eſt sûre de ſéduire:
Folard nous en a pu à ſaint Médard inſtruire.
Le bon ſens eſt voiſin du tranſport inſenſé,
L'entre-deux par malheur eſt bien peu nuancé:
Oui, l'ame la plus forte eſt pleine de faibleſſe,
Ce n'eſt qu'un bon eſprit qui voit ſa petiteſſe.
Les hommes doivent tout aux organes des ſens;
Leur miniſtère inſtruit leurs eſprits impuiſſans;
Par eux en combinant s'acquiert l'expérience,
C'eſt le ſeul point d'appui de leur intelligence:
Mais ne jugeant de tout que par comparaiſon,
Dès qu'ils ſortent des ſens ils perdent leur raiſon.
De leur eſprit borné la petite étendue
Ne peut ſaiſir ni rendre une choſe inconnue;
De tant de mots nouveaux les ſons articulés
Enveloppent des riens en termes ampoulés.
De ce vaſte univers atome imperceptible,
Crois-tu que l'infini devait t'être acceſſible?
Dans tes projets hautains il n'eſt point de milieu,
Tes deſtins ſont d'un homme, et tes vœux ſont d'un dieu.
Tandis que l'aigle atteint le ſéjour du tonnerre,
La timide Progné vole en raſant la terre;

Ni trop haut, ni trop bas prenons un vol moyen,
La prudence le règle et lui sert de soutien.
Non, ne condamnons point cet amour des sciences,
Qui remplit notre esprit d'utiles connaissances;
Qu'un sage soit savant; mais loin de s'entêter,
Qu'apprenant à connaître il apprenne à douter,
Et que de sa raison gouvernant la faiblesse,
Dans son propre néant il puise la sagesse.
Un peu d'or pour un pauvre est un immense bien;
C'est apprendre beaucoup de voir qu'on ne sait rien.
De tous les animaux que l'univers enferme,
Chaque espèce a ses lois, ses limites, son terme;
La Nature fixa, par ses arrangemens,
Leurs domaines bornés à certains élémens.
L'homme est ainsi qu'Anthée, illustré par la fable;
Sur terre ce géant fut toujours indomptable,
Mais par Hercule un jour dans les airs élevé,
Perdant son élément il périt étouffé.
Il faut, sage d'Argens, s'enfermer dans sa sphère,
Qui pourrait respirer hors de son atmosphère,
Dans l'orbe de Mercure ou bien de Jupiter?
Le paon périt sous l'eau, le dauphin meurt à l'air.
De même notre esprit, sans tenter l'impossible,
Ne doit jamais sortir hors du monde sensible;
C'est l'orgueil en un mot qu'il nous faut étouffer,
L'homme est fait pour agir, non pour philosopher.
Nos organes, d'Argens, seraient d'autre fabrique,
Si l'homme eût été fait pour la métaphysique;
Notre esprit dégagé des terrestres liens
Pourrait, en s'élevant aux champs aériens,
Y voir ce qu'il suppose et tout ce qu'il ignore,
Ces esprits immortels, ce Dieu que l'on adore;

Nos yeux feraient perçans, nos défirs fatisfaits,
On n'aurait plus befoin du microfcope anglais;
Point de problème alors, tout ferait axiome,
On pourrait difféquer la monade et l'atome,
Et prenant la nature à l'inftant que tout naît,
Décompofer chaque être, et favoir ce qu'il eft.
L'Eternel nous cacha ces objets des fciences,
Il nous rendit heureux fans tant de connaiffances;
Plions modeftement nos vœux à fes arrêts,
Du lot qui nous échut foyons tous fatisfaits;
Qu'à notre efprit débile et prudemment timide
La modération ferve toujours de guide.
Ce fut dans fon école où fleurit autrefois
Ce philofophe grec *) dont nous fuivons les lois;
Ce fage, de l'erreur craignant le bras magique,
Contr'elle fe couvrit de l'égide fceptique;
De notre faible efprit il connaiffait l'orgueil,
Et d'un fyftème adroit le dangereux écueil.
Cicéron, fon difciple, au fond de l'Aufonie
Tranfporta fon école et fon académie;
Philofophe prudent, généreux fénateur,
Père de la patrie, et fléau de l'erreur.
O fage Cicéron! préfidez à ma verve,
Soyez mon Uranie et foyez ma Minerve,
Vous de qui l'éloquence en plein barreau dompta
Le rapace Verrès, l'affreux Catilina;
Qui retiré depuis dans les champs de Tufcule
Apprîtes à douter au monde trop crédule,
Et peignant la vertu dans toute fa beauté,
Montrâtes le chemin de la félicité.

*) Carnéade.

Oui, laiſſons dans les cieux la ſcience ſublime,
Travaillons dans le monde à détruire le crime.
Que ſert-il après tout à l'eſprit curieux
De deſcendre aux enfers, d'eſcalader les cieux?
Loin de nous égarer dans ce ſombre dédale,
Appliquons notre eſprit à l'utile morale:
C'eſt elle qui ſondant tous les replis des cœurs,
Sans fard oſe aux mortels reprocher leurs noirceurs,
Dévoiler leurs défauts, attaquer leurs caprices,
Diſtinguer hardiment leurs vertus et leurs vices,
Dompter des paſſions tous les tranſports outrés,
Changer des furieux en humains modérés,
Nous apprendre à connaître au fond ce que nous ſommes,
Et rabaiſſer les rois juſqu'au niveau des hommes:
C'eſt elle qui nous fait triompher des revers.
O céleſte Morale! épurez tous mes vers:
Accordez Epicure avec l'âpre ſtoïque,
Rendez l'un plus nerveux, l'autre moins tyrannique,
Préparez le chemin qui mène à la vertu,
Plus on l'adoucira, plus il ſera battu.
Tant que la deſtinée et ſa viciſſitude
Prolongera mes jours, j'en ferai mon étude,
Et ſans perdre à connaître un temps fait pour jouir,
Deſcartes ni Leibnitz ne pourront m'éblouir.

EPITRE AU COMTE GOTTER.

Combien de travaux il faut pour ſatisfaire des épicuriens.

O comte fortuné, qui dans l'indépendance
Jouiſſez en repos des fruits de l'opulence,

Fils chéri de Bacchus et de la Volupté,
Nourri dans le berceau de la prospérité !
L'instinct vaut à vos yeux toute philosophie,
Vous mettez à profit les douceurs de la vie ;
Dans les bras des plaisirs, sans vous charger de soins,
Vous laissez aux mortels, pour vos nombreux besoins,
Epuiser leurs talens, les arts et l'industrie.
 Dans la pompe des rois votre grandeur nourrie
Ignore les détails qui vous rendent heureux ;
Si vous y descendez, c'est d'un air dédaigneux,
Ou c'est pour mépriser un ouvrier vulgaire,
De vos différens goûts esclave mercenaire ;
Vous prétendez sans peine avoir tous les plaisirs,
Ordonner, et d'abord contenter vos désirs :
Trop promptement lassé par un luxe ordinaire,
Il vous faut du nouveau dont l'attrait vous fait plaire,
Par des raffinemens ressusciter vos goûts,
Recourir à la mode, invention des fous.
 Quel terrible embarras de servir votre table !
Souvent votre *Joyard* veut se donner au diable,
Pour inventer des mets, dignes dons de Comus,
Sous leurs déguisemens à peine encore connus ;
Et vous n'apercevez sous tant de mascarades
Que pâtés, hachis fins, farces et marinades ;
Vous ne connaissez plus la chair qui vous nourrit,
Satisfait d'assouvir votre avide appétit ;
Mais promptement puni d'un excès qui vous flatte ;
Il faut avoir recours aux enfans d'Hippocrate
Et réduire à la casse, à la manne, au séné
D'un appétit glouton le goût désordonné.
 Tels sont tous ces repas goûtés dans l'indolence,
Où l'ennui, compagnon de la magnificence,

Souvent jette au hasard ses languissans pavots,
Fait bâiller l'enjoûment et glace les bons mots.
Tandis que les festins, le luxe et la paresse
De vos sens émoussés séduisent la mollesse;
Qu'il en coûte aux humains pour contenter vos goûts!
Que de bras occupés à travailler pour vous!
Regardez ce spectacle, et souffrez que ma Muse
De leurs nombreux travaux un moment vous amuse;
Ces objets ne sont bas que pour des ignorans.
Cet immense univers, ces divers élémens
Fournissent vos repas; la féconde Nature
Réserve ses faveurs aux enfans d'Epicure:
Nos ruisseaux, nos étangs vous donnent leurs poissons,
L'air donne ses oiseaux, la terre ses moissons,
Et la mer vous présente, en fouillant ses abymes,
Ces monstres recherchés, malheureuses victimes
De la voracité des célèbres gourmets.
Mais laissons pour un temps tous ces étranges mets,
Ces poupars, ces turbots et ces ragoûts bizarres,
Moins bienfesans, moins bons que singuliers et rares;
Loin de l'art des Nevers et du raffinement,
Considérons ce pain, pur et simple aliment,
Qui sert toujours de base à notre nourriture;
Qu'il coûte de travaux, de soins et de culture!
Voyez ces laboureurs dès l'aube vigilans,
Qui guident la charrue et cultivent les champs;
Ils éternisent l'art qu'enseigna *Triptolème*;
Par leurs rustiques mains le grain divers se sème,
On creuse avec le fer, on ferme les sillons,
L'ouvrage a préparé d'abondantes moissons;
En vain sur les guérets l'aquilon souffle et gronde,
Vers le riant printemps la semence féconde,

Se ſentant des faveurs de la blonde Cérès,
Germe, pouſſe, s'élève et couvre les guérets
De ſa plante touffue en été jauniſſante;
Alors le laboureur ſaiſit ſa faux tranchante,
Et moiſſonne à grands coups cette forêt d'épis,
Et l'on voit ſur ſes pas ſes enfans accroupis,
Qui recueillant le bled de leurs rateaux fidelles,
Après l'avoir lié, l'entaſſent en javelles;
De-là le bœuf tardif, vers le plus proche lieu
Traîne à pas lents ce poids qui fait gémir l'eſſieu!
Plus loin des bras nerveux, forts de leur tempérance,
Par des coups redoublés le battent en cadence,
Et ſéparent enfin par leurs peſans fléaux
L'aliment des humains de celui des troupeaux.
Voici de nouveaux ſoins: ce grain que l'on ſépare,
Par un autre inſtrument ſe broie et ſe prépare;
Il change de nature, une pierre en tournant
Opère ce miracle à la faveur du vent;
C'eſt une poudre fine artiſtement broyée,
Il faut pour vous nourrir qu'elle ſoit délayée,
Que la chaleur du four et l'aide du levain
Par un dernier effort la transforment en pain.
Dans vos riches palais, votre fière molleſſe
De ce ſimple aliment dédaigne la baſſeſſe,
Trop loin des laboureurs qui peuplent les hameaux,
Vous couvrez de mépris leurs utiles travaux.
Vous ignorez encor par quel immenſe ouvrage
Le Français prépara cet excellent breuvage,
Ce vin que vous buvez d'un air de connaiſſeur,
Et dont vous nous vantez la sève et la douceur;
Les fertiles côteaux où ſerpente la Saone
L'ont fait croître et mûrir vers la fin de l'automne;

Le vigneron ſoigneux en cultiva le plant,
Il donna des appuis au débile ſarment,
Il preſſa des raiſins la liqueur empourprée,
Dans la cuve en bouillant de la lie épurée;
Ce jus clarifié ſans mélange, ſans art,
Vieilli dans ſes vaiſſeaux devient ce doux nectar
Dont les flòts de rubis colorent votre verre.
Et ce brillant criſtal que vous jetez par terre,
Ce vaſe tranſparent que vous n'eſtimez plus
Dans les bruyans tranſports des plaiſirs de Bacchus,
Vous le devez encore à l'induſtrie humaine.
La cendre, la fougère, et le ſable d'arène,
Préparés par les mains d'un habile artiſan,
Changent de forme et d'être en un braſier ardent;
Leur compoſition, de dure et de ſolide,
Par la vertu du feu, ſoudain devient fluide;
L'ouvrier, en ſoufflant par un tube de fer,
Dilate cette maſſe et la gonfle par l'air;
Souple au gré du ciſeau dont elle eſt arrondie,
Elle devient criſtal dès qu'elle eſt refroidie,
Et permet aux rayons d'oſer la traverſer.
Ainſi s'eſt fait ce verre où l'on vous voit verſer
Cette boiſſon des dieux, cette liqueur riante,
Qui vous fait ſavourer ſa mouſſe pétillante.
Avec plus d'art encor ſe font ces grands trumeaux
Dont la glace polie, égale et ſans défauts,
Vous rend exactement, comme un portrait fidelle,
Les différens objets qui ſont vis-à-vis d'elle.
C'eſt-là tous les matins, après votre réveil,
Sur le choix des atours que vous prenez conſeil;
Ce miroir toujours vrai règle votre parure,
Il vous fait arranger la fauſſe chevelure

Qu'on

Qu'on emprunta d'autrui, qu'on boucla tout exprès,
Pour que votre front chauve eût de nouveaux attraits.
Et cet habit ſuperbe, avorton de la mode,
Qui plus il parait beau, plus il eſt incommode,
Vous dérobe ſous l'or le drap et ſa couleur,
Savez-vous qui l'a fait? Ce n'eſt pas le tailleur,
Qui toiſant votre corps ſur ſon moule façonne
Le drap auné, coupé, recouſu, qu'il galonne.
Examinez ces champs, ces boſquets, ces vallons:
Voyez-vous ce berger qui conduit ſes moutons?
Il les tond deux fois l'an; leur utile dépouille
Se convertit en fil, paſſant ſur la quenouille;
Pour en faire une étoffe on monte des métiers,
Minerve dans cet art forma les ouvriers:
Que d'hommes occupés, et que de mains adroites
Sur la trame avec bruit font voler les navettes!
Un nouvel univers nous fournit la couleur
Qui fait perdre à ce drap ſa mal-propre blancheur;
Des couleurs de l'iris on a l'art de le teindre;
Pour lui donner du luſtre on emploie un cylindre,
Qui de ſon poids égal, en roulant, l'aplatit;
Par ces travaux s'eſt fait le drap qui vous vêtit.
O triomphe de l'art et de l'adreſſe humaine!
Ces tableaux ſont tiſſus d'or, de ſoie, et de laine;
Un élève d'Apelle en donna le deſſein,
Corrège et Raphaël conduiſirent ſa main;
Ces contours, ces couleurs animent la tenture,
La haute liſſe exacte égale la peinture.
Oui, Mercier *), ton aiguille, à l'aide du fuſeau,
Peut concourir au prix qu'on deſtine au pinceau:
Tout perſonnage a vie, il agit, il s'élance,

*) Le premier qui ait fait des tapiſſeries à Berlin.

Le lointain fuit des yeux, aidé par la nuance;
Ces ouvrages parfaits, pouffés au clair obfcur,
Couvrent dans vos palais la nudité du mur:
Vos yeux pour leurs beautés font pleins d'indifférence;
A quoi fervent ces biens fans goût, fans connaiffance?
Il faut avoir fur eux quelque érudition,
Ou bien point de plaifir dans leur poffeffion.
Ah! fi dans vos grands biens vous voulez vous complaire;
Qu'un fentiment plus fin fur les arts vous éclaire!
Ajoutez au bonheur un goût plus raffiné,
Apprenez à connaître, ô mortel fortuné!
De quel prix eft pour vous l'induftrie et l'ouvrage;
Du moins à ces travaux donnez votre fuffrage.
Mais je parle des arts du ton d'un amateur.
Le moindre attention laffe votre Grandeur;
Vos fens font engourdis, vous fortez d'une fête,
Les vapeurs du dîné vous montent à la tête;
Vous allez digérer dans un profond repos:
La molleffe déjà vous couvre de pavots;
Vous allez vous livrer, fatigué de la table,
Sur un fopha commode, au fommeil délectable;
Ou bien fans y penfer je vous vois parcourir
Des romans licencieux, ennuyeux à mourir,
Oeuvres qui de nos temps dénotent les misères,
Et partagent le fort d'infectes éphémères;
Vous lifez ces écrits, de votre propre aveu,
Pour tuer les momens jufqu'à l'heure du jeu;
Cette heure fonne enfin, votre carrillon chante.
Savez-vous comme on rend cette montre agiffante?
Par quels moyens fecrets fes refforts différens
Travaillent de concert à mefurer le temps?
Comment fur fon cadran en tournant en filence,

L'aiguille, en vous marquant le moment qui s'élance,
Aidé du carrillon dont le bruit retentit,
Du matin jusqu'au soir, Comte, vous avertit
De la fin de vos jours, dont le terme s'avance,
Et de ce temps perdu par votre nonchalance?
Mais tout est préparé, votre jeû vous attend;
Votre front s'éclaircit, votre cœur est content;
En vain l'obscure nuit baisse ses sombres voiles,
L'industrie a pour vous inventé des étoiles,
Qui de votre salon chassent l'obscurité,
Et ravissent les yeux par leur vive clarté:
Ici d'un jeu nouveau l'amusement s'apprête,
Vous comptez sur le sort qui règne à la comète.
Ces cartons par Muller *) timbrés, bariolés,
Sont par vos doigts adroits rapidement mêlés,
Et leurs combinaisons, que le hasard amène,
Règlent de votre jeu la fortune incertaine;
Ces louis, ces ducats, entassés en monceaux,
Vont passer tour à tour à des maîtres nouveaux.
Mais d'où vous vient cet or, ce métal pur et rare?
Qu'importe, dites-vous, quel climat le prépare?
On ne l'a point creusé dans ces monts sourcilleux
Qui non loin de Goslar s'élèvent jusqu'aux cieux;
Leur stérile tribut, dont on se glorifie,
N'enrichira jamais la vide Westphalie.
Ah, cher Comte, apprenez, à votre étonnement,
Les prodiges qu'on doit au pouvoir de l'aimant;
De ses propriétés la vertu découverte
Aux sciences montra plus d'une route ouverte;
L'art à ces vérités joignit l'invention,
Le fer obéissant connut l'attraction;

*) Chargé du timbre des cartes à Berlin.

Et frotté par l'aimant on vit l'aiguille habile
Vers le pôle tourner ſur ſon pivot mobile;
Un Génois, partagé d'un eſprit créateur,
Amant des vérités et rempli de valeur,
Aſſuré des effets du pouvoir magnétique,
Fonda ſur leurs vertus ſon projet héroïque.
Il fit ſur des chantiers conſtruire ſes vaiſſeaux,
Les peuples de Luſus furent ſes matelots,
Ses mâts vinrent d'ici, ſes voiles du Batave,
Son goudron des climats où naît le Ruſſe eſclave;
Et ce nouveau Jaſon s'embarqua ſur les mers,
Réſolu de trouver un nouvel univers.
On lève l'ancre, il part guidé par ſa bouſſole,
Il brave tous les vents déchaînés par Eole,
Tous les flots ſoulevés du fougueux océan:
Sa proue, en fendant l'eau, s'approche du couchant,
Et ballotté long-temps entre le ciel et l'onde,
Après un long voyage il trouve un autre monde.
Ferdinand, attentif à d'auſſi grands travaux,
Fait du port de Cadix partir d'autres vaiſſeaux,
De Dieu dans l'Amérique il veut venger la cauſe,
Les ſaints ſont ennichés ſur les bords du Potoſe.
Les Incas détrônés ſont livrés à la mort.
Ainſi l'eſpoir du gain, l'ardente ſoif de l'or
Apprit aux Eſpagnols, ſecourus par Neptune,
Sur des bords étrangers à chercher la Fortune;
Cortès, le fier Cortès, avec peu de ſoldats
Dompte Montézuma, ſubjugue ſes Etats.
L'Américain troublé voit, rempli d'épouvante,
Approcher de ſes bords une ville flottante,
Et huit cents Eſpagnols lui paraiſſent des Dieux,
Ils portent le tonnerre, ils lui lancent leurs feux;

Des monſtres inconnus, des centaures rapides
L'atteignent en courant de leurs traits homicides:
Tout ſe ſoumet, tout plie, on enchaîne le roi,
Cortès aux Mexicains fait reſpecter ſa loi:
Ces cruels conquérans, dans ces champs de leur gloire,
Par des meurtres affreux terniſſent leur victoire;
Les caciques, les rois ſont livrés au trépas.
Depuis, l'aſtre brûlant de ces riches climats,
En dardant ſes rayons ſur cette ardente zone,
Ne vit plus de cacique ou de roi ſur le trône;
Le peuple avait péri comme ſes ſouverains,
Les fleuves regorgeaient du ſang des Mexicains:
Parmi tant de fureurs et tant de funérailles
On fouillait dans les monts; du ſein de leurs entrailles
L'Eſpagnol retirait ce dangereux métal,
Du vice des humains mobile principal;
Les riches minéraux que cachait l'Amérique,
La dépouille des rois, les tréſors du Mexique,
Et tous ces biens gagnés par des crimes hardis,
Pour enrichir Madrid paſsèrent à Cadix.
On timbra les lingots, la pièce eut ſon poids juſte,
De Charles *) à chacune on imprima le buſte;
Ces ſignes des valeurs reçurent divers noms,
On vit piaſtres, ducats, piſtoles, patagons;
Par les reſſorts nombreux qui meuvent le commerce,
Ce métal en Europe à pleine main ſe verſe.
Voyez-vous de bateaux ces grands fleuves couverts?
Ils portent nos moiſſons dans de lointaines mers;
L'Eſpagnol les reçoit, il nous rend des eſpèces,
Et de ce troc heureux dérivent nos richeſſes;
Les tributs du Mexique, en Pruſſe tranſportés,

*) *Charles Quint.*

Entretiennent les arts dans les grandes cités;
Ils font naître le luxe, enfant de l'opulence,
Des villes aux hameaux circuler la dépenfe;
Le laboureur qui vend le fruit de fa fueur,
Du prix qu'il en reçoit va payer fon feigneur;
C'eft lui qui vous fournit, à force de fatigue,
Ces ducats dont au jeu vous êtes fi prodigue.
Jugez, Comte, jugez, par ces faibles deffeins,
Des travaux étonnans qu'embraffent les humains;
Je n'ai pas tout dépeint, la matière eft immenfe,
Et je laiffe à Bernis fa ftérile abondance.
Mais ceci vous fuffit, vous voyez les liens
Dont l'avantage égal unit les citoyens,
L'induftrie en tous lieux qui s'accroit et s'exerce,
L'ouvrage encouragé par l'appât du commerce;
L'Afie et l'Amérique ont contenté nos goûts,
Nous travaillons pour eux, ils travaillent pour nous.
Méprifez-vous encor ces artifans habiles,
A vous, à leur patrie, au genre humain utiles?
Leurs occupations les rendent vertueux:
Comte, de leur bonheur devenez envieux;
Vos jours femblent plus longs que chez eux les femaines.
Les vrais plaifirs font ceux qu'ont achetés les peines:
La pareffe offre à l'homme une fauffe douceur:
Le travail eft pour lui la fource du bonheur.

EPITRE A MAUPERTUIS.

La Providence ne s'intéreffe point à l'individu, mais à l'efpèce.

NON, ne préfumez point, fublime Maupertuis,
Que Dieu règle un détail trop au-deffous de lui:

De nos frêles destins, de notre petitesse
Le Ciel n'occupe point sa suprême sagesse;
Quoi! notre individu, quoi! nos nombreux besoins
Méritent-ils sur eux de distraire ses soins?
Ce moteur inconnu, cette cause première,
En donnant une forme à l'antique matière,
Aux êtres imposa ses immuables lois:
Vers un centre commun gravitent tous les poids,
Le feu dans l'air élève une flamme ondoyante,
L'eau sans rétrograder suit le cours de sa pente,
Tout genre est limité dans son petit circuit;
D'un pepin de pommier l'arbre se reproduit,
Mais jamais ce pepin ne produira de roses:
Les effets sont toujours les esclaves des causes.
Ainsi l'homme en naissant reçut les passions,
Ces tyrans de son cœur et de ses actions;
Leur empire est connu par des effets semblables,
La trahison naquit des haines implacables;
L'amour à ses douceurs mêle un cruel poison,
Il égare l'esprit et séduit la raison;
Inquiet, soupçonneux, rempli de jalousie,
Il produit la fureur ou la mélancolie;
La colère est subite, aveugle en ses accès,
Et pousse les humains au comble des forfaits.
Nous sommes tous marqués d'un de ces caractères;
Ils ont, vous le voyez, des suites nécessaires;
Un *Héraclite* pleure, un *Démocrite* rit,
L'atrabilaire est dur, et l'humain s'attendrit.
Dieu fit ces passions; une main inconnue
Dans un ordre ignoré par-tout les distribue.
Tant de variétés, tant de destins divers
Par leurs combinaisons décorent l'univers,
Et d'un spectacle usé renouvellent la scène.

Mais l'être tout-puiſſant ne ſe met point en peine
Du rôle que je joue et du ſort qui m'attend ;
Mon principe m'entraîne, et je ſuis ſon torrent ;
Si du faîte des cieux il abaiſſe ſa vue,
Il voit, d'un œil égal, la roſe et la ciguë :
Le grand eſt ſon ouvrage, et dans l'immenſité
Il fait manifeſter toute ſa majeſté :
Dans de vaſtes deſſeins ce Dieu peut ſe complaire ;
Mais il eſt ſourd aux cris du ſtupide vulgaire :
Sans ſoins, ſans embarras, ſans peine, ſans tourment,
Il fait que la Nature exécutant ſon plan,
Obéit à ſes lois ſans leur donner d'atteinte,
Et garde les vertus dont il l'avait empreinte.
Tel, sûr de ſon ouvrage, un horloger expert
Agence des reſſorts pour agir de concert,
Et donne au mouvement ſon allure conſtante ;
Au principe moteur la montre obéiſſante,
Dans l'abſence du maître accomplit ſes deſſeins.
Et tel, ayant poſé des principes certains,
Dieu ſoumit les effets à leurs premières cauſes ;
Sûr des événemens il laiſſe aller les choſes :
Ce qui nous paraît bien, ce qui nous paraît mal,
Tout concourt en effet à ſon plan général.
Les lois qu'à la matière impoſa ſa ſageſſe
Se bornent au devoir de conſerver l'eſpèce ;
Tout ce qui ſe détruit doit être remplacé.
Ainſi le temps préſent répare le paſſé,
Ainſi nous occupons les places de nos pères,
Les aigles, les vautours engendrent dans leurs aires ;
Le Rhin fournit la mer du tribut de ſes eaux ;
Là naiſſent des forêts, ici des végétaux ;
Leur ſemence diverſe, également féconde,

Alors qu'il dépérit, renouvelle le monde :
Mais leur force inhérente et leur fécondité
Ne produit qu'un ſeul genre à jamais limité.
Connaiſſez la Nature; attentive à l'eſpèce,
Nos pertes par ſes ſoins ſe réparent ſans ceſſe;
Par ſa fécondité le monde eſt maintenu,
Et ſon ſein abondant fournit au ſuperflu :
Elle fait que le gland peut reproduire un chêne,
Mais de ces glands perdus elle n'eſt point en peine,
Qui tombent les hivers, abattus par les vents,
Et ſans multiplier pourriſſent dans les champs.
Qu'un déluge en été détruiſe la ſemence,
Le grain en d'autres lieux revient en abondance :
Que l'Afrique fourniſſe aux beſoins des Français,
Que les champs des Germains nourriſſent les Anglais,
Ces objets, grands pour nous, petits pour la Nature,
N'importent point au monde, il pourſuit ſon allure.
Voyez, quand le printemps vient déchaîner les eaux,
Que les torrens ſaxons font enfler nos ruiſſeaux,
Dans ſon cours orgueilleux l'Elbe majeſtueuſe,
Etendre ſur les prés ſa fange limoneuſe,
Changer en ſerpentant la forme de ſon lit,
Couvrir un de ſes bords de ſon onde qui fuit;
Sans égard au terrain, qu'il ſoit le mien, le vôtre,
Ce qu'elle prend à l'un, elle le rend à l'autre.
Ainſi pour l'univers il n'eſt rien de perdu;
Mais Dieu ne deſcend point juſqu'à l'individu :
Il rit de l'homme vain, qui rempli de lui-même,
Mécontent de ſon ſort, blâme l'être ſuprême.
Eh quoi, la taupe aveugle en ſon vil ſouterrain,
Doit-elle critiquer les palais de Berlin ?
Peut-elle apercevoir leur immenſe étendue ?
A ſa motte de terre elle borne ſa vue.

Maupertuis, l'homme eſt taupe, étroitement borné,
Par l'inſtinct de ſes ſens il ſe trouve enchaîné;
Ses jugemens ſont faux, ſes lumières trompeuſes.
Ce campagnard ſe plaint que des ſources bourbeuſes
Coulent par le gagnage à travers ſes vallons,
Il accuſe les Dieux; connaît-il leurs raiſons?
Ce marais deſſéché qui forme ſa prairie,
A l'utile ruiſſeau doit ſon herbe fleurie,
Et ces eaux ſerpentant par des détours divers,
Par les bouches d'un fleuve enrichiſſent les mers.
Tels ſont nos préjugés: l'homme d'un regard louche
Voit et ſent vivement le malheur qui le touche;
Mais il n'aperçoit point dans la totalité
Le bien que ſon mal fait à la ſociété.
Atome imperceptible, inſecte qui murmure,
De quel tort te plains-tu? Que te doit la Nature?
T'avait-elle promis de troubler l'univers,
Pour t'épargner des ſoins, des peines, des revers?
Etouffe ton orgueil, qui te rend miſérable,
Et ſouviens-toi toujours du ciron de la fable.
Dans l'ordre général, par le Ciel arrêté,
Un homme, un Etat même eſt à peine compté;
Un empire n'eſt rien, il diſparaît dans l'ombre
De ce vaſte univers, de ces mondes ſans nombre
Qui nagent dans le vide autour de leurs ſoleils,
Supérieurs au nôtre, ou du moins ſes pareils.
Des plus puiſſans Etats examinons l'hiſtoire:
Je vois de grands revers à côté de leur gloire;
La Grèce, jadis libre, eſclave des Romains;
La maîtreſſe des mers et des champs africains,
Par Scipion conquiſe, abattue et raſée.
Par les Huns, et les Goths je vois Rome embraſée,

Ici tout un pays ſubmergé par les flots,
Là Marſeille livrée aux fureurs d'Atropos ;
Tant de vaſtes Etats, tant d'immenſes coloſſes
Ebranlés et détruits par des peuples féroces ;
De la viciſſitude ils ſe reſſentent tous.
Vous voyez donc que Dieu ne deſcend point à nous ;
Inſenſible aux fléaux qui ravagent le monde,
Nous n'occupons jamais ſa ſageſſe profonde :
Il voit tout dans le grand où l'homme eſt englouti.
Oui, dans l'immenſité l'homme eſt anéanti,
Oui, cette vérité, qui bleſſe une ame vaine,
Par les événemens paraît claire et certaine.
Lorſque l'aſtre des jours qui règle les ſaiſons,
De ſes rayons ardens vient brûler nos moiſſons,
Et que les cieux d'airain, qu'à grands cris on implore,
Refuſent aux mortels juſqu'aux pleurs de l'aurore,
L'Etat prévoit ſa perte, il va manquer de pain ;
Le beſoin, la pâleur, la miſère, la faim,
L'horreur, le déſeſpoir, et la mort implacable
Font dans tout le royaume un ravage effroyable.
Si Dieu daignait veiller ſur nos faibles deſtins,
A ces calamités donnerait-il les mains ?
Verrait-il de ſang-froid le Démon de la guerre
Voler d'un pôle à l'autre, en détruiſant la terre ?
Ces crimes, ces fureurs, ces pays ravagés,
Ces maſſacres affreux de mortels égorgés,
Tous ces combats ſanglans qui nous enſeveliſſent,
Ces générations qui par le fer périſſent ?
Malgré tant de fléaux cruels au genre humain,
L'eſpèce fièrement triomphe du deſtin.
Qu'un monarque abſolu, par des arrêts très-ſages,
Proſcrive les moineaux qui pillent les villages,

Le mal qu'ils fouffriront de fa rigidité,
N'approchera jamais de leur fécondité.
Les animaux privés, aux humains ferviables,
Ont pour multiplier des reffources femblables,
Notre voracité de leur chair fe nourrit,
Mais il en naît par-tout bien plus qu'il n'en périt.
Ce mal contagieux eft préfent à ma vue
Qui ravit la génifle au joug de la charrue;
Nos prés femblent déferts; fur nos troupeaux nombreux
La mort appefantit fon glaive rigoureux;
Tous les fecours de l'art leur furent inutiles,
Nos champs, fans leurs travaux, vont demeurer ftériles;
Le trifte laboureur penfif, défefpéré,
Sans toucher fon rateau demeure défœuvré:
Les Français, les Bretons, la vafte Germanie,
La Pruffe, tout le nord et la froide Scythie
Eprouvent de ces maux les cruelles rigueurs.
Mais la mort vainement exerce fes fureurs;
Voici d'autres troupeaux, parés de leur jeuneffe
La Nature par eux réparera l'efpèce.
Cette calamité rappelle à mon efprit
Les funeftes fléaux dont la Pruffe fouffrit.
Citoyens malheureux! ô ma chère patrie!
De votre trifte fort mon ame eft attendrie.
Le trépas n'épargnait le peuple ni les grands,
Et le royaume en deuil déplorait fes enfans.
Du mal contagieux l'attaque était fubite,
De ceux qu'il atteignait la vie était profcrite;
Une chaleur ardente à l'inftant les brûlait,
L'haleine leur manquait, la foif les accablait;
Ils buvaient, mais hélas! nos fleuves dans leurs courfes,
Sans éteindre leur foif, auraient tari leurs fources;

Pareils à la fournaiſe où l'on verſe de l'eau,
Leurs entrailles ſentaient accroître un feu nouveau,
Leurs yeux étincelaient, leur gorge était aride,
Leur langue déſſéchée, et leur couleur livide;
L'un vers l'autre en tremblant ils étendaient les bras,
Ils portaient ſur leur front l'arrêt de leur trépas;
Ces cadavres vivans dans des douleurs affreuſes
Sentaient couvrir leurs corps de taches vénimeuſes,
De ces charbons crevés ſortait un poiſon noir,
Ils mouraient dans les cris et dans le déſeſpoir.
O temps infortunés, ô temps vraiment funeſtes!
Il n'était plus alors de Niſus ni d'Oreſtes;
Les nœuds de l'amitié, ceux de la parenté,
Rien ne pouvait lier le peuple épouvanté.
Faut-il le rapporter? ô comble de nos crimes!
On fuyait lâchement ces plaintives victimes,
Qui ſentaient les fureurs de la contagion;
On les laiſſait mourir ſans conſolation:
La faim à tant de maux vint joindre ſa ſouffrance,
Alors de tous les cœurs diſparut l'eſpérance.
Peignez-vous, s'il ſe peut, les horreurs de ces temps,
Les places, les maiſons pleines de nos mourans;
Là le frère expirant ſur le corps de ſon frère,
Le cadavre du fils couvrant celui du père;
Là de triſtes ſanglots et des cris douloureux,
De lamentables voix qui s'élevaient aux cieux:
Voyez ce tendre enfant qui tette à la mammelle,
Il prend, ſans le ſavoir, une boiſſon mortelle:
Sa mère, défaillante, et manquant de ſecours,
Veut même en expirant lui prolonger les jours.
Figurez-vous ces morts privés de ſépulture, *
Et repréſentez-vous l'odeur infecte, impure

Oui, le cœur des humains, ce fidelle miroir,
Nous peint tous dans le vrai, si nous voulons nous voir.
Un jour en raisonnant je traversai la ville,
L'esprit tout occupé, suivi de Théophile;
Le hasard me mena du côté du jardin;
Un peuple d'importuns remplissait le chemin,
De mille voix en l'air le discordant mélange
Nous annonçait de loin la multitude étrange
Qu'assemblait en ces lieux l'esprit d'oisiveté.
Aussi désœuvrés qu'eux, la curiosité
Nous entraîna tous deux vers la foule bruyante:
Les fous sont pour un sage une leçon puissante.
Nous pénétrons ces flots l'un par l'autre pressés,
Se heurtant, se fuyant, poussés et repoussés,
Et portés par la foule au fort de la mêlée,
Nous voilà des secrets de l'absurde assemblée.
Un jeune fou disait, parlant vite et très-haut:
„ Puisse-t-il plaire au Ciel d'allumer au plutôt
„ (Qu'importe au sud, au nord, en quel lieu de la terre?)
„ Pour exaucer mes vœux, une sanglante guerre!
„ On connaîtrait alors le prix que nous valons;
„ Loin de nous consommer, ainsi que nous fesons,
„ Dans les honneurs obscurs des grades subalternes,
„ On connaîtrait en nous des Eugènes modernes.
De jeunes officiers se parlaient sur ce ton,
Un poil follet à peine ombrageait leur menton.
Au même instant arrive une foule nouvelle,
Dont l'épais tourbillon nous entraîne avec elle;
Vingt personnes au moins, croyant se réjouir,
Se parlaient à la fois sans penser, sans ouïr;
Ce flux impétueux, qui vient et nous inonde,
Se dissipe à l'instant et se perd comme l'onde;

Tout

Tout change, et nos voifins font d'autres inconnus,
Alors tout fraîchement dans la foule venus;
Un fquelette ambulant me paffe et me coudoie,
Difant à fon ami: " Dieu! que j'aurais de joie
" Si le Ciel bienfefant, renouvelant fes dons,
„ Daignait me départir deux vigoureux poumons!
„ Un fiècle tout au moins j'aurais deffein de vivre.
La toux en l'étouffant l'empêcha de pourfuivre.
Bientôt d'autres paffans s'approchèrent de nous,
Un perfonnage âgé fe diftinguait d'eux tous;
Il difait d'un ton fec à l'un de fes confrères;
" Il vous plaît de louer l'ordre de mes affaires,
„ Mais ne préfumez pas que je me trouve heureux,
„ Tant que les Dieux cruels n'exaucent pas mes vœux;
„ Je leur ai demandé que ma ftérile flamme
„ Pût encor procurer un feul fils à ma femme,
„ Mes avides neveux défirent mon trépas,
„ Mes biens accumulés feront pour des ingrats.
Quelques collatéraux, qui près de lui pafsèrent,
Bras deffus, bras deffous vivement l'embrafsèrent;
Et de mille fâcheux qui difcouraient fans choix,
Le bruyant carrillon fit étouffer fa voix.
Nous entendons chanter, on éclatait de rire;
Tous ceux qui de l'amour fentaient le doux empire,
Auprès de leurs beautés fefaient les doucereux;
Un homme très-rêveur était tout auprès d'eux,
Il fe promenait feul d'un pas grave et ftoïque
En fe frottant le front d'un air mélancolique;
Ses yeux fixés fur terre exprimaient fa douleur.
Touché de fes foupirs, ému de fon malheur,
Lui promettant mes foins et ma faible affiftance,
Je le preffe fur-tout de rompre le filence:

„ Ah ! puiſſe Beſtuchef périr tragiquement!
Reprend - il , et ſoudain me quitte bruſquement.
Théophile à la fin brûlant d'impatience ,
S'écria : " Dieu , quels gens ! ah , quelle extravagance !
„ Partons , et dès demain revenons tous les deux ;
„ Puiſſe le juſte Ciel écarter les fâcheux ,
„ Et nous favoriſer d'un temps doux et propice !
Apercevez du moins quelle eſt votre injuſtice ,
Vous , dis - je , qui frondez tous ces gens à projets :
Vous en formez ici pour de moindres ſujets ;
Au lieu de relever les faibleſſes des autres ,
Il ſerait plus ſenſé de corriger les vôtres :
Jouiſſons dès ce ſoir de ce charmant jardin ,
Le préſent eſt plus sûr que n'eſt le lendemain ;
Souvent un ciel ſerein ſe couvre de nuages ,
Aux charmes des beaux jours ſuccèdent les orages.
Mon frère , je vous fais le tableau de nos mœurs.
Voyez ces inſenſés en proie à leurs erreurs ,
Dévorés de déſirs et nourris de chimères ,
S'élever follement au-deſſus de leurs ſphères ,
Attriſtés du paſſé , dégoûtés du préſent ,
Fonder ſur l'avenir leur eſpoir inconſtant ;
D'un bonheur idéal ſoigneux de ſe repaître ,
Ils vivent dans les temps qui doivent encor naître ;
Et vont en étourdis importuner les Dieux
De frivoles projets , de vœux audacieux ;
Rempliſſez leurs ſouhaits , la colère céleſte
Ne put jamais leur faire un préſent plus funeſte.
Mais ouvrons à leurs yeux le palais des deſtins ;
Obſervez ce concours de malheureux humains ,
Qui paſſant tour à tour de l'eſpoir à la crainte ,
Mécontens de leur ſort au Dieu portent leur plainte.

Il leur répond à tous: " Tremblez, faibles mortels,
„ Renoncez à changer mes décrets éternels,
„ Connaissez l'avenir; la liaison des choses,
„ L'enchaînement des faits assujettis aux causes,
„ Tout obéit aux lois de la nécessité.
„ Voyez; voilà le temps, voilà la vérité,
„ Ils vont hâter pour vous l'ordre des destinées,
„ Présenter à chacun le cours de ses années;
„ Dans l'immense avenir quel est l'événement,
„ Qui peut remplir les vœux de votre égarement?
„ Quittez les vains projets où votre esprit se fonde;
„ Vos vœux dans le chaos replongeraient le monde;
„ C'est par mes sages lois que je l'ai maintenu,
„ Rien ne doit se changer lorsque tout est prévu;
„ Les sorts sont partagés, soyez contens des vôtres,
„ Ceux que vous désirez sont les destins des autres;
„ Et si j'avais été flexible à vos soupirs,
„ Vous seriez tous punis par vos propres désirs.
„ Toi, guerrier imprudent, un autre tient ta place;
„ Vois sa funeste fin, frémis de son audace:
„ Il aimait les dangers, il cherchait les combats;
„ Le voilà moissonné par la faux du trépas.
„ Toi, qui du vieux Nestor désires les années,
„ Peins-toi dans ce vieillard les tristes destinées
„ Qu'en t'accordant ses jours le Ciel te préparait;
„ Il n'a plus de plaisirs, son bonheur disparaît:
„ Il vit dans les dégoûts; l'âge, la maladie
„ Ronge insensiblement la trame de sa vie,
„ De sa faible raison consume le flambeau,
„ Et par de longs tourmens le conduit au tombeau.
„ Approche, vieux Crésus, mécontent imbécille,
„ Possesseur malheureux d'une femme stérile,

„ Vois-tu chez ton voiſin ce fils tant déſiré?
„ C'eſt un lâche, un ingrat, un fils dénaturé.
„ Miſanthrope abſorbé dans tes frayeurs ſiniſtres,
„ Au lieu d'un Beſtuchef vois deux nouveaux miniſtres
„ Plus fiers, plus corrompus et plus entreprenans!
„ Ah! modérez, mortels, vos déſirs violens;
„ Un ciel toujours ſerein, un bonheur ſans mélange
„ Etaient-ils faits pour vous qui rampez dans la fange?
„ Rien ne vous était dû, j'ai beaucoup fait pour vous,
„ Ingrats à mes bienfaits, redoutez mon courroux".
Il dit, et dans l'inſtant, à ſes accens terribles,
Le palais et le Dieu devinrent inviſibles,
Et ce peuple à projets détrompé de ſes vœux
Dit, en ſe réſignant, laiſſons agir les Cieux.
Qu'eſt-ce que nos ſouhaits? de plaintes inſenſées,
D'inutiles regrets, de frivoles penſées,
Des ſonges turbulens d'un ſommeil agité,
Et l'éternel dégoût d'un bien qu'on a goûté.
Notre ſort eſt marqué; l'homme déraiſonnable
Veut changer à ſon gré ſon arrêt immuable,
Tandis que Jupiter de deux vaſes égaux
Verſe ſur les humains et les biens et les maux.
Mortel extravagant, fragile créature,
Prétends-tu renverſer l'ordre de la nature,
Et jouir d'un bonheur toujours pur et parfait?
Dis-moi qui t'a promis cet étrange bienfait?
Réponds, pour quels humains les trois Parques ſévères
Ont-elles donc ſans fin filé des jours proſpères?
Conſultons, s'il le faut, ces poudreux monumens,
Ces faſtes échappés à l'injure des temps,
Fouillons l'antiquité, rappelons la mémoire
De ces illuſtres morts qui vivent dans l'hiſtoire:

J'en vois comblés d'honneurs, j'en vois chargés de fers,
Et tous ont dans leur vie essuyé des revers.
Crésus se crut heureux; une foule importune
De courtisans flatteurs adorait sa fortune;
Il apprit de Solon, qui lui prédit son sort,
Qu'on ne peut dire un homme heureux avant sa mort.
Cyrus, qui le vainquit, et qui dompta l'Asie,
Perdit bientôt après sa fortune et sa vie,
Une femme *) mit fin à ses destins heureux.
Le vainqueur de Pharsale, entouré d'envieux,
Au sein de la fortune, au sein de la victoire,
Comblé de biens, d'honneur, de pouvoir et de gloire,
Arbitre des humains et maître du sénat,
Est à Rome immolé par les mains d'un ingrat.
Je pourrais vous citer l'exil de Bélisaire,
Un Frédéric Second errant dans la misère,
Ce roi neuf ans heureux et neuf ans fugitif,
Que Pierre à Pultava vit presque son captif.
Oui, tel est notre sort, nos courtes destinées
Sont tristes dans un temps, dans d'autres fortunées.
Faut-il pour le prouver, échauffant mes poumons,
D'exemples entassés renforcer mes raisons?
Cette instabilité du monde fait l'essence,
N'en fesons-nous pas tous la triste expérience?
Mais un cœur ulcéré, plein d'orgueil et de fiel,
Se révolte tout haut contre l'arrêt du Ciel:
Les choses à ses yeux semblent changer de formes,
Il prend des accidens pour des malheurs énormes.
„ Passe que le vulgaire éprouve des hasards,
„ Mais les gens tels que moi méritent des égards,"

*) Timoris.

Difait un certain homme, ennuyé de l'attente
Du bien qu'il efpérait par la mort de fa tante.
Varus eft mécontent, il ne fait pas pourquoi,
Mais fon chagrin le ronge et lui donne la loi.
Si *Plancus* fait des vœux, c'eft que *Plancus* s'ennuie;
Il veut des nouveautés qui diffipent fa vie.
Galba, devenu prince, eft las de fon bonheur,
Il n'a plus de repos qu'il ne foit électeur;
Mais à peine l'eft-il, que fa folie extrême
Veut décorer fon front du facré diadème,
Et mécontent bientôt de cette dignité
Il envie aux Céfars leur vaine majefté:
Ses vœux vont en croiffant, il eft incorrigible:
Oui, rendre heureux un fou c'eft une œuvre impoffible.
O le fage difcours que le vieux Cynéas
Fit au bouillant Pyrrhus, qui ne l'écouta pas!
" Quittez ces vains projets dont votre efprit s'enivre,
" Apprenez à jouir, c'eft apprendre à bien vivre."
Je fuis de fon avis, ici-bas tout mortel
Doit jouir du préfent, c'eft le feul bien réel.
Le temps qui fuit toujours, emporte nos années;
En dévorant fans fin nos frêles deftinées,
Il s'échappe, il s'envole, et ne revient jamais:
Et notre efprit chagrin dans fes fombres accès,
Quand le bonheur préfent lui pèfe et l'importune,
De l'avenir qu'il craint fe fait une infortune.
Mais ce trifte avenir que l'on veut pénétrer,
Les favorables Dieux nous le font ignorer.
Si l'homme était inftruit, au jour de fa naiffance,
Des deffeins qu'a fur lui la fage providence,
L'un, prévoyant fes maux, deviendrait furieux,
L'autre, sûr de fes biens, ferait trop tôt las d'eux;

Et l'ennui, le dégoût, la triſteſſe ennemie,
Armant leur déſeſpoir, abrégeraient leur vie.
Oui, laiſſons l'avenir dans ſon obſcurité,
Le Ciel l'a de nos yeux prudemment écarté.
Sans murmurer en vain contre la providence,
Supprimons de nos vœux l'orgueilleuſe imprudence:
Que le Ciel à ſon gré diſpoſe des humains,
C'eſt à nous d'obéir à l'ordre des deſtins.

EPITRE

à STILL, *ſur l'emploi du courage, et ſur le vrai point d'honneur.*

STILL, ſur le point d'honneur peu de gens ſont d'accord.
L'un penſe qu'il ſuffit d'oſer braver la mort;
Il pouſſe un fanatique à faire un crime atroce;
L'ambitieux le croit une valeur féroce,
S'emportant ſur des riens, facile à s'embraſer,
Que la ſeule vengeance a le droit d'appaiſer;
Ce fier reſſentiment d'un chimérique outrage
Reſſemble à la fureur beaucoup plus qu'au courage,
Rien n'eſt plus éloigné du véritable honneur.
Nous admirons l'effet d'une utile valeur,
Lorſque dans les combats ſon ardeur aguerrie
Affronte les dangers pour ſervir la patrie;
Qui manque à ſes devoirs obſcurcit ſes vertus,
Et ſes plus beaux lauriers ſont bientôt abattus.
La Suède a de nos jours ſouffert cette infamie,
Elle qui ſubjugua la fière Germanie,
A vu de ſes guerriers les cœurs abâtardis
Succomber ſous l'effort d'ennemis enhardis.

La Finlande, témoin de leur honteuſe fuite,
Sous un joug étranger naguère fut réduite.
Par un deſtin pareil, ces fiers républicains
Dont la valeur briſa les fers de leurs Tarquins,
Et noya dans le ſang l'idole politique
Qu'élevait dans leurs murs un maître tyrannique,
Virent dégénérer leurs indignes neveux,
Et ſouiller les vertus qui paraient leurs aïeux;
De leurs lâches ſoldats la déroute fut prompte,
Laffeld et Fontenoi ſont témoins de leur honte;
Le Batave, à la peur indignement livré,
Cherchait dans ſes roſeaux un aſile aſſuré.
Telle eſt la lâcheté d'un cœur puſillanime,
La faibleſſe eſt ſa honte, et la peur eſt ſon crime.
Le véritable honneur tient un milieu prudent,
Il n'a point de faibleſſe, il n'eſt jamais ardent;
Aſſuré de ſon cœur et maître de lui-même,
Ce n'eſt pas un vain nom, mais la vertu qu'il aime.
Mais ſi le point d'honneur cauſe d'autres effets,
S'il produit des débats, des meurtres, des forfaits,
Sa vertu diſparaît, et c'eſt ſcélérateſſe.
Cet excès perd ſouvent l'indocile jeuneſſe,
Au violent courroux prompte à s'abandonner,
Elle eſt ſur un ſeul mot prête à s'aſſaſſiner;
L'honneur eſt dans ſa bouche, et pleine d'arrogance,
De ce nom reſpecté décorant ſa vengeance,
Et ne diſtinguant point dans ſon aveuglement
L'ennemi de l'ami, l'étranger du parent,
Elle court s'égorger ſans avoir l'ame noire,
Et penſe par le crime arriver à la gloire.
Les premiers mouvemens doivent ſe pardonner,
L'impétueux courroux ne peut ſe gouverner;

Mais lorſque de ſang-froid, ſans haine, ſans colère,
Un préjugé cruel que le monde révère,
Pour ſauver leur honneur oblige deux amis
De combattre en champ clos comme des ennemis;
Qui ne déplorerait qu'un caprice bizarre
Impoſe à l'honneur même une loi ſi barbare?
Sont-ce des inſenſés, ſont-ce des furieux
Que ces vengeurs cruels d'un honneur odieux?
Non, c'eſt un peuple doux, généreux, magnanime,
Qu'un préjugé funeſte entraîne dans le crime,
Qui du Ciel partagé d'une rare valeur,
En pervertit l'uſage, et la change en fureur.
Arrêtez, malheureux! Ayez l'ame attendrie;
Votre ſang eſt trop pur, trop cher à la patrie;
N'en couvrez point la terre où vous vîtes le jour:
Ah! qu'avide de ſang l'implacable vautour
Tombe ſur la colombe ou ſur la tourterelle,
Et déchirant leur ſein de ſa ſerre cruelle,
Diſperſe dans les bois leurs membres palpitans,
Tous les vautours ſont nés pour être des tyrans:
Mais vous, ô Pruſſiens! vous êtes tous des frères,
Reſpectez vos foyers, vos pénates, vos pères,
Ces intérêts ſacrés qui ſont communs à tous;
Arrêtez vos fureurs et ſuſpendez vos coups:
Cette terre, inhumains, qui vous ſert de patrie,
Se voit avec horreur de votre ſang rougie.
" Verrai-je, ô Ciel, dit-elle, égorger mes enfans,
„ Leurs parricides mains leur déchirer les flancs?
„ Quel monſtre des enfers, quelle affreuſe Euménide
„ Ramène les forfaits que vit la Thébaïde?
„ Parlez, êtes-vous nés des dents de ce dragon
„ Abattu par Cadmus près du mont Cythéron,

„ Dont le venin semé produisit sur la terre
„ Un peuple qui périt en se fesant la guerre?
„ Ne vous ai-je nourris que pour m'abandonner,
„ Pour trahir votre mère, et vous exterminer?
„ Barbares assassins! Si j'ai pu vous produire,
„ C'était pour vous aimer, et non pour vous détruire;
„ Epargnez ce beau sang: que mes rivaux jaloux,
„ Vaincus par vos exploits, périssent sous vos coups.
„ Oui, signalez contre eux le vertueux courage
„ Qui tourné contre vous n'est qu'une aveugle rage.
„ Vos duels à mes yeux vous font des meurtriers,
„ Des mains de la victoire attendez vos lauriers;
„ Le courage rend-il les humains sanguinaires?
„ Quel pouvoir avez-vous sur les jours de vos frères?
„ Quittez de vos fureurs l'affreuse illusion ".
J'applaudis de bon cœur à notre nation,
Lorsque de ses succès, présens à ma mémoire,
Je me rappelle ici la grandeur et la gloire.
Manes que je révère, invincibles héros,
Dont la haute valeur terrassa nos rivaux,
Souffrez que j'ose orner mes poëmes funèbres
Des noms que vos vertus ont rendus si célèbres.
Si ma lyre eut jamais des sons harmonieux,
Qu'elle m'aide à chanter vos exploits glorieux;
Tant d'ennemis vaincus, tant de traits de clémence,
Les pleurs de la patrie, et ma reconnaissance;
Ces faits que publîra l'auguste vérité,
Seront l'exemple un jour de la postérité;
Elle apprendra de vous comment s'élève l'ame,
Lorsque l'amour du bien et la gloire l'enflamme;
Que l'immortalité me prête son burin;
Je vais graver vos noms sur le durable airain.

J'attefterai comment votre ardeur généreufe
Confondit des Céfars l'aigle préfomptueufe,
Dans combien de combats, fous vos efforts foumis,
J'ai vu plier l'orgueil de nos fiers ennemis.
Illuftres fils d'Albert, l'ennemi, de fon foudre,
Tous les deux, jufte Ciel! vous a réduits en poudre;
Mais fi vous périffez, c'eft fur le champ d'honneur,
Très-dignes rejetons de ce grand électeur,
Qui jadis comme vous rifqua cent fois fa vie
Pour défendre l'Etat, pour fauver la patrie.
Cher Finck, ah Schulembourg, que je plains votre fort!
Toi, brave Fizerald, fpectateur de ta mort,
Etait-ce donc à moi de fermer ta paupière?
Que ne promettait pas ton illuftre carrière,
Si le Dieu des combats, de tes exploits jaloux,
N'eût trompé notre efpoir en t'arrachant à nous?
Tous ces vaillans guerriers au trépas fe dévouent,
Les Anglais font furpris, et les Hongrois les louent:
Dans ce fameux combat, fi long-temps difputé,
L'amour de la patrie et l'intrépidité
Les firent triompher, à force de conftance,
Des vieilles légions, fières de leur vaillance,
Qu'Eugène avait fu rendre invincibles fous lui;
Et l'Autriche contr'eux en vain cherche un appui.
Que dirai-je de vous, héros couverts de gloire,
A qui la Pruffe doit la feconde victoire?
Rien ne vous ébranla: ces perfides Saxons,
Méditant en fecret d'infames trahifons,
Rompaient les nœuds facrés d'une triple alliance,
Ils quittaient la Bavière, et la Pruffe, et la France;
Jaloux de nos fuccès, qu'ils ne pouvaient ternir,
Ils fuyaient et par crainte et pour nous affaiblir;

Le Lorrain s'avançait vers l'Elbe épouvantée,
Mais par votre valeur son onde ensanglantée
Apprit à l'océan vos immortels exploits.
 Hélas! cher Rottembourg, est-ce vous que je vois
Victime de la mort? Dieux! quel sanglant spectacle!
Aux Dieux mon amitié demandait un miracle,
Et Mars vous rappela des portes du trépas;
L'Autrichien sentit le poids de votre bras,
Et vos regards mourans jouirent de sa fuite;
Werdeck et Buddenbrock, ardens à la poursuite,
Dans ces funèbres champs terminèrent leurs jours.
 Bientôt la politique, appelant des secours,
Ligua cent nations qui juraient notre perte;
De leurs soldats nombreux la terre fut couverte,
Et l'on voyait marcher sous l'aigle des Romains
Croates et Saxons, Barbares et Germains;
Trop fiers de leurs projets, pleins d'une ardeur extrême,
Ils descendaient déjà des monts de la Bohème:
Un présage trompeur, un chimérique espoir,
Et leur présomption leur fesaient entrevoir
De la Prusse aux abois la facile conquête:
Sans songer aux combats, ils réglaient dans leur tête
Le partage des lieux qu'ils croyaient subjuguer.
Que de sang généreux ce jour vit prodiguer!
Schwérin, Truchsess, During, vous perdîtes la vie,
Votre sort glorieux est digne qu'on l'envie.
 Quoi! sont-ce des dragons? Sont-ce des demi-dieux,
Qui renversent par-tout l'ennemi devant eux?
Quel nombre de captifs et de drapeaux signale
De leurs brillans exploits la pompe triomphale!
Ainsi lorsque les vents déchaînés sur les eaux
Vers le prochain rivage amoncèlent les flots,

D'un choc impétueux les digues font percées,
Les bois déracinés, les maifons renverfées,
Et la mer en fureur, s'élançant fur les champs,
Dans leur fuite engloutit leurs pâles habitans.
Invincibles héros, oui, dans ce jour de gloire
Votre infigne valeur nous donna la victoire:
Que de fang précieux, ô généreux guerriers,
Dans ce jour de carnage arrofa vos lauriers!
Pruffe, de tes héros la race eft immortelle,
Ce phénix dans tes camps fans fin fe renouvelle,
Il naît dans tes périls de nouveaux défenfeurs.
Nos ennemis vaincus raniment leurs fureurs.
Sur les monts fourcilleux de la fombre Bohème,
Aux complots meurtriers joignant le ftratagème,
Ils formaient des projets dictés par le courroux,
Le nombre était pour eux, la valeur fut pour nous:
Héros, qui confondez leur funefte artifice,
O Wédel, notre Achille, et vous Goltz, notre Ulyffe,
A vos bras généreux nous devons nos fuccès,
Les larmes des vainqueurs arrofent vos cyprès;
Que d'obftacles vaincus par vos cœurs magnanimes!
Les tonnerres d'airain, des rochers, des abymes,
Des volcans infernaux, des dangers imprévus,
Vingt peuples réunis, tout cède à vos vertus.
Mais quels font ces héros dont la brillante audace
Affronte dans nos camps les frimats et la glace?
Le Lorrain qui s'armait au milieu de l'hiver,
Nous portait dans fes mains et la flamme et le fer:
" Qu'à nos embrafemens Berlin ferve de proie;
" Fefons de leurs palais une feconde Troie;
" Tous leurs fiers défenfeurs, dans leurs fanglans combats,
" Ont été moiffonnés par la faux du trépas,

„ Le plus pur de leur ſang acheta leur victoire ;
„ Tombeaux de leurs héros, vous l'êtes de leur gloire !
„ Le ſuccès nous appelle, il eſt temps, vengeons-nous.
A ces mots, nos guerriers pleins d'un noble courroux,
S'élancent aux combats, les Cieux leur ſont propices,
Les forêts, les torrens, les monts, les précipices ;
Que la Saxe étonnée enferme dans ſon ſein,
Rien ne peut s'oppoſer à leur heureux deſtin.
Sur ſes remparts affreux l'ennemi ſe raſſure,
Il faut vaincre à la fois et l'art et la nature ;
Ils volent ſur des monts tout chargés de frimats,
Que défendaient le feu, le fer, et le trépas ;
Ils volent : rendez-vous, cédez à leur courage,
Cédez, faibles efforts d'une impuiſſante rage :
La Mort fond ſur Brédow par des coups imprévus,
O Mort cruelle, arrête, épargne ſes vertus !
Des ennemis altiers l'eſpérance eſt détruite,
Vers Dresde conſternée ils prennent tous la fuite.
Ah ! Polentz, Kleiſt, Rindorff, quels coups vous ont percés ?
Vous nous rendez vainqueurs ; grand Dieu, vous périſſez !
Quel barbare a ſur vous porté ſa main ſanglante ?
Il n'eſt plus d'ennemis, leur rage eſt impuiſſante,
La Pruſſe a triomphé dans ces fameux combats
Du terrain, des ſaiſons, du nombre des ſoldats,
Et la gloire à vos mains en était réſervée.
La patrie, en ce jour par vos exploits ſauvée,
Notre triſte patrie, en proie à ſes douleurs,
Appelle en gémiſſant ſes vaillans défenſeurs ;
Vos périls l'ont plongée en d'affreuſes alarmes,
Et vos lauriers ſanglans ſont baignés de ſes larmes ;
Oui, Manes généreux, nos regrets vous ſont dus,
Notre reconnaiſſance égale vos vertus.

Telle eſt de nos héros la valeur admirable,
Tel eſt le point d'honneur pur, ſimple, et véritable,
Fécond en grands exploits, ſoumis à ſon devoir,
Utile à ſa patrie, et doux dans le pouvoir.
L'Etat fait affronter les périls de la guerre;
Qui ſauve ſa patrie eſt un Dieu ſur la terre;
Par le puiſſant effort d'un eſprit vertueux,
Il perd pour ſes parens le jour qu'il reçut d'eux.
Ainſi Léonidas, au pas des Thermopyles,
S'immola pour la Grèce, et rendit inutiles
Les efforts redoublés de ces fiers conquérans;
Son audace étonna la valeur des Perſans.
Ainſi chez les Romains le généreux Décie
Pour fixer la victoire abandonna ſa vie.
Illuſtres défenſeurs! héros des Pruſſiens!
Vous avez ſurpaſſé ces héros anciens,
Vous ſerez déſormais nos dieux et nos exemples.
Malheureuſe jeuneſſe, accourez à leurs temples;
Abhorrez vos fureurs; loin de vous égorger,
Apprenez que vos jours doivent ſe ménager.
Si vous oſez jamais prodiguer votre vie,
Ainſi que ces héros, mourez pour la patrie:
Leurs noms fameux iront juſqu'à la fin des temps,
Tant que cet univers aura des habitans,
Et que l'aſtre des jours, du haut de ſa carrière,
Diſpenſera ſur eux ſa brillante lumière.

EPITRE

au Général BRÉDOW, *sur la Réputation.*

BRÉDOW, l'homme eſt aux yeux d'un cenſeur équitable
Un être raiſonneur plutôt que raiſonnable :
Son eſprit inquiet, vain, ſuperficiel,
Embraſſe l'apparence, et manque le réel ;
Sa faibleſſe entrevoit, et ſon orgueil décide.
Eſt-il rien de plus faux et rien de plus ſtupide
Que la frivolité de tant de jugemens,
Que ces déciſions d'ineptes ſuffiſans,
Que tant de tribunaux qui ſans règles ni titres
Des réputations ſe rendent les arbitres ?
C'eſt-là que la ſottiſe a d'ardens zélateurs :
J'ai vu, diſcret témoin de leurs propos moqueurs,
Le mérite modeſte attaqué ſans ſcrupule,
La folie en crédit, le bon ſens ridicule.
Quand, pour les intérêts du Kan ſon ſouverain,
Muſtapha d'Oczakow ſe rendit à Berlin,
Sa barbe, ſon caftan excitèrent à rire ;
Le courtiſan moqueur, enclin à la ſatire,
Rempli de préjugés contre les muſulmans,
Épiloguait leurs mœurs et leurs ajuſtemens ;
Les plus polis diſaient, peut-on être Tartare ?
Pas un d'eux ne ſavait que ce peuple barbare,
Quoique de nos habits les ſiens ſoient différens,
Avait conquis la Chine, et ſoumis les Perſans.
Mais la réflexion les effraie et les gêne,
L'eſprit d'un mot plaiſant peut accoucher ſans peine.
Affectons cet air haut et ce ton ſuffiſant
Dont l'idiot public reſpecte l'aſcendant,

Et nous ſubjuguerons notre abſurde auditoire:
Un ſot trouve toujours un plus ſot pour le croire:
Une voix impoſante, un maintien effronté
Sont de forts argumens pour le peuple hébété.
  Dès qu'un livre nouveau s'étale chez *Néaulme*,
Nos beaux eſprits manqués, ſur le titre du tome,
Jugent ſévèrement l'ouvrage et ſon auteur;
Tout quartier de Berlin a certain connaiſſeur
Qui ſur ces nouveautés raiſonne, dogmatiſe,
Du vulgaire à ſon gré gouverne la bêtiſe.
  L'un ſoutient que Voltaire eſt dépourvu d'eſprit,
Mais que Baehr doit charmer tout lecteur qui le lit,
Qu'Euler en vains calculs met ſa philoſophie,
Que Maupertuis des Dieux parle comme un impie,
Que Sack eſt amuſant, et Monteſquieu diffus.
  Les Grâces, dit un autre, inſpirent Heinius,
Hâller à ſon avis l'emporte ſur Horace,
Et Gottſched doit tenir le ſceptre du Parnaſſe:
Midas jugeait ainſi ſur le ſacré vallon
Des pipeaux du ſatire et du luth d'Apollon:
Qu'heureux feraient nos jours ſi tout juge profane
Portait comme ce roi la coiffure d'un âne!
Ah! quel plaiſir de voir ces cenſeurs refrognés,
Dans toute leur folie en public déſignés!
  Mais nous voyons par-tout fourmiller dans le monde
De ces louches eſprits dont ma patrie abonde:
Virgile avec Segrais s'eſt trouvé comparé,
Auguſte aux Antonins fut ſouvent préféré;
Des impoſteurs mitrés, qu'on nomme les ſaints pères,
Nous ont peint Julien ſous les traits des Tibères;
Tout l'univers reçut ces menſonges pieux,
Et Julien paſſa pour un monſtre odieux;

Un ſage *), après mille ans, débrouilla ſon hiſtoire,
La vérité parut, et lui rendit ſa gloire.
Tout Paris condamna l'auteur **) laborieux
Qui dans un parallèle exact, ingénieux,
D'Homère et de Zeuxis compara la ſcience;
Des lettrés étrangers forcèrent ceux de France
A priſer cet ouvrage, approuvé d'Apollon.
Londres ne connut point la Muſe de Milton;
Long-temps après ſa mort l'Anglais mélancolique
Aperçut les beautés de ſon poëme épique :
Si l'ouvrage était bon, il le fut de tout temps;
Mais il faut de bons yeux pour juger des talens.
Je vois que ces écrits, et ces pièces nouvelles,
Vous ſemblent dans le fond d'aimables bagatelles;
Vous penſez qu'en payant l'ouvrage à l'éditeur,
Le droit de le juger appartient au lecteur,
Que l'un aime le ſimple et l'autre le ſublime,
Que ſoutenir ſon choix n'eſt pas un ſi grand crime;
Mais que tous les humains penſent profondément,
Lorſqu'il faut décider d'un ſujet important,
D'un ſujet dont dépend leur fortune et leur vie.
Ah! c'eſt-là, cher Brédow, que paraît leur folie;
Erreur, ſur notre eſprit juſqu'où va ton pouvoir!
Dans ce ſiècle éclairé, plein d'un profond ſavoir,
De nos bons Berlinois la cervelle inſenſée
Prend la poudre d'Alhiaut pour une panacée;
Aucun d'eux ne connaît l'empirique docteur,
Du remède nouveau téméraire inventeur;
Sans un long examen, qui leur eſt incommode,
Eblouis par l'eſpoir, attirés par la mode,

*) L'Abbé de la Bletterie.
**) L'Abbé du Bos.

Ils éprouvent fur eux quels feront fes effets.
Ne vous fouvient-il plus du règne des fachets,
Fameux préfervatif d'un mal qu'on appréhende,
Auffi sûr que les os d'un faint de la légende?
J'ai vu, Brédow, j'ai vu, mes chers concitoyens,
Chargeant de ces fachets leurs cous luthériens,
Dans leur crédulité braver la léthargie,
Et ne plus redouter les coups d'apoplexie;
Faut-il approfondir fi le remède eft bon,
Si c'eft un antidote ou fi c'eft un poifon?
Claudine l'applaudit, Marthe s'en eft fervie,
Suffit, il faut en prendre au rifque de fa vie.
Sur la fortune enfin on ne voit pas plus clair,
Tant l'efprit des humains eft frivole et léger.
Rappelez-vous les temps de Law et du fyftème:
Jadis les bons chrétiens couraient moins au baptême,
Que le peuple français, dans fes tranfports outrés,
S'empreffait de gagner de ces papiers timbrés;
La trifte vérité diffipant leur chimère,
Au fein de leurs tréfors étala leur misère.
Quoi, Brédow, vous riez de mes raifonnemens!
Vous penfez, je le vois, que ces beaux argumens
Ne font qu'un jeu d'efprit d'une Mufe badine,
Qui plaifante des fots et de la médecine.
Ces portraits, dites-vous, malignement tracés,
Ne repréfentent point des citoyens fenfés;
Et mes pinceaux, trempés aux couleurs de Tenières,
Peignent d'un peuple obfcur les fottifes groffières.
Soit, mais ce peuple abject, que vous m'abandonnez,
C'eft lui qui fait le nombre, et du moins convenez
Que les trois quarts du monde ignorant et ftupide
Ne fait pas dans fes choix quel motif le décide.

Hé bien, puiſqu'il le faut, plaçons-nous ſur les bancs,
Examinons tous deux la raiſon des ſavans;
Ces eſprits pénétrans, amateurs des ſciences,
Sans doute auront acquis de vaſtes connaiſſances.
Prenons ce fameux Sack, ce ſuppôt de Calvin,
Ce zélateur couru du ſexe féminin,
Qui deux fois par ſemaine, en ſtyle de ſophiſte,
Fulmine l'anathème et proſcrit le déiſte;
Si le haſard caché qui préſide au deſtin,
Au lieu d'avoir formé ſa cervelle à Berlin,
L'avait fait naître à Rome, il ſerait catholique,
A Péra muſulman, et païen en Afrique;
Nourri dès le berceau d'autres opinions,
Il aurait combattu pour ces religions:
De puiſſans préjugés, ſucés dès ſon enfance,
Offuſquant ſa raiſon, font toute ſa ſcience;
Par de ſombres terreurs ſes eſprits égarés
Adorent en tremblant des myſtères ſacrés:
Ce docteur à ſon gré gouverne le vulgaire,
Une foule ſtupide environne ſa chaire,
Avec un ſaint reſpect l'écoute en ſommeillant,
Le croit ſans le comprendre et l'admire en bâillant.
Qu'au ſortir du ſermon l'auditeur imbécille
Entende un libertin gloſant ſur l'évangile,
Il dévore auſſitôt ces plaiſantes leçons,
Il prend quelques bons mots pour autant de raiſons;
Dévot ſans examen, libertin ſans ſcrupule,
De chrétien qu'il était, il devient incrédule:
Son eſprit inconſtant eſt dépourvu d'appui,
De fragiles roſeaux ſont plus fermes que lui.
Le peuple veut juger, le docte croit connaître.
Raiſonner ſans raiſon, c'eſt le fond de notre être.

Ne m'allez point citer le fublime Newton,
Qui s'élevant plus haut qu'Archimède et Platon,
Dit qu'autour du foleil nous fefons une ellipfe;
Newton, le grand Newton fit fon apocalypfe;
Quoique par fon algèbre il calculât les cieux,
Sur faint Jean, comme nous, cet anglais rêva creux.
Peu m'importe après tout que des favans célèbres
Egarent leur raifon au fein de ces ténèbres;
Mais ce qui doit toucher tout homme de bon fens,
C'eft la funefte ivreffe et les écarts fréquens
D'un peuple mefuré, timide, flegmatique,
Républicain zélé, commerçant pacifique,
Qui fuivant les confeils d'un fripon d'écrivain,
Fit la guerre à la France et Naffau fouverain.
A Cologne vivait un fripier de nouvelles,
Singe de l'Arétin, grand fefeur de libelles:
Sa plume était vendue, et fes écrits mordans
Lançaient contre Louis leurs traits impertinens;
Deux fois tous les fept jours pour lui roulait la preffe,
Et fes feuillets, notés par la fcélérateffe,
Décorés des vains noms de foi, de liberté,
Etaient lus du Batave avec avidité:
De ce poifon groffier le fuccès fut rapide,
Le peuple et les régens fuivant leur nouveau guide,
Ces bons marchands, heureux dans le fein de la paix,
Publièrent la guerre en haine des Français;
Thérèfe de leurs bras fortifia fa ligue,
Et ne dut ce fecours qu'au fermon de Rodrigue.
Ainfi d'un fcélérat le vain raifonnement
Devint l'opinion du vulgaire ignorant:
Plein de fes préjugés il donne fon fuffrage,
Il approuve, il condamne, il loue, il vous outrage,

Il veut apprécier les grands et les héros,
Sans les avoir connus, il reprend leurs défauts.
Quand Mars au front ſanglant, par ſa funeſte eſcorte,
Du palais de Janus a fait ouvrir la porte,
Dès qu'on voit dans les champs déployer les drapeaux,
Les glaives meurtriers ſortir de leurs fourreaux,
Sans ſavoir la raiſon de leur haine cruelle,
D'un des rois le vulgaire embraſſe la querelle.
J'ai vu de nos Germains le bon ſens perverti,
Plein d'un inſtinct aveugle embraſſer un parti,
De l'Autriche oublier l'inſolent deſpotiſme,
En faveur de Thérèſe outrer le fanatiſme,
Déteſter Charles ſept, Pruſſiens, Bavarois,
Et du Lorrain vaincu prôner les grands exploits.
O le plaiſant projet de ce peuple cauſtique,
Qui reprend un héros ſur l'art de la tactique,
Qui veut juger d'un camp, n'en ayant jamais vu,
Et diſpoſe un combat ſans avoir combattu!
Chacun, juſqu'au beau ſexe, en ces graves matières
Croit pouvoir décider par ſes propres lumières;
Devant ſon tribunal miniſtres, généraux,
Et les rois agreſſeurs et les rois leurs rivaux
Reçoivent leur arrêt en moins d'une minute,
Et la navette en main l'on juge de leur chute;
Dans cet aréopage on décide des noms,
On élève, on détruit les réputations;
La vertu, les talens, le ſceptre, la tiare,
Il n'eſt rien qu'on épargne en ce ſiècle bizarre.
Ce digne protecteur des arts et des talens,
A qui la France a dû ſes deſtins floriſſans,
Colbert, de l'induſtrie et le moteur et l'ame,
Souffrit après ſa mort un traitement infame.

Louis, qui dans l'Europe étala sa grandeur,
Bienfesant dans sa cour, terrible à l'empereur,
Louis, que les travaux, les arts et la victoire
D'un pas toujours égal élevaient à la gloire,
Dès qu'une fois la mort retrancha ses destins,
Son tombeau fut couvert par des couplets malins,
Et le Français léger, enivré de folie,
Du plus grand de ses rois osa flétrir la vie.
Brédow, tel est le peuple, et l'idiot public,
Rien ne peut échapper à sa langue d'aspic;
C'est cet étrange oiseau rempli d'yeux et d'oreilles,
De climats en climats publiant des merveilles,
Qui ne peut assouvir sa curiosité,
Qui confond le mensonge avec la vérité;
L'inquiète cabale et la perfide envie,
La haine, la fureur, l'infame calomnie
L'instruisent en passant de faits remplis d'horreurs;
Et bientôt l'univers répète ces noirceurs;
Etre blessé du monstre est un mal incurable.
Eh bien! que pensez-vous? l'homme est-il raisonnable
D'employer tant de soins, de peines, de travaux,
D'immoler ses plaisirs, ses jours et son repos,
Pour attirer sur lui les yeux et le suffrage
De ce peuple ignorant, téméraire et volage,
Rempli de préjugés, esclave de l'erreur,
Et du nom des mortels très-faux dispensateur?
O gloire, illusion, cesse de nous séduire,
L'amour de la vertu doit tout seul nous conduire:
Mon cœur doit me juger; s'il m'approuve, il suffit,
J'arrache ces lauriers qu'on me prête à crédit.
Quoi! je voudrais devoir mon nom et mon mérite
Au caprice inconstant d'une foule séduite,

Et n'être vertueux que pour me voir louer!
Que le monde me blâme ou daigne m'avouer,
Je ris de ſon encens, qui s'envole en fumée,
Et du peuple inſenſé qui fait la renommée.

EPITRE

à ma Sœur de Suède.

QUELLE gloire en ce jour, ma Sœur, vous environne!
Vos premiers pas en Suède, en approchant du trône,
Vous ont déjà conduite à l'immortalité.
 Ce royaume, autrefois ſi fier, ſi redouté,
Terreur du Danemarck, fléau de la Ruſſie,
Arbitre du Sarmate, et maître en Germanie,
Etait enfin réduit, à force de malheurs,
A la néceſſité d'implorer ſes vainqueurs;
Au milieu du ſénat une guerre inteſtine
Lui déchirait le ſein et comblait ſa ruine;
La Diſcorde ordonnait, et le peuple animé
Tournait contre l'Etat ſon courage enflammé;
Tout paraiſſait perdu, l'Europe ſemblait dire,
Voici le dernier jour qui reſte à votre empire.
 Mais lorſque ce coloſſe, oppreſſeur du Germain,
S'incline vers ſa chute et préſage ſa fin,
Une femme paraît, tout change, tout s'anime,
Le ſénat généreux rompt le joug qui l'opprime,
La nation reprend des ſentimens plus hauts,
Dignes du grand Guſtave et de tous ſes héros;
Ces cœurs humiliés, vaincus par la ſouffrance,

Se rempliſſent d'eſpoir, d'ardeur, de confiance.
Les peuples ſont toujours ce que les font leurs rois;
Ma Princeſſe a fixé les deſtins des Suédois.
Toutes les paſſions ſe taiſent devant elle,
Il n'eſt plus d'envieux, il n'eſt plus de querelle,
L'ordre renaît du ſein de la confuſion,
On ſacrifie enfin la haine à l'union.
Qu'Homère vainement vante Penthéſilée,
Que Mars guide ſes pas, au fort de la mêlée,
Des bords du Thermodon aux bords du Simoïs:
Quel que ſoit ſon courage et ſes faits inouïs,
Des flammes qu'en ces murs la vengeance déploie,
Son bras ne peut ſauver la malheureuſe Troie;
Cette brave amazone, en ces champs pleins d'horreurs,
Ne combattit cent rois que pour voir des malheurs.
Qu'en vers harmonieux le ſublime Virgile
Dans le camp des Latins nous dépeigne Camille
Dont les faibles ſecours, les ſtériles vertus
Ne purent ſoutenir le bon roi Latinus.
Votre gloire, ma Sœur, plus sûre et plus brillante,
Mériterait au moins qu'un Voltaire la chante;
Mon cœur en eſt ému, j'admire vos exploits,
Mais pour tout exprimer je n'ai termes ni voix:
Le ſeul pinceau d'Apelle oſait peindre Alexandre;
Si ma témérité m'a fait trop entreprendre,
C'eſt qu'un ſi beau ſujet ſoutient ſeul un auteur.
C'eſt donc vous que je vois à ce point de grandeur!
C'eſt donc vous qui donnez à la Suède enchantée
Ce feu divin qu'aux Cieux déroba Prométhée!
Votre exemple étonnant porte la fermeté
Jusqu'au ſein palpitant de la perplexité;
Ce peuple libre et fier, ma Sœur, qui vous admire,

Apprend à ſoutenir l'honneur de votre Empire!
Timide auparavant, encouragé par vous,
Il impoſe ſilence à ſes voiſins jaloux.
  Un monſtre que l'enfer vomit ſur ce rivage,
Que l'implacable haine allaita de ſa rage,
Qui ſe plaît dans le trouble à tramer des complots,
Ennemi des humains, de Thémis, du repos,
Qui nage dans le ſang en ravageant la terre,
Infame précurſeur du Démon de la guerre,
La Diſcorde en un mot, excitant ſes fureurs,
S'échappant à moitié des fers de ſes vainqueurs,
Répandait dans le nord ſes poiſons fantaſtiques,
Et corrompait les cœurs des altiers politiques.
Les eſprits ſont troublés; les peuples animés
S'excitent aux combats l'un contre l'autre armés:
Vous les voyez couvrir, rangés ſous leurs bannières,
L'extrémité des champs de leurs vaſtes frontières;
Ce feu, qui couve encore, eſt près d'être étendu,
Le reſſort préparé par le monſtre eſt tendu;
Un ſeul moment d'oubli d'une ardeur indiſcrète,
Le maniment groſſier d'une main mal-adroite,
Allait, malgré la paix, de nouveau vous plonger
Dans les convulſions du trouble et du danger.
La Diſcorde, en voyant proſpérer ſon ouvrage,
D'avance ſe repaît du meurtre et du carnage.
La barbare, en riant du faible des humains,
Applaudit en ſecret à ſes cruels deſſeins,
Son ſuccès l'enhardit, l'orgueil qui la poſsède
La flatte qu'elle peut rappeler en Suède
Ces jours, ces triſtes jours qui confondant les droits,
Sur le trône ébranlé font chanceler les rois.
Ce monſtre, en redoublant la ruſe et l'artifice,

Sous les pas du fénat creufait un précipice:
Toujours accompagné de crimes, de forfaits,
Il foulait à fes pieds l'olive de la paix.
Mais lorfqu'on le voit prêt à ravager la terre,
Un Dieu dans fes cachots vient renfermer la guerre.
Le monftre audacieux en gémit de douleur,
Il demeure interdit en proie à fa fureur;
Rongé par les ferpens qui fervaient fa vengeance,
Le bonheur des Suédois redouble fa fouffrance.
Tel on peint fous l'Etna ce géant renfermé,
Qui vomiffant des feux de fon gouffre enflammé,
S'agite, et veut brifer fa puiffante barrière;
Il brave en fes prifons l'auteur de la lumière,
Mais ce Dieu, qui punit fes tranfports menaçans,
Dédaigne au haut des cieux fes efforts impuiffans.
  Ce dieu, c'eft vous, ma Sœur, oui, c'eft vous dont l'égide
Pétrifia ce monftre envieux et perfide;
Votre main détruifit fes infames complots
Sans armes, fans fecours, fans foudres, fans carreaux;
Il vous fuffit d'un mot pour calmer la tempête,
Vous dites: arrêtez, et la guerre s'arrête.
  O Suède, reconnais d'auffi puiffans fecours,
Si l'ombre de la paix protége tes beaux jours,
Si du joug ennemi Stockholm eft préfervée,
Bénis du fond du cœur la main qui t'a fauvée.
  Auteurs, ne vantez plus dans vos pefans écrits
Les noms d'Elizabeth et de Sémiramis:
Suédois, votre Chriftine, indigne qu'on la prône,
Par un caprice étrange abandonna le trône;
Déjà mon héroïne a fu le foutenir.
  Ah! quels engagemens, ma Sœur, pour l'avenir!
Si dans le fecond rang je vous vois fi brillante,

Parvenue au premier, jugez de mon attente :
Tout prêt à prononcer on tient les yeux ouverts;
Votre règne intéreſſe et nous et l'univers;
Il ſe diſpoſe à voir l'Europe réunie,
Par les ſoins généreux de ce puiſſant génie,
Dont la ſageſſe égale, aſſerviſſant le ſort,
Fera l'amour du monde et la gloire du nord;
Vénus à vos appas aurait cédé la pomme,
Minerve à vos vertus connaîtrait un grand homme.
Vos tranquilles ſujets, ſous votre règne heureux,
Diront: " ô Pruſſiens! ô peuple généreux!
„ C'eſt vous dont nous tenons cette nouvelle aurore,
„ Prémices des beaux jours qui la ſuivront encore;
„ Nous vous devons la paix, nos biens, et nos honneurs."
Ah! quel plaiſir touchant! quels concerts enchanteurs!
Foyers de mes aïeux, ô ma chère patrie!
O quel plus bel éloge et plus digne d'envie!
En reſpectant vos dons, on chante vos bienfaits;
Nos voiſins ſont heureux, nos peuples ſatisfaits;
On ne les entend point murmurer et ſe plaindre,
Ils ſavent nous aimer, et ne ſauraient nous craindre;
De notre probité ces peuples convaincus
S'empreſſent d'ennoblir leur ſang par nos vertus.
Combien viennent ici nous demander des femmes?
Le tendre dieu d'Hymen, en embraſant leurs ames,
Pour les encourager leur préſente à la fois
Cinq exemples fameux des filles de nos rois;
Celles *) dont s'applaudit l'heureuſe Franconie,
Que le Wéſer chérit, que l'Oder déifie;
Vous enfin que l'envie admire en frémiſſant,

*) Mesdames les margraves de Bareuth et d'Anſpach, madame la ducheſſe de Brunſwic et madame la margrave de Schwedt.

Vous que vos ennemis eſtiment en tremblant,
Oui, vous qui contraignez juſqu'au vice lui-même,
A rendre hommage en vous aux vertus qu'il blaſphème;
La vérité s'arrache à ces cœurs furieux:
Ainſi l'enfer connaît et déteſte les dieux.
  Si le ſimple mérite eſt digne qu'on l'admire,
Quand la beauté s'y joint, il en a plus d'empire.
Le ſtoïque Zénon, dans ſa rigidité,
Aurait connu par vous le prix de la beauté,
Il eût été ſurpris de ſe trouver ſenſible.
Ah! malheur au mortel dont l'ame eſt inflexible!
La raiſon ne doit point détruire l'homme en nous,
Quand le cœur s'attendrit, l'eſprit en eſt plus doux.
Oui, j'adore les dieux dans leur plus bel ouvrage,
Je vois dans vos attraits leur véritable image;
Cet hommage ſi pur et détaché des ſens
Se doit, comme aux vertus, aux charmes, aux talens.
  Mais tandis que je vois la Suède fortunée
Ne devoir qu'à vos ſoins ſa haute deſtinée,
Vous le dirai-je ici, l'oſerai-je, ma ſœur?
C'eſt ſa proſpérité qui fait tout mon malheur:
Ah! ſi j'ai pu chanter votre gloire future,
Je ſens en même temps murmurer la nature.
Amitié, don du Ciel, ſacrés liens du ſang!
Si nous devons tous deux nos jours au même flanc,
Parlez, enfin, parlez, ſentimens d'un cœur tendre,
Rendez compte des pleurs que vous a fait répandre
Ce départ douloureux, cet adieu ſi touchant.
Accablé de chagrin dans cet affreux moment,
Je vous quittai, ma ſœur, m'arrachant à vos charmes.
Que ce triſte congé fut arroſé de larmes!
Ce jour pour mon repos fut un fatal écueil,

TAYLOR INST. OXFORD

Ma douleur à jamais en fait un jour de deuil.
Un éternel adieu ! ma sœur, quel sort barbare :
Triste nécessité, devoir qui nous sépare !
Fallait-il à mon peuple immoler mon bonheur ?
Heureux sont les mortels qui loin de la grandeur
Réunissent en paix leur tranquille famille,
Dont un toit peut couvrir et mère et fils et fille !
Satisfaits de leur sort dans leur obscurité,
Le bonheur est le prix de leur simplicité ;
Ils ne redoutent point la fortune bizarre,
Et l'abyme des mers jamais ne les sépare ;
Les brigues, les complots que forme l'étranger,
Amusent leur loisir, loin de les affliger ;
Mais sur-tout, et c'est-là ce qui me désespère,
C'est chez eux que la sœur peut vivre auprès du frère.
Quels écarts insensés ! Où vais-je m'égarer ?
Aimons sans intérêt, et sachons préférer
Le bien de nos amis à notre bonheur même.
Je vois sur votre front poser le diadème ;
Si la Suède connaît le prix de nos bienfaits,
Ne souillons pas nos dons par d'impuissans regrets,
Etouffons nos soupirs et supprimons nos larmes.
Loin de vous, mais toujours le cœur plein de vos charmes,
Votre félicité fera tout mon bonheur.
Je le préviens déjà ce siècle de grandeur,
Ce temps où j'entendrai la prompte Renommée
Répétant les accens de la Suède charmée,
Vous nommer à grands cris, en comptant vos exploits,
Le modèle du sexe et l'exemple des rois.

EPITRE

à Podewils, ſur ce qu'on ne fait pas tout ce qu'on pourrait faire.

LABORIEUX ami, dont l'eſprit pacifique
Dirige le vaiſſeau de notre république,
Vous, dont l'activité rempliſſant mes deſſeins,
D'un œil toujours ouvert veille ſur nos deſtins,
Ne remarquez-vous pas, en paſſant en revue
L'Europe, chaque jour préſente à votre vue,
Dans des climats divers et parmi tant de lois,
Que du moine au pontife, et des commis aux rois,
Aucun mortel ne fait tout ce qu'il pourrait faire?
Le fils aveuglément ſuit les pas de ſon père;
Il n'eſt aucun Etat qui ne ſoit plein d'abus,
On les ſouffre, on s'en plaint, n'exigeons rien de plus.
Si quelque citoyen, pour l'Etat plein de zèle,
Ouvre au bonheur public une route nouvelle,
Entrant dans la carrière, il eſt d'abord laſſé,
Et quitte ſon ouvrage à peine commencé.
Ces mortels adorés, dont l'ame magnanime
Servit le genre humain ſans briguer ſon eſtime,
Qui de tant de bienfaits, d'utiles changemens
Laiſsèrent après eux d'illuſtres monumens,
Ces demi-dieux ſur terre avec un eſprit ferme
Voulaient obſtinément arriver à leur terme:
La volonté peut tout; qui ne veut qu'à demi,
Sort du ſommeil, ſe lève, et retombe endormi.
En tous lieux, en tout genre on voit des gens habiles;
Bien peu d'un ſi grand nombre ont paſſé pour utiles,
S'ils n'ont point travaillé pour leur bien mutuel;

La pareſſe, l'ennui, l'intérêt perſonnel
Ont fait évanouir, dans leurs ames communes,
Des déſirs vertueux dignes de leurs fortunes.
Eh ! qu'importe en effet à la ſociété
Qu'un miniſtre, abſorbé dans la proſpérité,
Ayant ſans être roi la puiſſance ſuprême,
Pour le bien de l'Etat trouve un nouveau ſyſtème,
Si quittant ce deſſein, diſtrait par cent objets,
Il n'exécute point ſes louables projets ?
L'un préfère aux travaux les plaiſirs de la vie ;
L'autre craint en ſecret de réveiller l'envie,
Et d'entendre crier contre le novateur
Ce peuple, de l'uſage aveugle ſectateur,
Patron des vieux abus, inſenſible aux ſervices,
Qui compte les bienfaits pour autant d'injuſtices.
Un autre dans ſon cœur des biens ſent les attraits,
Immole ſes devoirs à de vils intérêts,
Capable de ſervir l'Etat et la couronne ;
Il ne voit, ne connaît, n'aime que ſa perſonne.
Ces indignes mortels qui tolèrent nos maux,
Laiſſent nos lois, nos mœurs, et tout dans le chaos ;
C'eſt un plaiſir divin de pouvoir tirer l'ordre
De la confuſion et du ſein du déſordre ;
Mais quelque ſort malin, par des moyens ſecrets,
Retarde, et bien ſouvent enchaîne nos progrès ;
L'intérêt, le dépit, la crainte, la pareſſe,
Sont les lâches reſſorts de l'humaine faibleſſe ;
L'homme à l'humanité paya toujours tribut,
Guerriers, miniſtres, rois, aucun n'atteint ſon but.
Voyez-vous ces guerriers, au ſein de la victoire,
Marquer imprudemment des bornes à leur gloire,
Préparer un pont d'or à l'ennemi qui fuit,

Et de tous leurs travaux perdre eux-mêmes le fruit ?
L'amour-propre avec peu satisfait de lui-même,
Se flatte, s'applaudit, s'élève au rang suprême,
Il caresse un héros, il lui montre ses faits
Par un verre trompeur qui grossit les objets ;
Il lui dit : " C'est assez, et votre ardeur guerrière
„ Dans ce jour mémorable a rempli sa carrière,
„ Conservez les lauriers dont vous êtes muni ".
L'ouvrage est commencé qu'il croit avoir fini.
Si le vil intérêt d'un ministre s'empare,
Si la corruption de son devoir l'égare,
Du bonheur de l'Etat, de l'intérêt public
Il fera sans remords un indigne trafic,
Embrouillera les lois, et se livrant au vice
Au temple de Thémis il vendra la justice ;
Sa voix dans les conseils, organe des voisins,
Fera par artifice agréer leurs desseins,
Et troublant à leur gré le repos de la terre,
Entraînera l'Etat dans l'horreur de la guerre ;
Un traître s'enhardit de forfaits en forfaits.
Mais vous reconnaissez, à ces infames traits,
Ces monstres qu'à regret nous a tracés l'histoire,
Dont le peuple ulcéré déteste la mémoire ;
Qui sans cesse abusant du nom du souverain,
Opprimaient ses sujets sous leur sceptre d'airain ;
t dans ce second rang plus fiers, plus intraitables
Que ne furent jamais les maîtres véritables,
Impérieux, et durs, et prompts à le trahir,
Le rendaient méprisable en se fesant haïr.
Tel était ce Séjan, dont l'indigne statue
Par le sombre Tibère enfin fut abattue :
Tels, sous ces empereurs au vice trop enclins,

On abhorrait Pallas, Narciffe, et Tigillin:
Tels fous les faibles rois de la première race,
Les maires du palais, en occupant leur place,
Impofaient aux Français un joug oriental.
  Quel abus des grandeurs et du pouvoir royal!
Quelle utile leçon aux miniftres, aux princes,
Qui loin de s'occuper du bien de leurs provinces,
Puiffans pour leurs voifins, miférables chez eux,
Ont le cœur dévoré de foins ambitieux;
Ou qui voluptueux, plongés dans l'indolence,
En d'indignes mortels ont mis leur confiance!
  Il n'eft aucun Etat, quelque réglé qu'il foit,
Où pour le bien public la réforme n'ait droit,
Où l'ufage et la loi, l'un à l'autre contraires,
N'offenfent du bon fens les préceptes févères.
De ces difficultés on fent les embarras,
Mais pourquoi, dites-vous, ne les lève-t-on pas?
  Sachez comme en effet le monde fe gouverne.
Ceux devant qui le peuple en tremblant fe profterne,
Elevés dans la pompe, et dans l'oifiveté,
D'un ouvrage fuivi redoutent l'âpreté;
Occupés de plaifirs, au fein de la molleffe,
Ces fainéans heureux refpectent leur pareffe;
Les affaires iront felon le gré des Dieux,
Tous les événemens étaient prévus par eux,
Et le foin que du monde a pris la providence,
De travaux fuperflus en honneur les difpenfe:
Leur lâche quiétude adopte ces raifons
Et perd dans fes langueurs les jours et les faifons;
Ces fardeaux de la terre, engourdis fur le trône,
Infenfibles pour nous, tendres pour leur perfonne,
Semblables par leurs mœurs aux rois orientaux,

Sans procurer le bien, tolèrent tous les maux.
Si la Saxe, autrefois puissante et fortunée,
A vu depuis dix ans changer sa destinée,
Préparer sa ruine, abaisser son crédit,
Ses peuples opprimés, son fonds à rien réduit,
N'en chargez point leur prince; il n'est point tyrannique;
Rien ne peut remuer son ame léthargique;
Condamnez sa faiblesse, et son oisiveté,
S'il cause tous leurs maux, c'est sans méchanceté;
Il s'endort sur des fleurs, et ses mains incertaines
De l'Etat chancelant laissent flotter les rênes.
Avec d'anciens abus, la mollesse des cours,
L'oisiveté des grands, le monde va toujours;
Mais les vices des rois sont la première cause
Que pour le bien public se fait si peu de chose.
Réprimons la satire, épargnons nos égaux;
Ah! serions-nous les seuls exempts de ces défauts?
Avons-nous en tout temps la même vigilance?
Dans nos travaux divers la même prévoyance?
Et n'est-il pas des jours où l'esprit détendu
Incapable d'agir demeure sans vertu?
Où, loin d'approfondir le tout ou sa partie,
A peine glissons-nous sur la superficie?
De ma légéreté vous me voyez rougir;
La mort est un repos, mais vivre c'est agir:
Le temps, qui fuit toujours, aurait dû nous apprendre
Que nos jours sont comptés, qu'il ne faut rien suspendre,
Qu'il faut par les cheveux saisir l'occasion,
Et passer constamment ses jours dans l'action;
La Parque coupe en vain le fil de notre vie,
Nous l'allongeons assez dès qu'elle est bien remplie,
Dès que nous dirigeons au bonheur des humains

L'ufage du pouvoir qui repofe en nos mains:
A ce but nos deffeins doivent tous fe réduire;
L'ame eft inépuifable, et peut toujours produire.
Voyez ces orangers féconds dans tous les temps,
La fève leur fournit fes tributs abondans;
Ces fleurs, ces pommes d'or, qu'ils produifent fans ceffe,
Semblent nous reprocher notre indigne pareffe.
Si je chante en mes vers la mâle activité,
Ne me fuppofez point follement entêté
De ces efprits ardens qui défolent la terre,
Et par inquiétude entreprennent la guerre;
Non, je n'admire point ce fougueux roi du nord,
Qui cherchant les travaux, les dangers et la mort,
N'ayant d'autre plaifir que le trouble des armes,
A détrôner les rois trouva fes plus doux charmes;
Et loin de fes fujets, qu'il ne gouvernait pas,
Conquérait la Pologne en perdant fes Etats.
Mais dans un citoyen revêtu de puiffance,
Je blâme hautement le goût de l'indolence;
Son emploi, fon honneur, fon plaifir, fon pouvoir,
Tout devrait l'animer à remplir fon devoir.
S'il eft trop négligent, il eft un infidelle,
Et la pareffe en lui peut être criminelle;
On n'a pas de mérite à s'abftenir du mal,
Etre ardent pour le bien, c'eft le point principal.
Si l'on daigne approuver qu'un poëme agréable
Orne la vérité des attraits de la fable;
Si la naïveté peut être de faifon,
Pour adoucir les traits de l'auftère raifon,
Qu'on me permette ici d'emprunter fes nuances,
Pour cacher fous des fleurs l'âpreté des fentences.

Sur le fommet d'un mont de rochers hériffé,
Le temple de la Gloire était jadis placé:
Elle promit un prix à ceux dont le courage,
Surmontant ces dangers, viendrait lui rendre hommage.
Un jour tous fes amans, excités par ce prix,
Tentèrent de monter à fon facré pourpris:
En approchant du mont, les uns, pleins de furprife,
Reftaient tout étonnés de leur grande entreprife;
Plus loin de jeunes gens légers, fous, amoureux,
Allaient cueillant des fleurs pour l'objet de leurs vœux;
D'autres d'un pas timide entraient dans la carrière,
Effrayés du danger retournaient en arrière,
Et d'autres fatigués, rebutés, abattus,
Se couchaient fans vigueur fur le roc étendus;
On en voyait plus haut monter avec audace,
Jaloux de leurs rivaux, leur difputer la place,
Au bord du précipice, au point de fuccomber,
Se heurter en fureur, au bas du mont tomber.
Un fage, fans envie et fans incertitude,
Par un fentier plus court, et même encor plus rude,
Animé par le prix que la Gloire promet,
De rochers en rochers vola jufqu'au fommet:
C'eft-là qu'il fut reçu dans les bras de la Gloire,
Et fon nom fut écrit au temple de Mémoire,
Dans ce livre fi court, où font les noms fameux
Des mortels dont le cœur fut ferme et vertueux.
La Déeffe, approuvant l'effort de fon courage,
Lui dit: " Soyez heureux, jouiffez du partage
„ De ces efprits actifs, auteurs, rois, et guerriers,
„ Le repos eft permis, mais c'eft fous les lauriers ".

EPITRE

à ma Sœur de Bareuth, sur l'usage de la Fortune.

Du songe des grandeurs l'image évanouie
M'a rendu tout entier à la philosophie.
Evitant les fâcheux, le tumulte et le bruit,
Je profite du temps chaque instant qu'il s'enfuit;
J'achète à peu de frais mille plaisirs champêtres,
J'arrondis des berceaux, je fais tailler des hêtres,
Je lis *la Quintinie*, et par son art divin
Je change un sable aride en fertile jardin;
Là je me plais à voir pousser, verdir, éclore
Des fleurs que le midi reçut des dons de Flore;
Mon ami *Philémon* vient dans ces lieux reclus
Disserter avec moi du prix qu'ont les vertus,
Et lorsque son discours échauffe mon génie,
Je l'enrichis des traits qu'offre la poésie;
Une feuille, une fleur, et de moindres objets
A nos moralités fournissent des sujets:
La Nature à nos yeux est pleine de merveilles.
Nous admirons souvent le peuple des abeilles;
O quel plaisir, ma Sœur, de les voir travailler
Ce doux suc que l'instinct leur apprit à piller!
De leurs soins mutuels, et de leur vigilance
Résulte pour l'essaim la commune abondance;
L'un travaille pour l'autre, et ce miel apprêté
Appartient sans partage à la communauté.
  Pourquoi ne suit-on pas, disais-je, leur exemple?
L'homme a lieu de rougir chaque fois qu'il contemple
Cette heureuse union et l'ordre sans égal,
Qui concourt en effet à leur bien général.

L'abeille a, mieux que nous, réglé ſa république;
On n'y voit point de mouche altière et magnifique
Refuſer à ſes ſœurs le fruit de ſes travaux;
L'orgueil et l'intérêt reſpectent leur repos.
Fière raiſon humaine, orgueilleuſe folie,
Que de ces animaux l'exemple t'humilie!
Notre cœur endurci mépriſe les humains;
L'homme change de mœurs en changeant de deſtins:
Enivré de l'éclat de ſon bonheur ſuprême,
Il fuit ſon origine, il s'ignore lui-même.
Qui dirait, lorſqu'on voit ces grands ſi dédaigneux,
Que les pauvres ſont faits du même limon qu'eux,
Que ces gueux en lambeaux, courbés ſous les misères,
Marqués des mêmes traits ſont en effet leurs frères?
L'orgueil les a changés, c'eſt l'ouvrage du ſort,
Du riche au miſérable il n'eſt plus de rapport;
A leur deſtin commun rien ne les intéreſſe,
Ce ſont des animaux de différente eſpèce;
Les loups ſans s'émouvoir regardent les faucons
Du ſang de la colombe arroſer les vallons.
Que je ſuis en courroux lorſque certaine Alteſſe
Juſqu'aux chevaux, aux chiens prodigue ſa tendreſſe!
On dirait que pour eux le deſtin l'agrandit;
De ſa folle dépenſe ils tirent le profit;
Ces chevaux ſuperflus s'engraiſſent à la crèche,
Tandis qu'abandonné le pauvre ſe deſsèche;
Il nage dans le luxe, il ne vit que pour lui,
Et c'eſt un ſonge vain que le malheur d'autrui:
Cet abus, je l'avoue, à tel point m'importune,
Que j'en ai mépriſé les grands et la fortune.
" Vous en êtes ſurpris? repartit Philémon:
„ Le monde eſt inhumain, ingrat, et ſans raiſon.

„ Pour moi, depuis long-temps j'appris à le connaître,
„ Jadis de la Fortune on m'a vu le grand-prêtre,
„ Son temple était rempli de ſots adulateurs,
„ L'univers y venait demander des honneurs.
„ Le courtiſan diſait; ô puiſſante Déeſſe!
„ Donnez-moi du pouvoir, afin que j'en oppreſſe
„ Un rival odieux qu'on dit de mes amis;
„ Le roi lui demandait des eſclaves ſoumis;
„ Un homme du bel air, à mine évaporée,
„ Voulait un grand état, une maiſon dorée;
„ Un franc diſſipateur exigeait un gros bien,
„ Pour qu'il eût le plaiſir de le réduire à rien;
„ L'avare lui diſait: Déeſſe ſalutaire,
„ Donnez-moi bien de l'or, afin que je l'enterre;
„ Un comte, en ſe dreſſant, criait avec fierté,
„ Quand parviendrai-je au rang que j'ai tant mérité?
„ Je n'aurais jamais fait, ſi de tant de prières
„ Je voulais rapporter les phraſes ſingulières:
„ Bref, aucun ne penſait dans ſes bizarres vœux,
„ Au noble et doux plaiſir de faire des heureux;
„ Et ma Déeſſe aveugle, inégale et quinteuſe,
„ Sur l'emploi de ſes dons nullement ſcrupuleuſe,
„ Refuſait par travers, ou donnait ſans raiſon."
La Fortune, lui dis-je, eſt un cruel poiſon:
Lorſqu'elle a pu remplir l'eſprit de ſa chimère,
Elle altère le fond du meilleur caractère;
L'homme dans ſes tranſports s'imagine être un Dieu,
Il prétend que pour lui l'encens fume en tout lieu.
Ces grands, énorgueillis de leur magnificence,
Penſent qu'ils ſont l'objet pour qui la providence
Fit ſortir du néant ces êtres ſi divers
Qui rampent ſur ce globe, ou volent dans les airs;

Ils fe placent eux feuls au centre de ce monde,
Et tout le refte eft bien, quand pour eux tout abonde;
Tendres fur leur fujet, infenfibles pour nous,
Ivres de leurs plaifirs, de leur grandeur jaloux,
Semblables aux rameaux dont les feuilles ftériles
Du tronc qui les nourrit tirant les fucs utiles,
Dans un feuillage vain étalent leur beauté,
Laiffent leurs tendres fruits fécher à leur côté;
Eft-ce donc pour eux feuls que fe filtre la fève
Qui par tant de tuyaux jufqu'aux branches s'élève?
Ah! quelle heureufe main coupera ces rameaux,
Des préfens de Pomone injurieux rivaux?
Avec trop de chagrin j'en vois groffir le nombre.
  Philémon repartit, prenant un air plus fombre:
" Peut-être verrait-on plus de cœurs bienfefans,
„ Mais ce monde pervers eft peuplé de méchans;
„ Les bienfaits font payés de noire ingratitude;
„ Qui fait de la fageffe une profonde étude,
„ S'il connaît les mortels, ne les fervira pas ".
  Qu'il eft beau, *Philémon*, de faire des ingrats!
Faut-il, lorfqu'aux vertus un doux penchant nous guide,
Que l'auftère raifon contre le cœur décide?
  O vous, fage Minerve, aimable et tendre fœur,
O vous qui poffédez tous les talens du cœur,
Vous penfez, je le fais, qu'un noble caractère
Ne trouve en fa grandeur de plaifir qu'à bien faire,
Et qu'à communiquer à l'homme fon égal
Les faveurs dont pour lui le Ciel fut libéral.
  Ces colonnes dont l'art d'un habile architecte
Sait orner noblement fa façade correcte,
Ces maffes ne font pas de ces vains ornemens
Que la profufion ajoute aux bâtimens;

Mais leur commun concours, leur force réunie,
Soutient ſolidement la façade embellie.
Notre grand édifice eſt la ſociété,
Tout citoyen concourt à ſon utilité;
L'embellir n'eſt pas tout, et pour le dire encore,
La bonté la ſoutient, le faſte la décore.
O puiſſante Nature! ame de l'univers!
Souffre que tes ſecrets éclatent dans mes vers;
Ménagère ou prodigue, on te voit toujours ſage,
Ton deſſein permanent mène tout à l'uſage.
Voyez ces réſervoirs qui pour ſes grands deſſeins
Aux entrailles des monts ſont creuſés par ſes mains;
Les fleuves orgueilleux en ont tiré leur ſource,
D'un humide criſtal ils fourniſſent la courſe;
En fuyant de leur ſein, jeunes, faibles ruiſſeaux,
Ils arroſent les prés de leurs fécondes eaux;
Mais bientôt agrandis, enflés d'eaux paſſagères,
Ils portent leur tribut à des mers étrangères,
D'où le ſoleil après les changeant en vapeurs,
Goutte à goutte en pleuvant les rend ſur les hauteurs;
Ce n'eſt point pour croupir que les monts les amaſſent,
Par ces mêmes canaux le Sort veut qu'ils repaſſent.
Et tels ſont les devoirs attachés aux honneurs:
Des dons de la Fortune heureux diſpenſateurs,
Les grands pour les Etats ſont la ſource féconde
Qui porte l'abondance et le bonheur au monde.
Que j'aime ce diſcours qu'un ſage magiſtrat*)
Tint au peuple romain ſéparé du ſénat!
Autour du mont ſacré triomphait la Diſcorde,
Son éloquente voix rétablit la concorde.

*) Ménénius Agrippa.

“ La république, amis, leur dit-il, eſt le corps
„ Dont tous les citoyens ſont autant de reſſorts;
„ Un ſeul membre perclûs peut troubler l'harmonie
„ Qui maintient la ſanté, qui prolonge la vie:
„ Suppoſons que la bouche, aimant mieux diſcourir,
„ Refusât à ſon corps le ſoin de le nourrir;
„ L'animal épuiſé dans ſa langueur mourante,
„ Serait mis au tombeau par la faim dévorante.
„ Membres ſéditieux, injuſtes plébéïens,
„ Servez votre ſénat et ſoyez citoyens”.
Quel que ſoit le haut rang qu'on tienne en ſa patrie:
De la totalité l'on fait toujours partie:
Si par vous les humains ne ſont pas ſecourus,
L'Etat ne voit en vous que des membres perclus.
Modérons nos tranſports, évitons la ſatire,
C'eſt peu de condamner, le grand art eſt d'inſtruire;
Enſeignons en amis, ſans prêcher en cenſeurs,
Comment l'homme ſenſé doit uſer des grandeurs,
Comment fuyant l'orgueil, la haine, la vengeance,
Sa bonté doit ſur-tout annoncer ſa puiſſance.
“ Il n'eſt rien de plus grand dans ton ſort glorieux,
„ Que ce vaſte pouvoir de faire des heureux,
„ Ni rien de plus divin dans ton beau caractère,
„ Que cette volonté toujours prête à le faire”,
Oſait dire à Céſar ce conſul orateur,
Qui de Ligarius ſe rendit protecteur;
Et c'eſt à tous les rois qu'il paraît encor dire:
“ Pour faire des heureux vous occupez l'empire,
„ Aſtres de l'univers, votre éclat eſt pour vous,
„ Mais de vos doux rayons l'influence eſt pour nous”.
Les grands, ces fils chéris de l'aveugle Fortune,
Sont couverts de mépris ſi leur ame eſt commune.

Néron, quoique Céſar, fût haï des Romains;
Rome pour leurs vertus chérit les Antonins;
Bienfeſans Antonins! mes héros, mes exemples,
Il faut vous invoquer, vous méritez des temples;
Si de faibles humains peuvent atteindre aux dieux,
Vous êtes immortels, adorables comme eux:
Je ſens à votre nom dans le fond de mon ame,
Que l'amour des vertus redouble encor ſa flamme,
Oui, j'en préſume mieux du triſte genre humain.
  Julien peu connu fut le dernier romain.
Que de monſtres affreux profanèrent le trône;
Et firent éclipſer l'éclat de leur couronne!
  Mais faut-il être roi pour être bienfeſant?
N'eſt-il plus de vertus quand on eſt moins puiſſant?
L'occaſion peut rendre un pauvre ſerviable,
Dans l'état médiocre on ſera ſecourable;
Si l'on eſt riche, au pauvre on doit ſon ſuperflu;
Un grand doit protéger l'indigente vertu;
Dans la proſpérité l'ame entière s'étale;
On la voit ce qu'elle eſt, avare ou libérale.
Nos états ſont divers; nos devoirs ſont communs.
  Ainſi la tendre fleur nous donne ſes parfums,
La campagne ſes blés, les arbres leurs ombrages,
Les rochers leurs métaux, les prés leurs pâturages,
L'océan ſes poiſſons, et les vents leur fraîcheur.
Ainſi l'aſtre du nord guide le voyageur.
Ainſi lorſque la nuit répand ſes voiles ſombres,
La ſœur du dieu du jour vient éclairer les ombres.
Ainſi le grand flambeau, moteur de l'univers,
De ſes rayons brillans remplit le champ des airs;
Par lui-même fécond, ſon influence pure
Ranime tout, et rend la vie à la nature.

EPITRE

à Schwerts, sur les Plaisirs.

De nos brillans plaisirs aimable directeur,
O vous qui gouvernez, au gré du spectateur,
Les jeux de Terpsichore et ceux de Polymnie,
Les pleurs de Melpomène et les ris de Thalie!
Lequel de ces plaisirs pourrait selon nos voeux
Contribuer le plus à faire des heureux?
Serait-ce, dites-moi, la joie impétueuse,
Du brillant carnaval, fille si dangereuse,
Si chère à nos galans, si funeste aux époux,
Lorsque sous plus d'un masque on voit de jeunes fous
Suivre les étendards du beau dieu de Cythère,
Enflammés de ses feux, prompts à se satisfaire,
Sauter, tourbillonner au son des instrumens,
Et s'enivrer enfin de cent plaisirs bruyans?
L'aurore en plein hiver si lente et si tardive,
Parait selon leurs vœux trop prompte et trop active;
Quoique de leur amour le rapide roman
Souvent en un quart d'heure ait dégoûté l'amant.
Peut-être aimeriez-vous qu'on préférât la scène
Où Molière traça, de sa naïve veine,
De nos bizarres mœurs l'humiliant tableau.
" Cherchez, me dites-vous, un spectacle nouveau;
„ Allez à ce palais enchanteur et magique
„ Où l'optique, la danse, et l'art de la musique
„ De cent plaisirs divers ne forment qu'un plaisir;
„ Ce spectacle est de tous celui qu'il faut choisir.
„ C'est-là que l'Astrua par son gosier agile
„ Enchante également et la cour et la ville,

„ Et que Félicino par des fons plus touchans
„ Sait émouvoir les cœurs au gré de fes accens;
„ C'eft-là que Marianne, égale à Terpfichore,
„ Entend tous ces *bravo* dont le public l'honore;
„ Ses pas étudiés, fes airs luxurieux,
„ Tout incite aux défirs nos fens voluptueux."
Je vous entends: fachez que dans le fond de l'ame
J'aime tous ces plaifirs qu'un faux myftique blâme;
Ami des fentimens des épicuriens,
Je laiffe la trifteffe aux durs ftoïciens;
Si comme Thèbe hélas! notre ame avait cent portes,
J'y laifferais entrer les plaifirs en cohortes.
Tout le monde après tout ne penfe pas ainfi;
J'ai vu d'autres chaffeurs, en hauffant le fourcil,
Bâiller et s'endormir au fein de ces merveilles;
Nul fon ne peut flatter leurs ftupides oreilles;
Leur efprit occupé de cerfs, de fangliers,
Au lieu de voir Cinna, rêvait aux lévriers.
J'ai vu fur vos gradins frémir d'impatience
Plus d'un vieil Harpagon rêvant à la finance,
Preffé de vifiter fes ferrures, fes huis,
Et de compter tout feul fes facs pleins de louis;
Vous favez qu'au fpectacle un certain fils d'Euclide
S'avifa d'égayer fon cerveau trop aride,
Sans entendre, fans voir, et même fans parler,
Il fe mit en rêvant d'abord à calculer
Les effets de la voix, l'efpace de la falle,
Le théâtre, l'optique et le grand cintre ovale:
Cela fait, ne trouvant rien de touchant pour lui,
Et fe fentant glacé de dégoût et d'ennui,
Sans qu'il eût vu finir un acte, eft-il croyable?
Il fortit brufquement, donnant le tout au diable.

Quel feu n'anime point toutes nos actions,
Lorſqu'on nous voit ſervir nos propres paſſions?
Mais nous ſommes glacés pour les plaiſirs des autres.
Si notre inſtinct nous force à préférer les nôtres,
Tolérons dans chacun ſes propres ſentimens,
Comme les traits de l'homme, ils ſont tous différens:
Oui, béniſſons plutôt la ſage providence,
Qui ſuffiſant à tout avec tant d'abondance,
Ayant à l'infini varié tous nos goûts,
Pourvoit en même temps à les contenter tous;
Sans quoi ces doux plaiſirs, ſeuls charmes de ce monde,
Seraient pour les humains une ſource féconde
De jalouſes fureurs, de démêlés cruels;
On verrait à la fin les malheureux mortels,
Pour ſatisfaire un goût, enſanglanter la terre,
Et le plaiſir ſerait le ſujet de la guerre.
Penſez-vous donc qu'il faille aux hommes fainéans
Des plaiſirs merveilleux pour chatouiller leurs ſens?
Que manquant de ſpectacle ou de feux d'artifice,
Ils aient droit d'accuſer le deſtin d'injuſtice?
La Nature attentive en tout temps a voulu
Suffire à nos beſoins, et même au ſuperflu;
Elle transforme, au ſein des misères humaines,
En déſir les beſoins, en volupté les peines;
C'eſt d'elle que nous vient le charme de l'amour,
Auſſi doux pour Colin que pour l'homme de cour;
C'eſt d'elle que nous vient le ſommeil délectable,
Secours voluptueux, au corps ſi favorable.
Dans une ardente ſoif trouvez un clair ruiſſeau,
C'eſt boire du nectar que d'avaler ſon eau:
Quand le lion brûlant nous fait rechercher l'ombre,
Quel bien de reſpirer l'air frais dans un bois ſombre!

Sur le duvet des prés couché nonchalamment,
De laiſſer ſon eſprit errer tranquillement!
Mais enfin, quel ſpectacle approche de l'aurore?
La nuit fuit; et bientôt un beau pourpre colore
Un tiers de l'horizon aux bords de l'orient;
On voit pâlir les feux du vaſte firmament,
Le brouillard ſe diſſipe, et du haut des montagnes
Quelques faibles rayons vont dorer les campagnes;
Zéphyre en voltigeant vient agiter les fleurs,
Un inſtinct de plaiſir s'empare de nos cœurs;
Le monde eſt renaiſſant, l'aſtre de la lumière
Remplit de ſon éclat ſa brillante carrière,
Des flambeaux de la nuit ſes rayons triomphans,
Paraiſſent et plus purs et plus étincelans;
Dites, par quel preſtige, ou bien par quel miracle
L'art pourra-t-il jamais atteindre à ce ſpectacle,
Et par quelles couleurs peindrez-vous du ſoleil
La pompe faſtueuſe, et l'éclat ſans pareil?
Graun n'imitera point, quoiqu'il ſoit un grand maître,
Le doux gazouillement ſi ſimple et ſi champêtre
Du tendre roſſignol et des chantres des bois,
Quand l'aube d'un beau jour ſemble exciter leur voix.
  Une nymphe à quinze ans, de ſa beauté parée,
A vos viſages peints doit être préférée,
Malgré le vermillon, les pompons, et le fard,
La nature a le droit de triompher de l'art.
  Tels ſont les doux plaiſirs d'une vie innocente;
Si leur ſimplicité vous paraît moins brillante
Que vos fêtes, vos jeux, où tout eſt cadencé,
Sachez qu'étant unis ils n'ont jamais laſſé;
Ils ſont comme un ruiſſeau, qui voit couler ſans peine
Son onde de criſtal ſur l'argentine arène,

Il

Il embellit les prés en les rendant féconds,
Il ne ſe vante point de ſes ſuperbes ponts,
Et ſans avoir l'honneur qu'ont les grandes rivières,
De porter des bateaux décorés de bandières,
Et de laver les murs des plus grandes cités,
Où par nos bons Germains leurs flots ſont inſultés,
Sa courſe moins gênée en eſt bien plus égale.
Goûtez de ces plaiſirs qu'enſeigne ma morale:
Les remords dévorans ne les ſuivent jamais,
On en jouit ſans trouble, on les prend ſans excès,
On y revient toujours lorſqu'on eſt las des vôtres.
Dans tout âge nos goûts ſont ſuccédés par d'autres;
Le printemps nous ſoumet à l'inconſtant amour,
La Gloire, en notre été, ſur nous règne à ſon tour,
Dans l'automne ſouvent l'intérêt en ordonne,
Et l'hiver de nos jours ſe plaint, gronde, et raiſonne;
Des viſages ridés, des cheveux blanchiſſans
Sont honteux d'arborer tous vos déguiſemens;
Dans la décrépitude il ſiérait bien ſans doute
D'endoſſer ſans déſirs le maſque et la bahoute;
L'amour n'a plus pour eux ni flèches ni carquois,
Et la caducité n'en reçoit plus de lois;
L'amour aux cœurs glacés paraît une folie,
En les abandonnant l'amour les humilie;
Ils blaſphèment les Dieux qu'ils avaient adorés,
Ils ne ſont qu'impuiſſans et non pas modérés.
Sans paſſions, adieu vos galantes merveilles,
Les ſens ſont comme ſourds au rapport des oreilles.
Les yeux ſont-ils frappés des objets les plus beaux?
C'eſt l'ombre d'un palais qui ſe peint ſur les eaux,
Tandis que chaque flot d'une courſe légère
Emporte en s'échappant cette ombre paſſagère;

Ainſi pour un vieillard paſſent les voluptés.
Jouiſſons des plaiſirs ſans en être entêtés;
Schwerts, heureux qui s'en va reprenant ſa houlette
Retrouver ſes jardins, ſes bois, et ſa retraite,
Après que ſur la ſcène il a vu dans un champ
Amollir par des pleurs le fier *Coriolan*,
Ou ſauver, au milieu de la Grèce aſſemblée,
La triſte *Iphigénie* au point d'être immolée!
Tout ce brillant fracas à la fin aſſourdit,
Et l'homme diſſipé lui-même s'étourdit:
Dans une vie errante et preſque vagabonde,
Suivez le tourbillon de la cour et du monde,
Toujours embarraſſé d'affairés fainéans,
Profondément remplis de cent riens importans,
Et ſans ceſſe entraîné par le torrent rapide
Des plaiſirs répétés, dont la mode décide,
De cette oiſiveté prompt à vous infecter,
Sans vivre, ſans penſer, réduit à végéter,
Au grand monde, au ſpectacle empreſſé de paraître,
Vous vous fuirez de crainte un jour de vous connaître.
Qui veut s'étudier doit chercher le repos,
Là ſeul avec lui-même il peut voir ſes défauts.
C'eſt ainſi de ſon temps que doit uſer le ſage;
De l'art de ſe connaître il fait l'apprentiſſage,
Et dans un examen ſouvent trop odieux,
Vainqueur des préjugés qui faſcinaient ſes yeux,
Il foule ſous ſes pieds l'artificieux maſque,
Qui cachait ſes travers, ou ſon humeur fantaſque,
Repouſſe l'amour-propre, en ſon cœur renaiſſant,
Qui flatte ſes déſirs, et bleſſe en careſſant.
Je vois que vous penſez que toute comédie
Reprend le ridicule et réforme la vie;

Oui, mais ce jeu plaisant, quelquefois trop bouffon,
Effleure nos défauts sans attaquer le fond;
On y cherche un bon mot, qu'aiguise la satire,
Ce n'est point un sermon, au théâtre on veut rire.
Montrez-moi, s'il se peut, un mortel vicieux
Que votre comédie ait rendu vertueux:
Non, cet auguste emploi ne fut point son partage:
Qui veut se corriger trouve un pénible ouvrage,
C'est le combat interne et la réflexion
Qui nous font approcher de la perfection.
Oui, notre vrai bonheur et notre récompense,
C'est d'établir la paix dans notre conscience.
Schwerts, de vos vains plaisirs on ne doit s'occuper
Que lorsque du travail il faut se dissiper.

EPITRE

à Algarotti.

Aimable rejeton de l'antique Ausonie,
En qui l'on reconnaît tout le brillant génie,
L'urbanité, le goût de ces esprits ornés
Que Rome produisit en ses temps fortunés,
D'où vient, Algarotti, que l'homme né caustique
Jusques sur ses amis se permet la critique?
Qu'à trouver des défauts occupant sa raison,
Au nectar de l'éloge il mêle du poison?
N'est-ce point l'amour-propre, ingénieux Protée,
Qui prenant de l'esprit la figure empruntée,
Des mœurs, du ridicule, et des défauts d'autrui
Elève un monument qu'il érige pour lui?
Ou serait-ce qu'un Dieu, dont nous sommes l'ouvrage,
Eût empreint dans nos cœurs une secrète image,

Qui retraçant les traits de la perfection,
Nous fait juger d'autrui par la comparaifon?
Cherchons moins d'argumens pour pallier un vice
Que forma l'amour-propre au fein de la malice.
Un courtifan adroit condamne fes rivaux,
D'une main complaifante il flatte fes défauts;
Il n'eft point médifant, il s'en ferait fcrupule;
Mais d'un fot plaifamment il rend le ridicule:
Cet efprit pénétrant, dont il fe fait honneur,
Me fait craindre fa langue, et foupçonner fon cœur:
S'il était bienfefant, fon éloquence vaine
Ne déchirerait pas toute l'efpèce humaine,
Sur les défauts d'autrui beaucoup moins rigoureux,
Par charité fouvent il fermerait les yeux.
Mais de ces fcrutateurs la langue trop hardie
Glace chez les mortels l'amitié refroidie;
Plaçant à tout propos des *fi* malins, des *mais*;
Juges de leurs amis, ils leur font leur procès.
Même, à force de goût et de délicateffe,
Ils prennent en horreur notre fragile efpèce:
Dans ce fiècle de fer, dans ces temps corrompus,
Il n'eft plus par malheur d'Achate, de Nifus;
L'homme plein de bonté paffe pour imbécille,
L'amitié s'exprimant prend le ton de Zoïle.
“ Lycidas mon ami, dit l'un, me fait bâiller,
„ Perfe ferait charmant s'il n'aimait à railler,
„ Chryfippe eft ennuyeux, il eft toujours fublime,
„ Et l'emporté Damon à tout propos s'anime,
„ Ménélas eft trop fier, Sulpicius trop bon,
„ L'économe Lycas eft plus qu'un harpagon,
„ Héraclite hypocondre en lui-même fe mine,
„ Et Narcyffe, en vrai fat, chérit fa bonne mine ”.

Par de pareils propos, pleins de malignité,
On renverſe l'eſprit de la ſociété.
Ah! ſi l'homme, du-moins, dans ſa folie extrême,
Feſait ſans préjugés un retour ſur lui-même;
Il trouverait en lui le nombre des défauts
Qu'il va ſi hautement blâmer chez ſes égaux;
On le verrait bientôt, quand ſon ami le bleſſe,
Compenſer avec lui faibleſſe pour faibleſſe,
Et l'aidant à voiler certains défauts trop nuds,
Relever de bon cœur l'éclat de ſes vertus.
Qui trouve tout mauvais, eſt rempli de malice,
Un œil qui voit tout jaune eſt atteint de jauniſſe;
Souvent les préjugés et les préventions
Nous dictent les arrêts de nos déciſions.
La Nature, en ſuivant ſes maximes conſtantes,
Tailla tous les objets à faces différentes,
Burrhus voit le deſſus, Séjan voit le revers;
De-là ſur un objet cent jugemens divers.
J'ai honte qu'un ſoldat, nourri dans l'ignorance,
Réprouve d'un lettré l'étude et la ſcience,
Ou lorſqu'aux financiers quelque pédant fourré
De leur utile emploi fait un portrait outré,
Ou qu'en argumentant l'homme de lois s'engage
A prouver qu'un ſoldat eſt un anthropophage:
Extravagans, bouffis de vos faibles exploits,
Don Quichottes zélés de vos divers emplois,
Ne verrez-vous jamais que l'immenſe Nature
A bien plus d'une fin a fait la créature?
Tout être eut ſes deſtins, tout homme eut ſes talens,
Et pour le bien du monde ils ſont tous différens.
Si chacun s'enrôlait ſous Cujas et Barthole,
Qui de ſes bras nerveux rendant la terre molle,

Déchirerait ſon ſein, cultiverait ſon champ,
Ramaſſerait les blés coupés d'un fer tranchant?
Sera-ce l'avocat qui pourra vous défendre,
Si quelque prince actif, prêt à tout entreprendre,
Forme ſur le royaume un projet dangereux,
Et vient couvrir vos champs de ſes ſoldats nombreux?
Supprimons le ſoldat ou le juriſconſulte:
Même danger alors pour l'Etat en réſulte;
Ce ſerait un vaiſſeau privé de matelots,
Voguant au gré d'Eole, à la merci des flots.
Ce ces inſtincts divers l'eſpèce et la nuance
Fait, loin de la blâmer, bénir la providence;
Ne condamnons jamais que le vice effronté,
Trop funeſte ennemi de la ſociété.
On peut vous pardonner l'humeur acariâtre,
A vous que la Nature a traités en marâtre,
Vous, malheureux Therſite, et vous triſte Brunel,
Oui, vengez-vous ſur nous des cruautés du Ciel.
Mais qu'un homme d'eſprit ſe porte à la folie
D'obſcurcir les talens, de ternir le génie;
Que par malice enclin à blâmer ſes égaux,
Taupe ſur leurs vertus et lynx ſur leurs défauts,
Il ſe faſſe un plaiſir de critiquer, de nuire,
Non, c'eſt à quoi mon cœur ne peut jamais ſouſcrire.
Ce ſujet me rappelle un conte qu'on me fit
Dans cet âge où la fable inſtruiſait mon eſprit.
En ces temps où le monde était dans ſon enfance,
Chaque être était, dit-on, doué de connaiſſance;
La raiſon éclairait les ſages animaux,
L'on entendait parler juſques aux végétaux,
Toute choſe en naiſſant ſemblait être parfaite,
Et ni plante ni fleur n'était alors muette.

Dans un certain jardin, en ces temps renommé,
Que l'auteur par oubli ne nous a pas nommé,
La Rose, en s'admirant, et méprisant la Vigne,
Lui dit un jour: " Je plains ta destinée indigne,
„ Si l'homme ne taillait tes rameaux superflus,
„ Si tu n'élevais pas tes pampres abattus,
„ Entourant tendrement cet ormeau charitable,
„ Tes sarmens languissans ramperaient sur le sable;
„ Tes seps disgraciés ne portent point de fleurs,
„ Tes feuilles sont sans ombre, et tes fruits sans odeurs.
„ Aux rayons d'un beau jour lorsqu'on me voit éclore,
„ Mon éclat cède à peine au pourpre de l'aurore,
„ Cet encens recherché, ces baumes peu communs
„ N'ont pas la douce odeur qu'exhalent mes parfums;
„ Nous sommes des festins les compagnes fidelles,
„ J'orne dans des bouquets la coiffure des belles,
„ Et reine des jardins, mes charmes ravissans
„ Assurent mon empire établi sur les sens.
„ Je vaux bien plus que toi, dit la Vigne à la Rose:
„ Trop peu durable fleur, souvent à peine éclose,
„ Un souffle d'aquilon vient terminer ton sort,
„ Le jour qui t'a vu naître est le jour de ta mort;
„ J'estimerais bien plus tes qualités divines,
„ Si ta tige inégale enfantait moins d'épines,
„ Si joignant à tes fleurs l'avantage des fruits,
„ Tu devenais utile ainsi que je le suis.
„ Regarde mes raisins si féconds en délices,
„ Qui ne préférerait mon vin à tes calices?
„ Ces grappes au pressoir réduites en liqueurs
„ Chassent l'ennui chez l'homme, et raniment les cœurs;
„ Mes pampres ont orné, dans des fêtes galantes,
„ Le thyrse de Bacchus, la tête des bacchantes;

„ Ta beauté n'a qu'un temps, et je dure toujours."
Un gros vilain chardon, écoutant leurs discours,
Occupant un terrain qu'il rendait inutile,
Leur dit, en hérissant son panache stérile,
" Je n'ai ni vos parfums, ni vos fruits de bon goût,
„ Mais tout terrain m'est bon, ma plante vient par-tout;
„ Et vos fruits et vos fleurs, de quel nom qu'on les nomme,
„ Ne sont qu'un vil tribut que vous payez à l'homme;
„ De notre liberté nous connaissons le prix,
„ Allez, et des chardons n'attendez que mépris".
Déjà ces végétaux se feraient fait la guerre,
Ils se feraient battus, mais ils tenaient en terre.
Au fort du démêlé l'aigle de Jupiter
Entendit leurs brocards, planant sur eux en l'air:
" Etouffe, vil chardon, dit-il, ta voix profane,
„ Rebut de la nature, et pâture de l'âne;
„ Que ma leçon t'apprenne à te moins estimer.
„ Il faut être parfait quand on veut tout blâmer.
„ Et s'adressant après à ces diverses plantes,
„ Réprimez, leur dit-il, vos satires mordantes,
„ Et sans vous avilir par vos propos amers,
„ Applaudissez plutôt à vos talens divers:
„ Tout est ce qu'il doit être, et les vignes et roses
„ Tiennent toutes leur rang selon l'ordre des choses;
„ N'élevez pas trop haut vos téméraires vœux".
Oui, la perfection est l'attribut des dieux;
Du bon et du mauvais le bizarre assemblage,
De ce faible univers doit être le partage.
La terre si féconde a d'arides cantons,
L'été brûle d'ardeur, l'hiver a ses glaçons;
Ce globe raboteux, hérissé de montagnes,
A des gouffres, des bois, des mers, et des campagnes;

Le feu dévore tout, l'air est troublé des vents:
Cet éternel combat maintient les élémens.
  Qui se peint tout en beau dans ces lieux qu'il habite,
Méconnaît la Nature, et rêve en Sybarite;
Qui trouve tout mauvais, trahit son intérêt:
Il faut prendre ici-bas le monde tel qu'il est.

EPITRE A FINCK.

La Vertu préférable à l'Esprit.

Le défaut principal du siècle où nous vivons,
Digne des habitans des petites maisons,
C'est que jusqu'au cerveau le plus paralytique,
Chacun de bel esprit au fond du cœur se pique;
Cette fureur s'accroît et nous possède tous:
Non, les Abdéritains ne furent pas plus fous.
  Le monde aime l'esprit, il rit de la bêtise:
L'esprit, l'esprit, dit-on, et nous serons de mise;
Du plus sot sur ce point l'aveuglement est clair,
Et s'il ne sait penser il en affecte l'air;
Pareil à ces taureaux qui, dans un champ aride,
Paraissent se nourrir, et ne mâchent qu'à vide,
Le pédant le plus lourd se croit spirituel,
Et sur-tout dans le monde on veut passer pour tel;
Ah! que ne fait-on pas pour usurper ce titre?
  L'un, fléau des auteurs, s'érigeant en arbitre,
Avec moins de talens que ses rivaux n'en ont,
Admire ce qu'il fait, déchire ce qu'ils font,
Il pense qu'en jouant le rôle de Zoïle
L'univers abusé l'en croira plus habile.
  Un autre plus pervers va jusqu'à la noirceur,
Aux charmes de l'esprit il immole son cœur,

Prépare des poisons, s'arme de la satire,
Comme un chien furieux attaque, mord, déchire;
De l'encens des humains son esprit altéré
Ne s'est perdu d'honneur que pour être admiré.
D'autres présomptueux, qui s'élèvent aux nues,
Débitent hardiment leurs visions cornues,
Du vulgaire ignorant se font les précepteurs,
Et se flattent d'atteindre au rang des grands auteurs;
Mais le public ingrat, dédaignant leurs hommages,
Siffle cruellement l'auteur et ses ouvrages.
J'en ai même connu d'assez écervelés,
Et du faux bel esprit assez ensorcelés,
Pour oser nier Dieu, présent à leur mémoire,
Lorsque tout l'univers nous annonce sa gloire;
Il leur importait peu d'avoir raison ou tort,
Ils voulaient s'illustrer d'un brevet d'esprit fort,
Et pour se distinguer du vulgaire orthodoxe,
Ces raisonneurs abstraits s'armaient du paradoxe.
A ce prix que le Ciel nous prive de l'esprit!
C'est dans un vase impur un miel doux qui s'aigrit;
C'est l'esclave du cœur, il en reçoit l'empreinte;
Chez le tendre il est doux, chez le dur plein d'absynthe,
Défenseur obstiné de nos productions,
Avocat éloquent d'indignes passions,
C'est un sophiste adroit, dont l'argument perfide
Etouffe le flambeau dont la raison nous guide.
L'esprit n'en est pas moins un présent précieux,
Que l'homme ingrat reçut de la faveur des Cieux,
Il est un rayon pur de l'essence divine,
Qui fait penser, agir, dont l'ame s'illumine;
Il voit dans le passé, perce dans l'avenir,
Conçoit, juge, conclut, prouve et fait définir,

Et d'un principe admis tirant la conféquence,
Il guide à la raifon, et mène à la prudence:
La Nature voulut que fes puiffans refforts
Fuffent et le moteur et l'ame de nos corps.
Mais cet efprit vanté, divin par fon effence,
N'aura jamais chez moi l'injufte préférence
Sur un cœur fimple et pur, fidelle à fon devoir.
Ayez de la mémoire, ayez un grand favoir,
Soyez fpirituel, plaifant, profond, fublime;
Ce n'en eft pas affez, je veux qu'on vous eftime;
Mon fuffrage en un mot n'eft dû qu'à la vertu,
Sans vertu tout efprit eft mal fait et tortu;
Elle fait l'ornement et la bafe de l'homme:
Sectateur de Genève ou fectateur de Rome,
Soyez bon citoyen, et mon cœur vous chérit;
Charmé de vos vertus plus que de votre efprit,
Vous m'infpirez alors une amitié fincère.
L'efprit n'altère point le fond du caractère.
Cet auteur tant noté *), détefté des Français,
Qui contre le régent décocha tant de traits,
Et couvrit des attraits d'une douce harmonie
L'affaffinat affreux que fit fa calomnie,
Avec quelques talens avait tant de noirceur,
Qu'en tolérant fes vers on abhorrait fon cœur.
Avec beaucoup d'efprit on peut être perfide,
Trompeur, fripon, brigand, fcélérat, parricide.
Cromwel, qui chez l'anglais fit refpecter fes lois,
Qui du trône fanglant précipita fes rois,
Cromwel, ce fourbe heureux, fans qu'il daignât paraître,
Fit fur un échafaud exécuter fon maître;

*) La Grange.

Vainqueur dans les combats il ſoumit ſes égaux ;
Cromwel eut quelques traits qui forment les héros.
Un eſprit malfeſant, toujours enclin à nuire,
Séduiſant quelquefois, ne peut toujours ſéduire :
Souvent il éblouit par des dehors brillans,
Mais lorſqu'on les connaît, on hait tous les méchans ;
Leur eſprit eſt pareil aux arides contrées,
Qui portent pour tout fruit des ronces bigarrées,
Les malheureux efforts de leur fécondité,
Nous nuiſent encor plus que leur ſtérilité.
Si le public, pouſſé d'un caprice bizarre,
Admire aveuglément le ſingulier, le rare ;
Je prétends lui produire, en un terme preſcrit,
Pour un homme d'honneur cent perſonnes d'eſprit.
J'entends ici l'honneur pris dans un ſens ſévère,
Qui ne brilla jamais dans une ame vulgaire.
Le monde de nos mœurs juge légérement,
Il condamne, il approuve, et ſans diſcernement
Trouve la probité, la bonté, la prudence,
Où le ſage éclairé n'en voit pas l'apparence.
Le nonchalant Simon paſſe pour vertueux,
S'il n'eſt point criminel, c'eſt qu'il eſt pareſſeux ;
Le ſot Afranius d'aucun mal ne s'aviſe,
Ce n'eſt point ſentiment, dans le fond c'eſt bêtiſe ;
Le ſcélérat Damon craint d'être confondu,
Ses vices ſont couverts du fard de la vertu,
Si vous ſondez ſon cœur ce n'eſt qu'hypocriſie.
Plein d'un meilleur eſprit, l'ame du vrai ſaiſie,
Varus combat le charme et l'abus des plaiſirs,
Réprime l'intérêt, étouffe ſes déſirs,
Rabaiſſe ſon orgueil, lutte contre lui-même,
Et ſert le genre humain qu'il déplore et qu'il aime.

Telles ſont les vertus d'un digne citoyen,
Tel doit être tout ſage et tout homme de bien:
Ce caractère heureux, cette vertu ſi rare,
C'eſt le plus beau préſent dont la Nature avare
Ait honoré jamais la faible humanité.
Oui, mortel généreux, exemple de bonté,
Oui, mon ame attendrie, admirant ta ſageſſe,
Pardonne en ta faveur aux vices de l'eſpèce;
Tandis que tant d'humains ſont faibles, chancelans,
Pareils à ces roſeaux agités par les vents,
Mon héros, tel qu'un chêne affermi dans la terre,
Réſiſte à la tempête, et brave le tonnerre:
Le crime eſſaye en vain de ſouiller ſon honneur,
Et l'envie impuiſſante en frémit de fureur;
Il eſt comme un vaiſſeau qui triomphe d'Eole,
Ses voiles ſont l'eſprit, la gloire eſt ſa bouſſole,
Son jugement le ſert comme un pilote heureux;
Les ouragans qu'il craint ſont ſes déſirs fougueux;
Le rivage charmant où tend ſon eſpérance,
C'eſt un port peu connu, la bonne conſcience;
Dans ce port fortuné, terme de ſes ſuccès,
Il jouit conſtamment d'une éternelle paix.

Pourrait-on préſumer qu'une vertu ſi pure
Sortît ſouvent des mains de l'avare Nature?
Et pour notre malheur n'obſervons-nous donc pas
Pour un cœur généreux qu'on trouve mille ingrats?
Cette perfection, cette ſageſſe égale,
C'eſt la Vénus des Grecs *) en genre de morale.
Eprouvons au creuſet tous vos eſprits charmans;
J'y vois peu de ſolide et beaucoup d'agrémens;
C'eſt un propos léger, plein de plaiſanterie,

*) Fameuſe ſtatue de Phidias.

Un ton de politeſſe et de galanterie ;
Mais gardez-vous bien d'eux, un rien peut les piquer ;
Et malheur à celui qu'ils voudront attaquer ;
Il n'eſt dans leur commerce aucun lien durable,
Point de pouvoir ſacré, point de droit reſpectable ,
Bienfaiteurs, ennemis, à leurs yeux ſont égaux,
Nulle empreinte ne tient dans leurs légers cerveaux ,
Ils vous ſacrifiront pour un trait de folie :
Sans deſſein, ſans objet, tout ſert à leur ſaillie,
Ils brodent en riant vos plus légers défauts,
Ils mourraient s'il fallait ſupprimer leurs bons mots ;
S'ils empruntent de vous, c'eſt pour ne rien vous rendre,
En vain vous les preſſez, il n'en faut rien attendre ;
Ou leur ingratitude, oubliant vos bienfaits,
Juſqu'à la trahiſon portera leurs forfaits ;
Dangereux par leur langue ils le ſont par leur plume ,
Je les vois ſous leur main amaſſer un volume,
Et de mauvais plaiſans devenus plats auteurs,
D'un déluge de vers chargeant leurs éditeurs,
Ils deviendront du jour la fable et la nouvelle ;
Tous leurs livres feront une longue querelle,
Ecrits injurieux, ou fatras inſenſés,
Tantôt calomnians et tantôt accuſés.
Le Parnaſſe, infecté de leurs injures ſales ,
Eſt ſurpris de parler le langage des halles.
  Voyons un bel eſprit d'un coup d'œil différent,
Donnons-lui quelque emploi, certain éclat, un rang.
  Qu'on le place à la cour, il en ſaiſit l'uſage ,
Il intrigue, il cabale , en ſecret il outrage
Un Mécène en faveur qu'il trouve en ſon chemin.
  S'il eſt juge, au barreau voyez cet inhumain ,
Devant ſon tribunal la juſtice eſt vénale,

Le droit entre ses mains devient un vrai dédale;
L'innocence opprimée élève en vain sa voix,
Le corrupteur l'étouffe, et fait taire les lois.
Que sera-ce, grand Dieu! Quel avenir sinistre,
Si le prince aveuglé le prend pour son ministre!
D'abord l'extravagant, Alberoni nouveau,
De la guerre en Europe allume le flambeau,
Il veut se faire un nom, l'extravagant se flatte
De l'immortalité dont jouit Hérostrate.
L'honnête homme n'a pas autant de faux brillant;
Mais sûr en son commerce, ami sage et prudent,
Il est toujours égal, discret en chaque affaire,
Simple au sein de la cour, doux quoique militaire,
Auteur sans arrogance, et juge sans erreur,
Il ne s'écarte point des règles de l'honneur.
Dites, à votre gré lequel est préférable,
Ou cet homme en tout temps modeste, sûr, aimable,
Ou cet esprit bouillant qui pousse en ses écarts,
Comme un feu d'artifice, un nombre de petards;
Qui produit à la fois la fumée et les flammes,
Et qui met sans pudeur l'Europe en épigrammes;
Qui change dans un jour, tantôt blanc tantôt noir,
Votre ami le matin, votre ennemi le soir;
Qui parle, se repent, affirme, désavoue,
Et qui sait vous blâmer de même qu'il vous loue?
Consultez le bon sens, sourd à vos préjugés,
Comparez-les tous deux, pesez-les, et jugez.

EPITRE

à CHAZOT, *sur la modération dans l'amour.*

Ne pensez point, Chazot, vous que l'amour possède,
Que marchant sur les pas du fougueux Diomède,
En vers injurieux j'ose blesser Vénus;
Pour les dieux des plaisirs mes respects sont connus:
Si j'attaque l'Amour, c'est qu'il peut souvent nuire,
Je veux le modérer, et non pas le détruire;
Conservez votre vue à travers son bandeau.
Un amant me paraît dépourvu de cerveau,
Quand pieds et poings liés il se livre au caprice
D'un sexe plein d'appas, mais rempli de malice,
Qui de nos passions saisissant les travers,
S'en sert adroitement pour nous donner des fers.
Pensez-vous qu'à l'amour, comme au seul Dieu suprême,
Il faut immoler tout jusqu'à la vertu même?
Votre raison répugne à de tels sentimens.
L'amour croît avec nous à la fleur de nos ans:
L'âge des passions est l'heureuse jeunesse,
Un cœur novice est prompt à brûler de tendresse:
La Nature, attisant ses feux séditieux,
De la vigueur des sens enfans impétueux,
Excite vivement la jeunesse fougueuse
A courir de l'amour la carrière épineuse;
De flatteuses erreurs, et des désirs puissans
Triomphant sans combats de son faible bon sens.
Si l'on nous peint l'amour sous les traits de l'enfance,
C'est que ce vieil enfant n'eut jamais de prudence;
Il est le compagnon de l'âge des erreurs;
Un sourire, un regard le rend maître des cœurs;

Dompté

Dompté par la raiſon, vainqueur par le délire,
Il vit dans la jeuneſſe, il l'anime, il l'inſpire.
Mais quand on a paſſé cette heureuſe ſaiſon,
Que l'âge à pas tardifs amène la raiſon,
Que le ſang refroidi ſe calme dans nos veines,
Pourquoi par métaphore, en béniſſant ſes chaînes,
Aller ſacrifier aux autels de Vénus,
Et rappeler l'Amour qui ne vous entend plus?
Dans nos temps corrompus remarquez, je vous prie,
Combien d'originaux de la galanterie
La province et la cour ont en foule produits,
Qui pleins de vanité, du faux bel air ſéduits,
Nous vantent les ardeurs de leurs flammes ſtériles.
Vieux guerriers languiſſans, vous n'êtes plus Achilles;
Vos feux ſe ſont éteints, un Dieu vous a quitté,
La honte eſt le ſeul prix de la témérité.
Ah! ne regrettez plus votre ſuperbe maître;
Vous avez ſervi tous un Dieu ſans le connaître;
Son égliſe eut le ſort des égliſes du temps,
L'héréſie à la fin ſapa leurs fondemens.
Le bon vieux temps n'eſt plus, le ſiècle dégénère,
L'amour était jadis tendre, diſcret, ſincère;
Il n'eſt plus à préſent que léger et trompeur,
La débauche ſuccède aux ſentimens du cœur,
On ſe prend ſans amour, on ſe quitte de même,
Souvent quand on ſe hait, on ſe jure qu'on s'aime,
On ſe brouille, on revient, on change, on ſe reprend,
De nos jours la tendreſſe et s'achète et ſe vend.
Cet homme du bel air, prodigue de careſſes,
Voudrait comme Tarquin ſuborner nos Lucrèces:
S'il eſſuie un refus, pour venger cet affront,
Sa langue ſur leurs mœurs diſtille ſon poiſon;

S'il eſt vainqueur ; voyez ce galant coryphée
D'une indigne victoire ériger un trophée,
Amener ſes captifs, comme un autre Céſar,
Dans un jour de triomphe, attachés à ſon char,
Et ſe vanter tout haut de ſon bonheur inſigne.
Non, de ces procédés la baſſeſſe m'indigne,
Il n'eſt plus de ſecret, d'honneur, de bonne foi,
L'amour eſt détrôné, l'orgueil donne la loi.
Je ne fais qu'effleurer, mais ſi je voulais mordre,
Je vous expoſerais le coupable déſordre
Qu'un amant du bel air, par ſa légéreté,
Fait et fera toujours dans la ſociété;
Comment dans nos maiſons un enfant né du crime
Uſurpe biens et droits ſur le fils légitime,
A l'abri d'un faux nom réuniſſant ſur lui,
Malgré toutes les lois, l'héritage d'autrui.
Vous dirèz qu'un mari ſe rit de cet échange,
Et que le talion avec plaiſir le venge;
Soit, mais l'ordre établi n'en eſt-il pas troublé,
Quand un crime produit un crime redoublé?
Quel uſage du temps! indignes Sybarites,
Vos amoureux larcins ſont donc tous vos mérites?
Suppoſons qu'un galant, favoriſé du ſort,
Atteignît dans ſa courſe aux ans du vieux Neſtor,
Examinons tous deux la vie irréguliere
Qu'on lui verrait mener dans ſa longue carrière.
De ſa jeuneſſe ardente il donnera les jours
Aux charmes inconſtans des frivoles amours;
Mais puni des excès de ſa flamme légère,
De ſes fougueux écarts emportant le ſalaire,
Il quitte la roture, et dans un plus beau champ
Des femmes de la cour il groſſit ſon roman,

Il intrigue, il tracaffe; il entreprend, il tente,
Il abufe à fon gré d'une fille innocente,
Il remplace l'amour, dont il eft moins féduit,
Par l'éclat indécent, le fcandale, et le bruit;
Là fe prêtant au goût d'une femme quinteufe,
Ici fe ruinant pour plaire à la joueufe;
Bientôt par la coquette adroitement trompé,
Et défigné du doigt par le monde attroupé;
Enfin par ce défordre ufé même avant l'âge,
N'ayant plus de l'amour que le flatteur langage,
Et gardant pour le fexe un goût enraciné,
Il régnait autrefois; je le vois enchaîné,
Je le vois fous le joug d'une femme infolente,
Excité par le fiel de fa langue méchante,
Et par fon artifice en cent façons commis,
Il eft forcé de rompre avec tous fes amis.
Si j'avais de mes jours à rendre un pareil compte,
Vous m'en verriez rougir de dépit et de honte;
Qu'un galant effronté s'en faffe feul honneur,
Je méprife fa gloire en plaignant fon erreur.
Ah! fans nous avilir, reftons ce que nous fommes,
Tous ces efféminés reffemblent-ils aux hommes?
Livrés à la molleffe, et perdus fans retour,
Dans l'ordre le plus bas efclaves de l'amour,
Ce font les defcendans du lâche Héliogabale.
Mais Hercule, dit-on, fila bien pour Omphale.
Soit, égalez d'abord fon courage inouï,
Terraffez des tyrans; et filez comme lui:
Servez votre pays comme il fervit la Grèce;
Et méritez le droit d'avoir une faibleffe.
Diane ornait les nuits, avant qu'Endymion
Fit naître dans fon cœur fa folle paffion:

Avant qu'après Daphné l'on vît courir ſon frère,
Il avait parcouru l'un et l'autre hémiſphère;
Pluton dans les enfers, tenant l'urne en ſes mains,
Avait jugé long-temps tous les pâles humains,
Avant que de Cérès il enlevât la fille.

A Virgile ou Voltaire on paſſe une cheville;
Aux petits rimailleurs, dépourvus de beautés,
Dont les défauts nombreux ne ſont point rachetés,
On marque des mépris, le ſifflet les aſſomme;
Je ne vous paſſe rien, ſi vous n'êtes grand homme.
Tout fait illuſion à vos jeunes déſirs,
L'amour, les jeux, les ris, la troupe des plaiſirs:
De ce perfide enfant la cour voluptueuſe,
Tranquille en apparence, eſt toujours orageuſe:
Arrachez tout-à-fait le bandeau de vos yeux,
Apercevez enfin ces piéges dangereux.

A Cythère un beau jour Vénus, par fantaiſie,
Des habits de Minerve embellit la Folie,
Et voulut qu'elle ouvrît ſon école aux amans;
La Folie affecta le ton des ſentimens,
Et leur fit des ſermons ſur l'amour platonique;
Les ſages, dédaignant ſa parure héroïque,
Découvrirent d'abord ſa marotte à grelots;
Mais elle demeura la maîtreſſe des ſots;
Son univerſité, qui s'accroît et proſpère,
A banni le bon ſens, en prêchant l'art de plaire:
De-là nous ſont venus tant de fades galans,
Romaneſques eſprits, amans extravagans.

Le début de l'amour eſt doux et plein de charmes;
A ſes premiers aſſauts a-t-on rendu les armes?
Son apide ſuccès le rend maître de tout,
Sa fin c'eſt le regret, le dépit, le dégoût;

C'eſt un cheval fougueux, qui s'emporte et vous guide,
Il eſt trop dangereux en lui lâchant la bride,
La ſageſſe eſt le mors qui le peut arrêter.
Voyez donc ſi j'ai tort de ne vous point flatter;
Examinez ici que de maux dans ce monde
A cauſés cet amour que dans mes vers je fronde.
Léandre pour Héro périt dans l'Helleſpont,
Le maître en l'art d'aimer fut banni dans le Pont;
Tant qu'Achille amoureux écouta ſa colère,
Hector du ſang des Grecs feſait rougir la terre;
L'adultère Pâris alluma ce flambeau
Par qui le vieux Priam, deſcendant au tombeau,
Dans la fatale nuit, la dernière de Troie,
Vit aux flammes des Grecs ſa capitale en proie.
Si vous me demandez des exemples plus grands,
Les faſtes des humains en ont rempli les temps.
On ne reconnaît plus, tant le ſort eſt injuſte,
Le bras droit de Céſar, le fier rival d'Auguſte,
Sur les mers d'Actium eſclave de l'amour,
Lorſqu'il perd Cléopatre et ſa gloire en un jour.
Quand l'Anglais dans Paris porta ſa violence,
Agnès à Charles ſept fit oublier la France.
Du grand Turenne enfin imprimez-vous ce trait,
Envers ſon roi l'amour le rendit indiſcret.
Craignez donc cet enfant et ſes flèches dorées,
Gardez-vous de porter ſes brillantes livrées;
Il fait ſes plus grands maux, même en vous careſſant,
Et s'il perdit Didon, ce fut en l'embraſſant.
Qui pourrait raconter toutes ſes perfidies,
Et combien ſes fureurs ont fait de tragédies?
Ne vous attendez point que dans mes vers mordans
J'ajoute à d'anciens faits des exemples récens,

Je me ſuis pour toujours interdit la ſatire;
Il eſt bon de reprendre, et cruel de médire.
Mais par quelle raiſon décrier les plaiſirs?
Eſt-il rien de plus doux que les tendres déſirs?
Et que peut-on gagner, quand d'une humeur auſtère
On va prêchant toujours la morale ſévère,
Dans des vers chevillés triſtement vertueux?
Quoi, veut-on repeupler des couvens de chartreux?
Veut-on que la raiſon, outrageant la Nature,
En herbe oſe étouffer notre race future?
Serions-nous par raiſon de ces monſtres hideux,
Par un bacha jaloux réduits à leurs neveux?
Je veux être Ixion, je veux être Tantale,
Si jamais à ce but a tendu ma morale;
La ſageſſe, Chazot, prudente en ſes leçons,
Evite les excès où donnaient les Catons.
Loin d'ici ce docteur qui ſans ceſſe nous damne:
L'amour eſt approuvé; l'abus on le condamne.
Rien n'eſt de ſa nature abſolument mauvais.
Mais le bien et le mal ſont voiſins d'aſſez près.
L'amour paraît ſemblable aux plantes vénéneuſes,
Mortelles quelquefois, et toujours dangereuſes;
Mais en les mitigeant de ſavans médecins
S'en ſervent, par leur art, au ſalut des humains:
Loin d'être un aliment, ce doit être un remède.
Un amour modéré peut venir à notre aide,
Quand laſſés d'un travail long et laborieux,
Nous empruntons de lui quelques momens joyeux.
Si je vous ai tracé d'une touche légère
Les écueils différens qu'ont les eaux de Cythère,
C'eſt pour vous empêcher d'y périr quelque jour;
Arroſez cependant les myrthes de l'Amour,

Et ſuivant les conſeils que vous dicte ma verve,
En adorant Vénus n'oubliez pas Minerve;
Et recueillez toujours, ſenſible à votre nom,
Les ſuffrages de Mars avec ceux d'Apollon.
Ainſi l'on vit jadis dans Rome floriſſante,
Lorſque tant de héros la rendaient triomphante,
Que dans le Panthéon le ſénat vertueux,
Ayant tous les talens adorait tous les Dieux.

EPITRE
AU MARÉCHAL KEITH. *)

Sur les vaines terreurs de la mort, et les frayeurs d'une autre vie.

Il n'eſt plus ce Saxon, ce héros de la France,
Qui du ſuperbe Anglais renverſa la balance,
De l'aigle des Céſars abaiſſa la fierté,
Dompta dans ſes roſeaux le Belge épouvanté,
Et rendit aux Français leur audace première.
Ah! Mars dans les combats prolongea ſa carrière;
Mais le cruel trépas, qui dans ces champs fameux
Reſpecta du héros les jours victorieux,
Et ménageait en lui les deſtins de la France,
Dans les bras de la paix qu'on dut à ſa vaillance,
Le frappe dans ſon lit, et lui laiſſe, en mourant,
Envier les deſtins qu'ont eus, en combattant,
Le généreux Belle-Isle et l'illuſtre Bavière:
Ce héros triomphant eſt réduit en pouſſière;
Tout eſt anéanti, de l'Achille ſaxon
Il ne nous reſte rien que ſon illuſtre nom,
Des ſons articulés, des ſyllabes ſtériles
Qui frappent du tympan les membranes ſubtiles,

*) Imitation du livre III de Lucrèce.

Et vont se dissiper dans l'espace des airs,
Tandis que le grand homme est rongé par les vers.
Nos soupirs, nos regrets, ce souvenir, sa gloire,
Ses combats, où toujours présida la victoire,
Tout se perd à la fin, l'immensité des temps
Absorbe jusqu'aux noms des plus grands conquérans.
Si Maurice n'est plus, dites, qu'a-t-il à craindre?
Nous, qui l'avons perdu, c'est à nous de nous plaindre;
C'est un pilote heureux qui vient d'entrer au port.
Le sage de sang-froid doit regarder la mort;
Des maux désespérés son secours nous délivre,
Il n'est plus de tourmens dès qu'on cesse de vivre;
Qui connaît le trépas, ni ne fuit ni ne craint.
Ce n'est pas, croyez-moi, ce fantôme qu'on peint,
Ce squelette effrayant dont la faim dévorante
Engloutit des humains la dépouille sanglante,
Et par d'amples moissons qu'il fait dans l'univers,
Remplit incessamment l'abyme des enfers;
Ce sont des songes vains que ces plaintives ombres
Qui passent, sans retour, en des demeures sombres,
En des lieux de douleurs, où ces esprits tremblans
Souffriront, sans espoir, d'éternels châtimens;
Les fables de l'Egypte, et celles de nos pères
Sont un frivole amas de pompeuses chimères;
La crainte et l'artifice ont produit ces erreurs.
Ah! repoussons, cher Keith, ces indignes terreurs;
La vérité paraît, mes vers sont ses organes;
Mensonges consacrés, mais en effet profanes,
Ne vous montrez ici que pour être vaincus.
Dépouillons le trépas de tous les attributs
Dont la secrète horreur révolte la nature.
Qu'importe que des vers le corps soit la pâture?

Ne voyons dans la mort qu'un tranquille ſommeil,
A l'abri des malheurs, ſans ſonge, ſans réveil ;
Et quand même après nous une faible étincelle,
Un atome inconnu, qu'on nomme ame immortelle,
Ranimant du trépas la froide inaction,
Pourrait braver les lois de la deſtruction,
Hélas! tout eſt égal pour notre cendre éteinte ;
Il n'eſt aucun objet ni d'eſpoir ni de crainte.
Qu'aurais-je à redouter au ſéjour éternel ?
Quoi, le Dieu que j'adore eſt-ce un tyran cruel ?
Serais-je après ma mort l'innocente victime
De l'auteur dont je tiens ce ſouffle qui m'anime,
Et ces tendres déſirs des ſens voluptueux ?
Si l'eſprit des mortels ſortit des mains des Dieux ;
Se peut-il que ces Dieux puniſſent leur ouvrage
Des imperfections qui furent ſon partage ?
Non, ma raiſon répugne à de tels ſentimens.
Un père dont le cœur eſt tendre à ſes enfans,
Serait-il parmi nous aſſez dur et bizarre,
Pour accabler ſon fils d'un châtiment barbare,
Si ce malheureux fruit de ſa fécondité
Le choquait en naiſſant par ſa difformité ?
Un fils dénaturé peut irriter ſon père,
Et ſe voir écraſé du poids de ſa colère ;
Mais nous, contre les Dieux que peut notre fureur ;
Rien ne peut altérer leur éternel bonheur.
Ecarts audacieux de notre extravagance,
Pourriez-vous offenſer l'auguſte providence ?
Signalez, fiers géans, votre rebellion,
Entaſſez, s'il ſe peut, Oſſa ſur Pélion,
Armez contre le Ciel votre bras redoutable,
Vous ne ſauriez heurter ce trône inébranlable,

Dieu voudrait-il punir qui ne peut l'offenſer ?
Un Dieu ſans paſſions peut-il ſe courroucer ?
Je connais ſes bienfaits, ſa bonté, ſa clémence ;
Qui le dépeint barbare, eſt le ſeul qui l'offenſe.
Ah! cette ame, cher Keith, qu'on ne peut définir,
Et qu'après notre mort un tyran doit punir,
Ce nous qui n'eſt pas nous, cet être chimérique
Diſparaît au flambeau que porte la phyſique :
Que le peuple hébété reſpecte ce roman ;
Regardons d'un œil ferme et l'être et le néant.
J'implore ton ſecours, ô divine Uranie!
Accorde à ma raiſon les ailes du génie,
Montre-moi la Nature au feu de tes clartés,
Heureux qui peut connaître et voir tes vérités!
Déjà l'expérience entr'ouvre la barrière,
Je vois Lucrèce et Locke au bout de la carrière ;
Venez, ſuivons leurs pas, et montrons aux humains
Leur nature, leur être, et quels ſont leurs deſtins.
Examinons l'eſprit depuis ſon origine,
Pendant tous ſes progrès, juſqu'à notre ruine.
Il naît, ſe développe et croît avec nos ſens,
Il éprouve avec eux différens changemens :
Ainſi que notre corps, débile dans l'enfance,
Etourdi, plein de feu dans notre adoleſcence,
Abattu par les maux, et fort dans la ſanté,
Il baiſſe, s'affaiblit dans la caducité,
Il périt avec nous, ſon deſtin eſt le même.
Mais l'ame, qu'on nous dit de nature ſuprême,
Quoi! cet être immortel, preſque l'égal des Dieux,
Quitterait-il pour nous l'heureux ſéjour des cieux?
Daignerait-il s'unir à ce corps peu durable,
A la matière ingrate, abjecte et périſſable,

Epier les momens des plaiſirs de Vénus,
Se tenir en vedette, animer le fœtus,
Et s'enfermer neuf mois dans le ſein de la mère,
Dans un cachot obſcur priſonnier volontaire,
Pour s'expoſer après à tous les coups du ſort,
Souffrir le chaud, le froid, la douleur et la mort?
Voilà les viſions dont notre orgueil nous flatte:
Conſultons ſur ces faits les enfans d'Hippocrate;
Voyons la mécanique et les jeux des reſſorts
Qui meuvent nos eſprits de même que nos corps.
Lorſque l'aſtre du jour termine ſa carrière,
Que le diſcret ſommeil ferme votre paupière,
Que fait alors cette ame? elle dort avec vous:
Quand le ſang en fureur agite votre pouls,
Que par redoublement la fièvre vous dévore,
Votre eſprit dérangé pendant l'accès s'ignore;
Laiſſez ſortir le ſang par ſes ruiſſeaux ouverts,
Que ſa pourpre en jets d'eau s'élance dans les airs:
Bientôt le mal n'eſt plus, votre poumon reſpire,
Et l'eſprit égaré revient de ſon délire.
Voyez le verre en main ce dévot de Bacchus,
Il bégaye des mots, il ne les comprend plus;
Un homme évanoui perd d'abord ſa penſée,
Son ame en ce moment, par les maux oppreſſée,
Reſte ainſi que le corps dans l'engourdiſſement;
Auſſitôt qu'il revient de ce ſaiſiſſement,
Quand il r'ouvre les yeux, ſon ame appeſantie
Après un court trépas eſt rendue à la vie;
Souvent un peu de ſang, qui preſſe le cerveau,
De la faible raiſon étouffe le flambeau;
L'eſprit a pour penſer beſoin de nos organes.
S'il était dégagé de leurs fines membranes,

Comment pourrait-il voir, ſentir, toucher, ouïr,
Sans mémoire penſer, craindre ou ſe réjouir ?
Cet atome immortel, ſans matière ſolide,
Privé de tous les ſens, n'eſt qu'un être ſtupide.
Il n'eſt qu'un nom pompeux, un fantôme idéal.
Peut-il ſe ſouvenir de notre jour natal ?
Sait-il comment le Ciel l'unit à la matière,
Et quelle était jadis ſa nature première ?
L'ame que je reçus, cet être clairvoyant,
Avait très-mal inſtruit mon eſprit en naiſſant :
Je n'ai pas apporté la plus légère trace
De ce qui ſe paſſa dans cet immenſe eſpace,
Dans ces temps où mon ame a dû me précéder ;
Sur ce fait ma mémoire a droit de décider.
Non, mon cœur attendri n'a point donné de larmes
A ces jours rigoureux, à ces jours pleins d'alarmes *),
Quand dans nos champs féconds l'oppreſſeur des Germains
Raviſſait les moiſſons ſemées par nos mains ;
Quand de nos ennemis la fureur diviſée
Ruinait tour à tour ma patrie épuiſée,
Pillait les habitans, ſaccageait les cités ;
Que les Cieux rigoureux, contre nous irrités,
Pour comble de nos maux envoyèrent la peſte,
Qui de nos habitans emporta tout le reſte,
De ſon poiſon mortel corrompit enfin l'air,
Et fit de nos Etats un immenſe déſert.
Ces faits à mon eſprit ſont connus par l'hiſtoire :
S'il ſubſiſtait alors, il était ſans mémoire.
De l'avenir, cher Keith, jugeons par le paſſé ;
Comme avant que je fuſſe il n'avait point penſé,
De même après ma mort, quand toutes mes parties

*) a guerre de trente ans.

Par la corruption feront anéanties,
Par un même deftin il ne penfera plus.
Non, rien n'eft plus certain, foyons-en convaincus,
Dès que nous finiffons, notre ame eft éclipfée.
  Elle eft en tout femblable à la flamme élancée,
Qui part du bois ardent dont elle fe nourrit,
Et dès qu'il tombe en cendre, elle baiffe et périt.
  Oui, tel eft notre fort, et je vois d'un œil ferme,
Que le temps fugitif m'approche de mon terme.
Craindrais-je le trépas et fes coups imprévus ?
Je fais qu'il me remet dans l'état où je fus
Pendant l'éternité qui précéda mon être ;
Etais-je malheureux avant qu'on me vît naître ?
Je me foumets aux lois de la néceffité,
Mes jours font paffagers, mon être eft limité,
Je prévois mon trépas, faut-il que j'en murmure ?
  Ah! mortel orgueilleux, écoute la Nature :
C'eft peu d'avoir fur toi répandu fes faveurs ;
Elle veut bien encor détruire tes erreurs,
Vaincre tes préjugés, diffiper tes chimères,
Enfin t'initier à fes favans myftères :
" Je t'ai donné la vie, et c'eft par mon concours
„ Que fe forma ton corps, que s'accrurent tes jours :
„ D'organes déliés la tiffure fubtile
„ Aurait dû t'annoncer que ton être eft fragile :
„ A des conditions tu vis quelques momens ;
„ Quand je te compofais de divers élémens,
„ Je leur promis alors que la mort équitable
„ Acquitterait un jour cet emprunt charitable ;
„ Jouis de mes bienfaits, mais garde mon accord ;
„ Je t'ai donné la vie, et tu me dois ta mort ;
„ Tu veux que mon fecours allonge tes années,

„ Redoute, malheureux, tes triftes deftinées;
„ Je vois fondre fur toi les maux et la douleur,
„ Le chagrin dévorant te rongera le cœur;
„ Réduit à défirer la fin de ta carrière,
„ Ta main à tes parens fermera la paupière,
„ A tes plus chers amis, à ta poftérité;
„ Ifolé dans le monde en ta caducité,
„ Et perdant chaque jour tes fens et ta penfée,
„ De tes derniers neveux tu feras la rifée.
„ Eugène et Marlborough, malgré leurs grands exploits,
„ Ont fenti les effets de ces févères lois;
„ Condé, le grand Condé furvécut à lui-même;
„ L'Augufte des Français, malgré fon diadème,
„ Eprouva l'infortune à la fin de fes ans,
„ Et vit dans le tombeau porter tous fes enfans. "
Voilà ce que dirait notre mère commune;
Hélas! trop vain mortel, fon difcours t'importune,
Ton cœur aime le monde, il brille, il éblouit;
Mais fa figure paffe, et tout s'évanouit.
Malgré tant de dangers, tu défires la vie,
Le bien de tes parens, leur amour t'y convie,
Ta fin ferait pour eux un lamentable deuil,
Tes affaires un temps ont befoin de ton œil;
Ah! que de grands projets ta mort viendrait fufpendre!
Tu n'as rien achevé, que ne peut-elle attendre?
Eh! pourquoi, malheureux, ne t'es-tu point hâté?
Croyais-tu donc jouir de l'immortalité?
Apprends que nos défirs nous fuivent en tout âge,
Et que perfonne enfin n'acheva fon ouvrage
Avant que d'arriver à fon terme fatal.
Ou plutôt ou plus tard, le trépas eft égal:
Tous les temps écoulés font effacés de l'être,

Cent ans paſſés ſont moins que l'inſtant qui vâ naître,
Tout change, et c'eſt, cher Keith, la loi de l'univers.
Les fleuves orgueilleux renouvellent les mers;
On engraiſſe la terre aride ſans culture,
Lorſque l'air s'épaiſſit, un zéphire l'épure;
Ces globes enflammés qui parcourent les cieux,
De l'aſtre des ſaiſons renouvellent les feux :
La Nature attentive, et de ſon bien avare,
Fait des pertes toujours, et toujours les répare;
Depuis les élémens juſques aux végétaux,
Tout change et reproduit quelques objets nouveaux:
La matière eſt durable et ſe métamorphoſe;
Mais ſi l'ordre l'unit, le temps la décompoſe.
Le Ciel pour peu de temps nous a prêté le jour;
Mais tout doit s'animer, tout doit avoir ſon tour:
Sommes-nous malheureux ſi la Parque infidelle
Ne fila pas pour nous les jours de Fontenelle?
Serait-ce donc à nous à redouter la mort?
A nous pauvres humains, frêles jouets du ſort;
Qui rampons dans la fange, et dont l'eſprit frivole
S'il ne poſſédait point le don de la parole,
Serait égal en tout à ceux des animaux?
Ah! voyons dans la mort la fin de tous nos maux.
Ennemis irrités, armez votre vengeance,
Le trépas me défend contre votre inſolence.
Grand Dieu! votre courroux devient même impuiſſant,
Et votre foudre en vain frappe mon monument;
La mort met à vos coups un éternel obſtacle.
J'ai vu de l'univers le merveilleux ſpectacle,
J'ai joui de la vie et de ſes agrémens;
Et je rends de bon gré mon corps aux élémens.

Quoi, Céſar qui ſoumit ſous ſon bras deſpotique,
Tout l'univers connu, Rome, ſa république;
Quoi, Virgile, l'auteur des plus ſublimes vers;
Newton, qui devina les lois de l'univers;
Que dis-je? et vous auſſi, vertueux Marc-Aurèle,
L'exemple des humains, mon héros, mon modèle:
Vous avez tous ſubi les arrêts du trépas.
Ah! ſi le ſort cruel ne vous épargna pas,
Devons-nous murmurer ſi la Parque laſſée
Vient du fil de nos jours trancher la trame uſée?
Qu'eſt-ce que nos deſtins? L'homme naît pour ſouffrir,
Il élève, il détruit, il aime, il voit mourir,
Il pleure, il ſe conſole, il meurt enfin lui-même.
  Voilà, pauvres humains, votre bonheur ſuprême;
Nous ne quittons ici qu'un ſéjour paſſager,
Nous vivons dans le monde, ainſi qu'un étranger
Qui jouit en chemin d'un riant payſage,
Et ne s'arrête point aux gîtes du voyage.
  Cher Keith, ſuivons les pas de nos prédéceſſeurs,
Feſons à notre tour place à nos ſucceſſeurs;
Tout le monde a les ſiens, et nous aurons les nôtres,
Ceux qui nous pleureront ſeront pleurés par d'autres.
  Allez, lâches humains, que les feux éternels
Empêchent d'aſſouvir vos déſirs criminels,
Vos auſtères vertus n'en ont que l'apparence.
  Mais nous qui renonçons à toute récompenſe,
Nous qui ne croyons point vos éternels tourmens,
L'intérêt n'a jamais ſouillé nos ſentimens;
Le bien du genre humain, la vertu nous anime,
L'amour ſeul du devoir nous a fait fuir le crime;
Oui, finiſſons ſans trouble, et mourons ſans regrets,
En laiſſant l'univers comblé de nos bienfaits.

Ainſi

Ainsi l'astre du jour au bout de sa carrière
Répand sur l'horizon une douce lumière,
Et les derniers rayons qu'il darde dans les airs
Sont ses derniers soupirs qu'il donne à l'univers.

EPITRE A DARGET.

Apologie des rois.

De mes productions laborieux copiste,
Qui de tous mes écrits sous ta clef tiens la liste,
Confesse-moi, Darget, les secrets de ton cœur;
Dis-moi, que penses-tu d'un Maître si rêveur,
Inégal, agité, pensif, distrait et sombre,
Tel qu'est un algébriste en combinant un nombre?
Le plaisir vainement veut dérider son front,
Il paraît absorbé dans un travail profond;
Tu lui vois tellement faire la sourde oreille,
Qu'à peine, quand tu lis, Cicéron le réveille.
Alors, réfléchissant au fond de ton cerveau
Sur un roi si rêveur dans un poste si beau,
Tu penses en toi-même, enviant ma fortune,
" Astolphe n'a pas seul son bon sens dans la lune,
„ Un roi dans l'univers n'a rien à souhaiter,
„ Que son sort est heureux, s'il sait en profiter!
„ Il peut tout ce qu'il veut; ô trop fortunés princes,
„ Arbitres souverains de nombreuses provinces,
„ Janus ouvre son temple ou le ferme à leur choix,
„ Les mortels semblent nés pour fléchir sous leurs lois,
„ Idoles des humains, demi-Dieux de ce monde,
„ Le Ciel qui les chérit les sert et les seconde:
„ S'il plaisait au Destin de couronner Darget,
„ Au lieu d'approfondir un pénible projet,

„ Ses beaux jours couleraient de plaifirs en délices;
„ A fes vœux les Amours feraient toujours propices,
„ Buvant, riant, chantant du foir jufqu'au matin,
„ Les Dieux mêmes, les Dieux envîraient fon deftin.
„ Qui fous le diadème a l'air mélancolique,
„ N'eft rien qu'un hypocondre, un rêveur lunatique*.
Tout doucement, Darget, que ton efprit calmé
Appaife le courroux dont il eft animé:
Ton erreur t'éblouit, et juge téméraire
Tu fuis les préjugés qu'adopte le vulgaire:
Ecartons l'appareil, l'illufion, l'éclat,
Examinons ici le fond de notre état.
La médiocrité fait le fort de ta vie,
Tes jours font tous égaux, et ta fortune unie
Te plaçant au milieu des deux extrémités,
Des befoins indigens, des fuperfluités,
Ecueils où fi fouvent le genre humain échoue,
De fes biens mefurés en ce monde te doue;
Plus élevé qu'un nain, plus petit qu'un géant,
C'eft être comme il faut; c'eft ton fort, fois content.
Libre des embarras et d'un travail pénible,
Ton ame peut goûter un fort doux et paifible,
Jouiffant du préfent fans prévoir l'avenir,
Tous tes foins fur toi feul peuvent fe réunir.
Ah! trop heureux Darget! qui dans ta vie obfcure
Ne crains pour ton honneur l'outrage ni l'injure,
Que fur les noms connus des grands et des héros,
L'envie, en frémiffant, répandit à grands flots.
Pourvu qu'en ta maifon ta femme douce, honnête,
D'un bruyant carrillon ne rompe point ta tête,
Qu'elle daigne du moins le foir, à ton retour,
T'accueillir, t'embraffer, ranimer ton amour:

Pourvu que du cerveau nulle âcreté fâcheuſe
Ne porte ſur tes yeux ſon humeur douloureuſe,
Pourvu que Dalichamp *) t'aſſure ta ſanté,
Que manque-t-il alors à ta félicité?
Je vois à ta froideur, ton air, ta contenance,
Que tu crois, cher Darget, rempli de méfiance,
Qu'égayant mes crayons par un riant tableau,
Je flatte tes deſtins en les peignant en beau.
Eh bien donc, j'y conſens, il ne faut plus rien taire,
O le fâcheux métier que d'être ſecrétaire
Auprès d'un maître auteur, ſoi-diſant bel eſprit,
Qui du matin au ſoir lit, verſifie, écrit,
Et croit la Renommée, avec ſes cent trompettes,
Occupée à prôner ſes frivoles ſornettes!
Tous les jours par cahiers tu mets ſes vers au net,
Et quand tu les lui rends, Dieu ſait le bruit qu'il fait;
D'un ſévère examen le pointilleux ſcrupule
S'étend ſur chaque point et ſur chaque virgule,
Là ſont des E muets qui devraient être ouverts,
Ou c'eſt un mot de moins qui fait clocher un vers:
Puis en recopiant cet immortel ouvrage,
Tu donnes ſon auteur au diable à chaque page;
Tel eſt de ton hiſtoire en deux mots le précis.
Mais viens, apprends de moi quels ſont les vrais ſoucis,
Qui de nous eſt lié des plus fortes entraves,
Des Dargets ou des rois qui ſont les plus eſclaves.
Tu crois par ce début que j'orne mes diſcours
Des paradoxes vains, la honte de nos jours,
Qui heurtant le bon ſens, aux vérités rebelles,
Débitent des erreurs ſous des formes nouvelles.

*) Chirurgien.

Soit paradoxe ou non, c'eſt une vérité,
Qu'on ſent trop malgré ſoi, qu'on tait par vanité.
L'emploi d'un ſouverain, Darget, n'eſt pas facile,
Quand il veut gouverner en roi vraiment habile,
Que ſans ſe rebuter d'un pénible travail,
Il règle en ſes Etats juſqu'au moindre détail.
Là Thémis redreſſant ſa balance inégale,
Et réprimant en vain la diſcorde infernale,
Aux lois de l'équité conformant ſes arrêts,
Doit dans un temps donné terminer les procès;
Un monſtre renaiſſant, qu'on nomme la Chicane,
En aboyant contr'elle élève un front profane,
Et lorſque dans les fers on veut le captiver,
Il s'échappe à l'inſtant, et revient vous braver;
Cet ouvrage eſt pareil à ceux de Pénélope:
Mais qui ne deviendrait à bon droit miſanthrope,
Quand ayant terminé cent procès fatigans,
On voit dans les plaideurs autant de mécontens,
Qui meſurant leurs droits au gré de leurs caprices,
De propos diffamans accablent la juſtice?
Il faut taxer le peuple: il ſubvient aux emplois
Attachés à la cour, aux finances, aux lois;
Ce que donne à l'Etat le fuſeau, la charrue,
Aux héros, ſes vengeurs, de droit ſe diſtribue;
Et c'eſt à l'équité de régler ces impôts,
Sur les biens des ſujets différens, inégaux;
Quand le peuple ſe plaint qu'on charge les villages,
Le courtiſan prétend qu'on augmente ſes gages;
Et féconds en projets qui bercent leur eſpoir,
Aucun ne veut donner, et tous veulent avoir;
Qu'heureux ſerait le roi, qui véritable adepte,
Du grand œuvre un beau jour trouverait la recette!

Plus heureux s'il pouvait, élevant leur raiſon,
Réaliſer l'Etat qu'imagina Platon!
Mais voici d'autres ſoins : il faut qu'un bras ſévère
Retienne en ſon devoir le fougueux militaire;
Dans ſon libertinage un farouche ſoldat,
Parjure à ſes ſermens, renverſerait l'Etat;
En ſes prétoriens Rome eut autant de traîtres,
Ils marchandaient l'empire, et lui donnaient des maîtres;
Il faut que ces lions, pour les combats nourris,
Par Bellone lâchés, ſoient domptés par Thémis;
Mais pour aſſujettir leur fière indépendance,
Mais pour donner un frein à leur folle licence,
Il nous faut tour à tour employer la rigueur,
L'eſpérance, la crainte, et même la douceur;
Il faut pour que l'Etat ne perde point ſa gloire,
Au milieu de la paix préparer la victoire,
Afin que tant d'eſprits, unis par le devoir,
Ne forment qu'un ſeul corps, qu'un ſeul chef fait mouvoir.
C'eſt lui dont la raiſon, pour ſervir la patrie,
Guide, excite, modère ou retient leur furie.
« Ah! grâce au Ciel, dis-tu, prenant un air aiſé,
„ Mon Maître en ce diſcours enfin s'eſt épuiſé.
Epuiſé? Moi? Mais oui, Darget, cette matière
Pour un homme d'Etat eſt une ample carrière;
Je ne t'ai préſenté que trois points différens,
Il en eſt plus de mille et tous ſont importans.
Dans le gouvernement la ſureté publique
Ne peut ſe ſoutenir que par la politique;
En uniſſant des rois elle oppoſe à propos
Le pouvoir des amis au pouvoir des rivaux,
Et par les poids égaux d'un prudent équilibre,
Elle maintient l'Europe indépendante et libre;

Tant que la bonne ſoi parla dans les traités;
Ces utiles liens ont été reſpectés;
Mais bientôt l'intérêt, corrompant la droiture,
Amena l'artifice et même l'impoſture;
La politique alors adopta le ſoupçon;
L'envie aux noirs ſerpens, l'affreuſe trahiſon,
Préparèrent de loin les jours de la vengeance,
Et de tant de forfaits on fit une ſcience;
Le monde fut peuplé d'illuſtres ſcélérats,
Peſte du genre humain et fléau des Etats.
La ſageſſe elle-même adopta ces maximes,
Et devint criminelle en combattant les crimes;
Dans le conſeil des rois on oſa les citer,
Tout pacte eut un ſens louche et put s'interpréter;
Tout traité fut ſuſpect et devint un problème,
La fraude ſur ſon front poſa le diadème;
Des crimes dont le peuple eſt puni par les lois,
Devinrent des vertus appartenant aux rois.
Depuis que les forfaits parurent légitimes,
Nous voyons ſous nos pas s'entr'ouvrir des abymes;
Nous ſommes entourés de cent piéges tendus,
Comme ſur ces glacis, avec art défendus,
Où l'aſſiégeant timide, en main tenant la ſonde,
Avance en éventant les mines à la ronde.
Entre les ſouverains il n'eſt que peu d'amis,
Les plus proches voiſins ſont les plus ennemis.
L'un de l'autre en ſecret ils trament la ruine,
Il faut qu'on les obſerve, il faut qu'on les devine,
Et d'un œil pénétrant liſant dans l'avenir,
Il faut y voir le mal que l'on doit prévenir.
Tels ſont les ſoins, Darget, que la couronne exige;
Mais à moins que le Ciel ne faſſe un grand prodige,

Lors même que le prince est quitte envers l'Etat,
Le peuple de son roi juge comme un ingrat.
On veut qu'il sache tout, la guerre, et la finance;
L'art de négocier, et la jurisprudence,
Qu'il soit universel dans ce vaste métier,
Dont chaque point demande un homme tout entier;
Celui qui l'offensa le trouve trop sévère,
L'autre le croit trop doux, celui-ci trop colère.
Fait-il la guerre? on dit: " c'est un roi furieux,
» Le Ciel, pour nous punir, l'a fait ambitieux ".
S'il se maintient en paix: " ce monarque stupide
» Redoute les dangers, la gloire l'intimide ".
S'il gouverne lui seul: " c'est un prince jaloux,
» Têtu, capricieux, qui ne suit que ses goûts. "
Commet-il de l'Etat le soin à ses ministres?
" Pourquoi tolère-t-il tous leurs complots sinistres? "
A-t-il des favoris? " son faible fait pitié. "
N'en a-t-il point? " ce prince est sourd à l'amitié. "
L'un est trop remuant, l'autre craint la fatigue,
L'économe est vilain, le libéral prodigue,
Et le galant sur-tout passe pour débauché.
Tel est de notre état le portrait ébauché.
Comment joindre, Darget, tout grands rois que nous sommes,
Les vertus qu'ont les Dieux aux faiblesses des hommes?
L'humanité n'a point tant de perfections:
Si nous voulons des rois privés de passions
Dont la tranquillité ne saurait être émue,
Allons, qu'Adam *) travaille et fasse une statue.
Et pourquoi se flatter d'appaiser ces frondeurs?
César eut ses jaloux, Titus eut ses censeurs.

*) Sculpteur.

Veux-tu favoir pourquoi la cruelle fatire
S'acharne fur les rois, et toujours les déchire?
C'eft que, par fon penchant aimant la liberté,
L'homme hait un pouvoir qui n'eft pas limité;
Et du maître au fujet la grande différence
Rabaiffant fon orgueil, bleffe fon arrogance.
L'un fe dit en fecret, " je condamne le roi,
„ Il n'a jamais l'efprit de penfer comme moi: "
Un autre dit tout haut, " fi j'étais dans fa place,
„ Notre gouvernement aurait une autre face. "
Vois-tu ce peuple abject d'obérés mécontens,
Solliciteurs fâcheux de tous poftes vacans?
Tous veulent les avoir, on les donne aux plus dignes,
Alors de ces jaloux les fatires malignes,
Qui comme autant d'affronts regardent les refus,
Défigurent nos traits, noirciffent nos vertus.
De nouveaux mécontens cette troupe groffie
Epilogue tout haut le cours de notre vie;
Le Ciel même jamais n'a pu les contenter,
Un roi, faible mortel, pourrait-il s'en flatter?
Aimer toujours le bien, le fuivre par principe,
Méprifer un vain bruit, dont l'écho fe diffipe,
C'eft-là notre parti: laiffons donc bourdonner
Cet effaim de frelons, fans nous en chagriner;
A ces juges des rois fi nous ofions répondre,
Par le mot de l'énigme on pourrait les confondre;
Ils n'ont vu que de loin ces importans objets.
Ces cenfeurs pointilleux font autant de Dargets;
La critique eft aifée, et l'art eft difficile,
Un citoyen charmant fait un roi mal-habile,
Et tous ces Phaétons, fi favans dans notre art,
Tomberaient de l'Olympe en guidant notre char.

Ne penſe point, Darget, que dangereux ſophiſte,
De cent rois criminels affreux apologiſte,
Abuſant de ma lyre et du charme des vers,
Je chante des tyrans, l'horreur de l'univers:
Ma Muſe oſe blâmer la funeſte conduite
De ces vulgaires rois ſans honneur, ſans mérite,
Endormis ſur le trône, ou pleins de vains projets,
Trop mous pour leurs voiſins, trop durs pour leurs ſujets;
Je vais te crayonner leurs traits d'après nature,
Un tel . . . . mais mon diſcours te laſſe outre meſure,
Tu brûles, cher Darget, de revoir ta maiſon,
Où ta femme t'attend pour plus d'une raiſon;
Je crois ouïr gronder ta cuiſinière experte,
Déjà le rôti sèche, et la table eſt couverte,
Tes ragoûts délicats vont tous ſe refroidir,
Et ton cocher là-bas fouette à nous étourdir.
Dix heures vont ſonner; laſſés de ton abſence,
Tes valets excédés grondent d'impatience.
Pars donc, puiſqu'il le faut, mais conviens avec moi
Que les grands ne ſont pas plus fortunés que toi.

EPITRE

à mon Eſprit.

ECOUTEZ, mon Eſprit, je ne ſaurais le taire,
Les contes que ſur vous tous les jours j'entends faire,
Vos défauts, vos travers m'ont mis au déſeſpoir.
Quoi! vous étudiez du matin juſqu'au ſoir?
D'un violent déſir ſuivant l'intempérance,
Vous faites le ſavant! Ah! quelle extravagance
En feuilletant ſans ceſſe un auteur vermoulu,
Qui laſſa les Achards, et qu'aucun roi n'a lu,

Vous voulez, imitant les Huets, les Saumaifes,
Vous remplir le cerveau de leurs doctes fadaifes ?
O Ciel ! Un roi favant ! Ce mot me fait frémir,
Jamais deffein plus fou pouvait-il vous venir ?
Qu'un roi fache arrêter un calcul de finance,
Parafer un traité, figner une ordonnance ;
C'eft beaucoup dans le fiècle où l'on vit aujourd'hui ;
Peut-on en confcience exiger plus de lui ?
Un roi doit foutenir la majefté du trône ;
Tout plein de la grandeur dont l'éclat l'environne,
Fier envers fes voifins, et toujours dédaigneux,
Il doit vivre d'encens égal en tout aux Dieux ;
Qu'importe le favoir ? la fcience parfaite
C'eft de connaître à fond les lois de l'étiquette ;
Cette règle des cours occupe auprès des grands
Ces oififs affairés qu'on nomme courtifans.
Oui, marmottez tout bas au miniftre en filence
Un compliment obfcur dans un jour d'audience,
Soyez chaffeur outré, forcez-vous à jouer,
Et fur-tout fans rougir entendez-vous louer,
Empreffez-vous au prône, et bâillez au fpectacle,
Soyez morne au fouper, ne parlez qu'en oracle,
Et par air de grandeur affectez de l'amour,
Voilà comment un roi doit ennuyer fa cour ;
Tel était le métier qu'il vous fallait apprendre.
Vos plaifirs, mon Efprit, ont droit de me furprendre ;
L'étude, qui pour vous a tant de volupté,
Déroge à vos grandeurs, et perd la royauté.
Je vous dirai bien plus, pour comble de manie,
On vous dit poffédé de la métromanie ;
Oui, vous êtes poëte en dépit d'Apollon ;
Pouvez-vous renier ce poëme bouffon,

Où d'un ftyle mordant bleffant toute la terre,
Vous critiquez les Cieux au mépris du tonnerre;
Et fur Homère même aiguifant vos bons mots,
Vous attirez fur vous l'effaim de fes dévots?
Pouvez-vous ignorer, que fous différens titres
On voit courir de vous des odes, des épîtres,
Où, comme la Neuville échauffant vos poumons,
Vous prêchez la vertu par d'ennuyeux fermons;
Du langage français ignorant les fineffes,
Vous mettez Vaugelas et d'Olivet en pièces;
Ah! fi Boileau vivait, peut-être un beau matin
Votre nom dans fes vers remplacerait Cotin.
Que la rougeur du moins vous en monte au vifage,
Ayez honte du temps qu'abforbe un tel ouvrage,
Et fans vous deffécher le cerveau vainement,
Quittez du bel efprit le fol amufement.
Mais vous me répondez " qu'amant de l'harmonie,
„ Tranfporté malgré vous par le Dieu du génie,
„ Vous pouvez librement fuivre votre plaifir,
„ Quand le roi fatigué vous donne du loifir;
„ Que fi pour s'amufer on voit plus d'un grand prince
„ Prendre dans fes filets les daims de fa province;
„ Vous charmez vos ennuis par des écrits divers,
„ Inondant le papier d'un déluge de vers".
Comment! lorfque d'un cerf précipitant la fuite
Des princes et des chiens courent à fa pourfuite,
Et qu'ils font la curée au milieu des marais,
Au lieu d'être affecté par les mêmes attraits,
Vous pourfuivez chez vous une bizarre rime,
Un mot que votre fens exige et qui l'exprime?
Ah! quel étrange efprit le Ciel m'a-t-il donné,
Si contraire à nos mœurs, fi mal morigéné,

Qui par bizarrerie à fa grandeur rebelle
Prétend s'ouvrir tout feul une route nouvelle?
Oui, vous me foutenez " que s'il fallait toujours
„ Vous occuper de riens, grand ouvrage des cours,
„ Vous quitteriez plutôt grandeur, fceptre, patrie,
„ Et des rois empefés la lourde confrérie ".
Enfin vous ajoutez " que vos favans écrits
„ Mériteraient l'eftime, au lieu des vains mépris
„ D'un peuple plein d'erreur, d'un vulgaire imbécille
„ Qui juge en vrai Midas, et prononce en Zoïle ".
J'en conviens, mon Efprit, mais n'allez pas choquer
Des ufages reçus qu'on rifque d'attaquer.
Je vous rends fimplement, fans être fatirique,
Tous les bruits que fur vous répand la voix publique.
On fe moque fur-tout du peu de gravité
Dont vous affaifonnez l'augufte royauté;
Il eft fur vos défauts plus d'un Caton qui veille,
Et j'entends très-fouvent qu'on fe dit à l'oreille,
" N'avons-nous pas, amis, un bien plaifant conful? "
Mais vous comptez toujours fuivant votre calcul;
" Ces cenfeurs, dites-vous, font aifés à confondre,
„ Et voici de ma part ce qu'on peut leur répondre:
„ Ivre de mes plaifirs, ai-je, comme un ingrat,
„ Négligé mes devoirs? facrifié l'Etat?
„ M'a-t-on vu du public tromper les efpérances?
„ Traîner de longs procès? embrouiller les finances?
„ Oublier les traités, pour penfer aux beaux arts?
„ M'a-t-on vu des derniers paraître aux champs de Mars?
„ Mais fi fur tous ces points j'ai fait briller mon zèle,
„ Si l'on m'a vu toujours à mes devoirs fidelle,
„ Du peuple et du foldat prévenir les défirs,
„ Par quelle cruauté fronde-t-on mes plaifirs?

„ Je vois couler mes jours au sein de l'innocence,
„ Enchanté des attraits dont brille l'éloquence.
„ J'ai su monter ma lyre à différens accords,
„ Chez Horace et Maron je puise mes trésors.
„ Je ne me flatte point de pouvoir les atteindre,
„ Mais un peu plus bas qu'eux je n'ai point à me plaindre.
„ Eh! quoi! dans ma grandeur, et dans ma royauté
„ Je ne jouirai point du peu de liberté
„ Qu'un berger, conduisant son troupeau pacifique
„ A de chanter le soir une chanson rustique,
„ Quand, l'ombre ayant chassé les ardeurs du soleil,
„ Le plaisir lui prépare un tranquille sommeil?
„ Achille pourra donc, dans son jaloux délire,
„ Appaiser son courroux par les sons de sa lyre;
„ Et moi je ne pourrai, moi seul dans l'univers,
„ Adoucir mes travaux par le charme des vers?
„ Quoi! l'on m'interdira les sources du Permesse?
„ Du monde prosterné voyant grossir la presse,
„ Je serai dans ma niche, au milieu de ma cour,
„ Encensé par des sots comme le saint du jour?
„ On me rendra martyr de la cérémonie?
„ Ah! secouons le joug de cette tyrannie,
„ Tant pis si le bon sens paraît hors de saison,
„ Je m'éclaire au flambeau que porte ma raison,
„ Et bravant des censeurs la sotte fantaisie,
„ Mon goût préfère à tout l'auguste poésie.
„ Puisque j'en ai tant dit, comparons une fois
„ Les lauriers d'Apollon, et les lauriers des rois.
„ Nous devons nos transports au seul Dieu du génie.
„ Le hasard qui préside au destin de la vie,
„ Fait au plus grand héros succéder quelquefois
„ Un stupide foetus sur le trône des rois,
„ Qui végète sans vivre, et des humains l'arbitre,

„ N'a pour toute vertu que l'enflure d'un titre :
„ Mais les fils d'Apollon s'élèvent jusqu'aux cieux,
„ Quand nous osons parler le langage des Dieux,
„ A peine parle-t-il le langage des bêtes;
„ Des lauriers toujours verts ont couronné nos têtes,
„ Plus d'un roi par nos chants est devenu fameux,
„ Notre gloire jamais n'a rien emprunté d'eux:
„ En vain de notre sort un souverain décide,
„ Son exil dans le Pont n'avilit point Ovide:
„ Qu'un prince sans honneur, sur le trône amolli,
„ Termine sa carrière, il est mis en oubli;
„ Son nom dans un bouquin de généalogie
„ Pourra servir d'époque à la chronologie,
„ Ces rois anéantis restent pour toujours morts.
„ Mais de nos vers heureux les sublimes accords,
„ Des siècles destructeurs perçant la nuit obscure,
„ Font passer notre nom à la race future;
„ Nos durables travaux, victorieux des temps,
„ Ont vu des plus grands rois périr les monumens;
„ De la superbe Troie il n'est trace légère,
„ Quand après trois mille ans nous conservons Homère;
„ Depuis que le trépas, redoutable aux humains,
„ D'Auguste et de Virgile eut tranché les destins,
„ Lassé de ces combats que l'histoire nous vante,
„ Aux exploits du héros mon ame indifférente
„ N'y voit que de hauts faits, qu'ont produits tous les temps,
„ Mais Virgile me charme, et plaira dans mille ans;
„ Il m'émeut, lorsqu'il peint la malheureuse Troie
„ Au fer des Grecs vengeurs, à leurs flammes en proie;
„ Il touche par l'amour de la triste Didon,
„ Du bûcher funéraire allumant le brandon.
„ Quel feu, quand sur le Styx il fait voguer Enée!
„ Il me guide aux enfers, j'y vois la destinée

„ Des descendans d'Anchise et du peuple romain :
„ J'évoque avec Virgile un nouveau genre humain,
„ Du Gange aux bords des mers où le soleil expire,
„ Je vois l'heureux Octave étendant son empire ;
„ Des enfans d'Apollon, héros, soyez jaloux,
„ César fit tout pour lui, Virgile tout pour vous.
„ Mais du pouvoir des rois connaissons l'origine ;
„ Pensez-vous qu'élevés par une main divine,
„ Leur peuple, leur Etat leur ait été commis,
„ Comme un troupeau stupide à leurs ordres soumis ?
„ Les crimes effrontés, l'artifice des traîtres,
„ Forcèrent les humains à se donner des maîtres,
„ Thémis arma leur bras de son glaive vengeur,
„ Pour inspirer au vice une utile frayeur ;
„ D'autres en usurpant un bien illégitime,
„ Devinrent souverains en prodiguant le crime,
„ Et passent pour héros chez les ambitieux.
„ Notre origine est pure, elle nous vient des cieux ;
„ Apollon nous plaça vers le haut du Permesse,
„ C'est l'immortalité qui fait notre noblesse.
„ Ah ! si jamais les grands n'avaient fait que des vers,
„ Qu'ils auraient épargné de maux à l'univers !
„ César moins enivré du pouvoir despotique,
„ Aurait par des beaux vers charmé sa république,
„ On n'aurait point connu ces deux triumvirats,
„ Sanguinaires liens d'illustres scélérats,
„ Qui sur les grands de Rome exerçaient leur vengeance.
„ Si le héros du nord, si fier de sa vaillance,
„ Moins roi, moins souverain que chevalier errant,
„ Au lieu d'être amoureux d'Alexandre le grand,
„ Eût choisi pour modèle Horace ou bien Pindare,
„ Il n'eût point imploré le Turc et le Tartare.
„ Les Muses de tout temps ont adouci les mœurs ;

„ Leurs exploits font des jeux, leurs armes font des fleurs.
„ Dans les tranquilles bois où ces Nymphes habitent,
„ Des plaisirs délicats les charmes les excitent,
„ Leurs cœurs ne sont touchés que par le sentiment. ”
Mais, que dis-je? A quoi sert ce long raisonnement?
Quel flux impétueux d'éloquence frivole!
Quel inutile abus du don de la parole;
Ce n'est pas contre moi que vous devez plaider,
C'est l'univers entier qu'il faut persuader,
Il ne se nourrit point d'une vaine fumée;
Sa critique sur-tout vivement animée,
Rit de vos méchans vers.. “ Mais quoi! s'ils étaient bons,
„ Et s'ils pouvaient charmer, en variant leurs sons,
„ D'Argens, Algarotti? Si Maupertuis les loue?
„ Si l'Homère français lui-même les avoue?
„ Si la postérité . . . ” Quelles sont vos erreurs!
Connaissez, mon Esprit, le poison des flatteurs;
Leurs sons plus dangereux que le chant des Syrènes
Peuvent bien enchanter vos veilles et vos peines,
Mais imitez Ulysse, et sourd à leurs accens,
Rejetez pour jamais un si funeste encens.
Pouvez-vous ignorer qu'un roi, quoi qu'il propose,
Et quoi qu'il entreprenne, excelle en toute chose?
S'il aime les dangers, les combats, les hasards,
Pour l'élever plus haut on abaissera Mars;
S'il est fort, aussitôt le flatteur sans scrupule
Lui prouve que d'Alcide il est le seul émule;
Son cœur est-il d'amour facile à s'enflammer?
C'était pour lui qu'Ovide avait fait l'art d'aimer;
Lorsqu'à de mauvais vers comme vous il s'amuse,
Il rend jusqu'à Voltaire envieux de sa Muse:
Revenez, mon Esprit, de votre aveuglement,

Que

Que l'amour-propre enfin le cède au jugement,
Eſt-il chez les humains de vertu ſans mélange?
Rabattons ſans orgueil les trois quarts des louanges
Que certains beaux eſprits nous donnent à l'excès.
Vous faut-il tant d'encens pour ces faibles ſuccès?
Qu'avec Horace un jour votre Muſe barbare
Pour vous apprécier humblement ſe compare;
Alors de vos écrits les défauts dévoilés
Vous feront convenir du peu que vous valez;
Déteſtant de vos vers l'inſipide volume,
Vous remettrez d'abord l'ouvrage ſur l'enclume.
Étudiez ſur-tout la docte antiquité,
Plus vous approcherez de ſon urbanité,
Plus vous aurez de goût pour ſes divins ouvrages,
Et plus vous aurez droit d'attendre des ſuffrages.
  C'eſt-là votre modèle, et ces tréſors ouverts
Orneront vos écrits, et plairont dans vos vers;
Mais puiſque je vous vois toujours inébranlable,
Que les vers ont pour vous un charme inconcevable,
Que ne pouvant vous taire, et marmottant tout bas,
Comme cet indiſcret confident de Midas,
Vous contez aux roſeaux mes paſſe-temps frivoles,
Du moins conſolez-moi de vos viſions folles;
Apprenez quelque jour aux lecteurs indulgens,
Si vous pouvez percer la ſombre nuit des temps,
Ou ſi quelque haſard vous amène au grand monde,
Quel était cet auteur dont la Muſe féconde,
Monta ſur l'Hélicon ſur les pas du plaiſir,
Et compoſa des vers pour charmer ſon loiſir.
  Dites que mon berceau fut environné d'armes,
Que je fus élevé dans le ſein des alarmes,
Dans le milieu des camps, ſans faſte, ſans grandeurs,

Par un père, févère et rigide cenfeur;
Que je fus écolier des plus grands capitaines;
Qu'à Sparte cultivant les douces mœurs d'Athènes,
Je fus ami des arts plutôt que vrai favant,
Et que fans écouter un orgueil décevant,
Et fimple courtifan des filles de Mémoire,
Je n'afpirai jamais à la fublime gloire
D'être le plus fêté parmi leurs nourriffons;
Que fachant me borner et rabaiffer mes fons,
Je me fuis contenté de peindre ma penfée,
Et de parler raifon en profe cadencée.
  Dites que j'ai fubi, bravé l'adverfité,
Mais que parmi les rois depuis on m'a compté;
Atteftez hardiment que la philofophie
A dirigé mes pas et réformé ma vie;
Dites qu'en admirant le fyftème des cieux,
J'ai préféré ma lyre aux arts faftidieux;
Que fans haïr Zénon j'eftimais Epicure,
Et pratiquais les lois de la fimple Nature;
Que je fus diftinguer l'homme du fouverain,
Que je fus roi févère et citoyen humain;
Mais quoiqu'admirateur de Céfar et d'Alcide,
J'aurais fuivi par goût les vertus d'Ariftide.
Lorfque la Parque enfin, laffe de fes fufeaux,
Terminera mes jours d'un coup de fes cifeaux,
Que fur ma cendre éteinte aboîra la fatire,
Dites que méprifant tout ce qu'en pourra dire
Un efprit irrité, chagrin, mal-fait, tortu,
Trop rigide cenfeur de ma faible vertu,
Sans aimer la louange, infenfible à tout blâme,
J'ai toujours confervé le repos de mon ame,
Et que m'abandonnant à la poftérité,
Elle peut me juger en toute liberté.

ÉPITRES FAMILIERES.

EPITRE

A MON FRÈRE HENRI.

Ou courez-vous ? " Ah ! je fuis la campagne,
„ Je ne veux pas tout vif m'enfevelir ;
„ Lorfque j'y fuis, d'abord l'ennui me gagne ;
„ Refter tout feul, autant vaut-il mourir.
„ J'aime Berlin : c'eft-là que dans le monde
„ Le doux plaifir en cent façons abonde ;
„ Jeunes beautés, bals, feftins, en un mot,
„ Y trouve tout quiconque n'eft pas fot. "
Oui, vous pouvez vous amufer, mon Frère
Nos belles font faciles à plier,
Berlin fournit aifance et bonne chère,
Mais ces plaifi qu'ont-ils de fingulier ?
" C'eft chez Milon que fe donne une fête ;
„ On fera feul ; Milon n'a convié
„ Que quatre-vingts perfonnes ". C'eft honnête ;
On vient, on entre, on eft fupplicié ;
En fe preffant on s'étouffe à la porte ;
On perce enfin des deux bras, à main forte ;

Voilà d'abord trente tables de jeu,
Et qui n'y joue y paraît sans aveu;
Tous sont rêveurs, attentifs à leur rôle:
L'un, en suant, attend un as de cœur;
Et celui-là, qui méditait la vole,
Sur ses écarts écume de fureur:
Pourquoi ce bruit? et qu'est-ce qu'on regarde?
Philinte a-t-il un transport au cerveau?
" Pis que cela; certain roi de carreau
„ Entre ses mains est arrivé sans garde."
On voit plus loin, dans un coin isolé,
Force joueurs; le Hasard tient la table:
L'or en monceaux s'y présente étalé:
Son grand pontife, à face vénérable,
Mêle en ses mains un jeu bariolé:
Tout à l'entour une immense cohue
Sur ce grand-prêtre a dirigé la vue:
Le bon public a quelquefois raison.
Quant au prélat, ce respect l'importune?
Il est adroit; le bon seigneur, dit-on,
De ses dix doigts gouverne la fortune:
Un feu soudain s'empare de ses sens;
Le front ridé, le regard plus farouche,
Des mots coupés s'échappent par élans
Comme en grondant rudement de sa bouche;
Très-attentifs y sont ses courtisans;
Ce peu de mots, ce sont autant d'oracles,
Qui, sur le sort opérant des miracles,
Ont l'art de rendre, en très-peu de momens,
Humbles ou fiers, les petits et les grands;
Tel pâme d'aise, et tel autre blasphème:
L'un vend, hélas! son bien qu'il a perdu:

L'autre enivré de son bonheur extrême,
Court acheter ce que l'autre a vendu.
Quand l'heure sonne, il faut se mettre à table,
Et regagner dans un ample soupé,
Enjoué, vif, brillant et délectable,
Le temps perdu, dans l'ennui dissipé,
Et qu'emporta ce jeu si détestable.
Voyons: voilà plus de trente laquais,
A pas comptés, qui suivent à la file
D'Apicius un habile profès;
De tant de plats on nourrirait la ville;
Le sieur Hamoch, plus fier que Paul Emile,
De la cuisine au sallon du palais
Mène en grand'pompe un soupé de Lucule;
Le moindre plat, c'est lui qui l'intitule
D'un nom baroque et très-mal assorti;
De cette armée il est le quartier-maître;
Là pour l'entrée, ici pour le rôti,
Il fait placer le plat comme il doit être;
Ragoûts nouveaux, pâtés, fins entremets,
En les louant à Messieurs les gourmets.
De tant de plats quelle odeur dégoûtante!
L'hôte prenant la mine plus riante,
Trouve qu'Hamoch surpasse ses projets;
On va s'asseoir; et cette compagnie,
Quoique sournoise, est tout au mieux choisie.
Mais tout le monde est stupide ou muet:
Ah! cette paire est au mieux assortie:
De ce baron si maigre et si fluet,
Cette bégueule est la vieille ennemie;
Certain procès les a rendus rivaux;
Avec quel air ils se tournent le dos!

De ces paniers dorés par des réseaux
La place à table est d'avance remplie;
Et sur la chaise, en serrant les genoux,
A peine encore en reste-t-il pour vous.
De bavarder Damis aurait envie;
Mais s'il affecte un air de rêverie,
C'est par prudence; il craint ce médisant;
Ce vieux baron, à langue de serpent.
L'hôte attentif à ranimer son monde,
Dit quelques riens, fait le mauvais plaisant;
Il sert cent mets qui courent à la ronde:
" Que le plaisir s'empare de céans!
" Dit-il; Messieurs, qu'ici la joie abonde."
Corinne jeûne et pour un million
Ne goûterait de cette sauce fine;
Elle pourrait laver le vermillon,
Qui fait l'éclat de sa lèvre divine.
Si Marianne, au visage poupin,
Ne mange pas un seul morceau de pain,
C'est qu'en son corps étroitement serrée,
Elle craint trop que la galimafrée
N'aille gâter le corsage divin
De cette taille en tous lieux admirée.
A l'autre bout, sans s'en embarrasser,
Le comte mange à se déboutonner;
De tous les plats goûte l'un après l'autre;
Avec Hamoch se met à raisonner;
D'Apicius le comte est grand apôtre,
Et les Nevers pourraient les consulter.
Julie enfin rompt ce cruel silence,
Et se tournant, dit d'un air d'indolence:
" Ah! c'est affreux: tout ce jour il a plu;

„ En vérité, c'eſt un nouveau déluge. "
Merlin répond : " Tout comme vous j'en juge ;
„ Et l'almanach ainſi l'a réſolu. "
Merlin dit bien : ce docte perſonnage
De ſon ſavoir fait un riche étalage ;
Hors l'almanach jamais il n'a rien lu.
  Le diſcours tombe, on bâille ; on prend courage,
On le relève ; on parle de pompons,
De gands glacés, coiffures et jupons :
Et l'on médit un peu de Roſalie ;
Elle eſt abſente ; et la noire Sylvie
Ne trouve rien d'aimable en ſa beauté.
  Ne croyez pas que ce ſoit par envie :
Son cœur, dit-elle, eſt plein de charité ;
Mais le bon goût, qu'elle trouve inſulté,
Quoiqu'à regret la preſſe et la convie
De rendre hommage à la ſincérité.
  Bientôt après on parle comédie :
" Ah ! la Marville a l'air d'un éléphant,
„ Dit l'une ; c'eſt une exécrable actrice :
„ La Rouſſelois eſt un corps élégant,
„ Elle eſt bien miſe ; ah ! c'eſt un vrai délice
„ Lorſqu'elle joue ; au vrai, mal on l'entend :
„ Mais ce n'eſt rien ; va-t-on là pour entendre ?"
  Valère fait, à ne s'y point méprendre,
Que le Plutus de Saxe ruiné
Va dans huit jours vendre ſa garderobe ;
Sur quoi chacun en feſant l'étonné,
Sur Monſeigneur très-malignement daube ;
De brocarder chacun ſe met en train,
Et l'on médit doucement du prochain.

Mais s'endormant par tant de balourdises,
De main en main se donnent des devises
Qu'en ricanant le beau sexe relit;
A ces soupers on ménage l'esprit,
Et l'on s'occupe en lisant les bêtises
Que le galant confiturier produit.
On imagine une santé nouvelle:
A l'équivoque on rit, on applaudit;
La pointe en est digne de Fontenelle:
On veut parler; et ce jargon forcé,
Ne tenant rien de la gaieté naïve,
Meurt en naissant dans la bouche craintive,
Aussi souvent qu'un mot est prononcé.
On se regarde, on est embarrassé,
Et tous les mots expirent sur la langue.
L'hôte le voit et, pour en bien user,
D'un conte plat il vient les amuser;
Mais il en est pour sa sotte harangue:
Par bienséance un moment on sourit;
On dit, bâillant, que l'on se divertit;
Mais en secret maudissant l'assemblée,
On voudrait fort, pour que l'ennui finît,
Que de sommeil elle fût accablée.
Cloris alors, sur un ton aigrelet,
D'un vaudeville entonne un vieux couplet,
Et pousse en l'air, de cette voix aiguë,
De longs hélas! qu'on entend de la rue;
Et d'un accent tudesque qui déplaît,
Elle assaisonne un air de flageolet.
Eglé, qui croit qu'elle a la voix plus belle,
En détonnant chante un air d'opéra
Très-langoureux, que composa Campra;

Un fat ſe pâme et jure qu'elle excelle:
Ah! de chanter, non, tu ne ceſſeras,
Maudite voix, pire que la crécelle;
Un ſiècle entier, je crois, tu chanteras!
" Pour vous charmer, dit-elle, je vous prie,
„ Prêtez l'oreille à cette bergerie:
„ Cet air pour moi ſemble fait tout exprès;
„ J'ai de mon mieux ſaiſi le goût français;
„ Ces ports de voix qu'avec force j'élève,
„ Ces tremblemens battus ſi lentement,
„ Ces longs fredons, qui n'ont ni fin ni trève,
„ Font de ce chant les plus doux agrémens;
„ De ce ſallon même, ſans qu'il m'en coûte,
„ Ma forte voix fera ſauter la voûte."
L'hôte pâlit; il croit de Jéricho
Qu'il a chez lui la trompette fatale;
Il eſt tremblant pour les murs de ſa ſalle;
Pour éviter l'effet de cet écho,
Il rompt les chiens, et bavarde morale;
Et ce diſcours les amuſe à ravir:
Mais dans le temps que ce ſeigneur déploie
Des argumens ennuyeux à mourir,
Sa chère épouſe à travers vient glapir,
Et minaudant croit réveiller la joie:
Chaſſant le Dieu libertin du plaiſir,
La bonne dame, induite par le Diable,
Au lourd Ennui donne la primauté,
Qui force enfin, par importunité,
Tous ces bâilleurs à ſe lever de table.
Aux violons alors on a recours;
La joie enfin règnera dans ce jour;
Aux menuets, aux graves polonaiſes,

Vont ſuccéder frétillantes anglaiſes :
Tous ces muets danſent, ſans ſe parler ;
Les ſpectateurs diſent, par bienſéance,
Quelques douceurs, avec tant d'indolence,
Que cet Amour de froid paraît geler :
L'Oiſiveté, qui regarde la danſe,
Rit ſouvent haut, ſans trop ſavoir pourquoi.
Le jour paraît ; avec indifférence,
Mais ſans regret, on retourne chez ſoi,
En ſe flattant de faire accroire aux autres,
Qu'on s'eſt au bal diverti comme un roi.
Ces plaiſirs-là, mon Frère, ſont les vôtres ;
Leur carrillon n'a plus d'appas pour moi.
Société douce et bien aſſortie,
Bien moins nombreuſe et d'autant mieux choiſie ;
Délaſſemens innocens de l'eſprit !
Propos légers, qui ſur mille matières,
En voltigeant répandent des lumières ;
Où ſans éclat, mais à propos, on rit,
Sans que jamais des langues meurtrières,
Pleines de fiel, rendent à leurs manières
Quelques bons mots qu'en plaiſantant on dit :
Outrera-t-on l'injure et le ſcandale
En préférant à ce goût qui périt,
Le faux clinquant, l'ennui dont ſe bouffit
Votre ſtupide et bruyante rivale ?
Ah, peuple né le jouet des erreurs !
Si follement envieux des grandeurs !
Voyez de près le néant de ces fêtes,
Qui tant de fois ont captivé vos têtes ;
Ayez pitié de nos deſtins heureux.
Quand vers le ciel j'oſe élever mes yeux ;

Je dis tout bas: “ Fortune ſecourable!
„ Ne permets pas qu'un orgueil déteſtable,
„ Me rempliſſant d'inutiles déſirs,
„ Corrompe en moi le goût des vrais plaiſirs,
„ De ces plaiſirs d'un eſprit raiſonnable;
„ Et laiſſe-moi, Fortune, par pitié,
„ Un cœur toujours ſenſible à l'amitié.

EPITRE

à Poellnitz.

Mepriſera, qui le veut, les richeſſes,
Leur faux éclat et leur frivolité,
Leur embarras, leur inutilité;
Ces vains dédains ne ſont que des fineſſes;
Pour les avoir ſe font mille baſſeſſes;
Si leur éclat n'a point ſu me frapper,
Si juſqu'ici leur force enchantereſſe
N'a point eu l'art de me préoccuper,
Le monde enfin vient de me détromper.
Je vois par-tout que la grande dépenſe,
Les biens, le luxe et la magnificence
Du ſot public ſe ſont fait eſtimer;
“ Verrès, dit-on, eſt digne de primer;
„ Il a tout net vingt mille écus de rente,
„ Bonne cuiſine, et du vin que l'on vante,
„ Qu'en cave il tient, ſans vouloir l'entamer,
„ Au moins depuis l'an mil ſix cent ſoixante;
„ Son train eſt grand et ſa maiſon brillante;
„ C'eſt un ſeigneur qu'on ne peut trop aimer. ”

Ce gros Crésus, qui paraît inutile,
A tous les arts donne occupation,
Et de-là vient qu'on le chérit en ville;
La dépense est sa forte passion;
Son luxe, au moins, fait vivre l'industrie:
Pour lui l'on fait beaucoup d'orfévrerie;
Le peintre vit de sa profusion;
Et l'architecte orne sa galerie:
Il met l'argent en circulation,
Et sa maison vaut une hôtellerie.
Quand Vadius, d'un ton de flatterie,
Vient louanger l'inepte Bavius,
Le doux espoir sur lequel il se fonde,
C'est d'emprunter de lui nombre d'écus.
Oui, l'Intérêt est le roi de ce monde;
Il règle tout dans ce siècle falot;
En enrageant le malheureux le fronde,
Mais qui n'a rien, fait le rôle d'un sot:
Un vrai Platon vivant dans la misère,
Ne recevrait qu'humilians rebuts;
Mais l'opulent Matthieu, dit l'insectaire,
A des respects, et très-humbles saluts.
Ce cher métal, ce beau don de Plutus
Peut tenir lieu de rang et de noblesse;
Il donne au sot, esprit, bon sens, vertus,
Nombre d'amis, maîtresses encor plus;
Par sa vertu vraiment enchanteresse,
Aucun richard n'essuya des refus.
Au bon vieux temps où florissaient nos pères,
Le sentiment formait le nœud des cœurs:
Les passions alors étaient sincères,
L'or n'avait point pu corrompre nos mœurs:

L'amour tout seul possédait son empire ;
Savoir aimer, c'était l'art de séduire ;
Pour tout présent on donnait quelques fleurs,
Et ce bouquet, venant d'une main chère,
S'estimait plus que tout l'or de la terre ;
Baisers légers étaient grandes faveurs.
Mais à présent tout se vend, tout s'achète ;
Et la dévote, ainsi que la coquette,
A son mari sait trouver un rival ;
Ce marché-là se fait à la toilette,
Au plus offrant, à l'amant libéral :
Du doux soupir à la faveur parfaite,
Tout a son prix, et l'amour est vénal.
On apprend tout : cette ville causeuse
Sur le caquet n'a rime ni raison :
On sait le prix d'une beauté fameuse,
Tout comme on sait le prix d'une maison :
On dit tout-haut : " Que telle aimable femme
" Pour cent louis sent allumer sa flamme :
" Ajoute-t-on encor deux fois autant ?
" La passion s'empare de son ame,
" Ce vil métal est maître de ses sens,
" Et la rend tendre envers tous ses amans. "
Cette Corinne, autrefois tant courue,
Depuis six mois de prix a fort baissé ;
La jeune Eglé nouvellement venue,
A tout d'un coup doublement rehaussé.
Vous savez bien que cette vieille amante,
Cette Laïs, à la tête tremblante,
Aux longs tetons, si flasques et pendans,
Dont le pinceau grossièrement abuse
Du vermillon brossé sur la céruse,

Rend à préſent à ſes jeunes amans
Ce qu'elle avait, dans la fleur de ſes ans,
Eu de profit en marchandant ſes charmes ;
A ſes attraits l'or ſeul fournit des armes.
Le bon pays où tout peut s'acheter !
O ſiècle heureux qu'on ne peut trop vanter !
Ayez d bien ; c'eſt la grande maxime :
Vous payerez des femmes, de l'eſtime,
Amis, reſpects et réputation,
Cocus titrés et de condition.
Les tendres cœurs ſe vendent à l'enchère ;
Et ſans rougir, la nobleſſe oſe faire
Un vil métier contraire à la pudeur,
Humiliant, flétri du déshonneur,
Que la griſette à l'ame mercenaire
Fait par débauche et ſouvent par miſère.
Qu'arrive-t-il de ces coûteux marchés ?
Nos beaux ſeigneurs trouvent des infidelles ;
Ils ſont toujours imprudemment trichés
Par leurs amis, ainſi que par les belles ;
Un freluquet enlève leurs donzelles ;
Ils ſont cocus ſans en être fâchés ;
Leur amour vain, magnifique et bizarre,
Se refroidit ; le mépris les ſépare ;
Et ces amis, qu'ils croyaient attachés,
Sont très-zélés tant que dure leur table :
Si la ruine entraîne ces ſeigneurs,
Que la Fortune ingrate les accable ;
Ces ſcélérats ſont de tous les malheurs
Indifférens et joyeux ſpectateurs.
Si l'avantage inſigne des richeſſes
N'a rien de vrai que des dehors trompeurs

Fuyez, Pœllnitz, ses charmes imposteurs;
Ses faux dehors cachent des petitesses;
La Fortune a de légères faveurs.
Sur vos vieux jours elle sema des fleurs;
Et c'est bien plus que toutes ses largesses.
Aimez le poste où le Ciel vous a mis;
Dans votre état on a de vrais amis,
Et quelquefois de fidelles maîtresses.

EPITRE A FOUQUET.

Pourquoi toujours nous prôner le vieux temps?
Se répéter, et se tuer de dire,
Que les humains sont bêtes et méchans,
Et que le monde en vieillissant empire?
Ces vieux propos des modernes frondeurs,
Sont tous marqués au coin de la satire,
Et l'âcreté qui les force à médire,
Pour avilir notre siècle et nos mœurs,
Des temps passés leur fait vanter l'empire.
Le grand Maurice *) a-t-il moins de vertus
Que n'en avait certain Cincinnatus?
Maurice, au vrai, d'une très-noble issue,
Ne mena point de ses mains la charrue;
Mais dans la Flandre en tous lieux confondus,
Les Hollandais furent-ils moins battus?
Quoi! nos auteurs sont-ils des misérables,
Pour composer leurs écrits en français?
" Bien différens, sublimes et parfaits
„ Etaient, dit-on, ces Grecs tant admirables."
Virgile, Horace, ont écrit en latin,

*) Le comte de Saxe.

Les Grecs en grec, et nous dans notre langue:
Il est plaisant qu'un censeur clandestin
Prétende ici qu'en hébreu l'on harangue.
  Ah! dans ces jours, où notre heureux destin
Nous a fourni, pour effacer Homère,
Un Apollon plus vif et plus brillant,
Comment peut-on, en possédant Voltaire,
Avec dédain regretter un instant
Ce vieux bavard toujours se répétant,
Que sans bâiller nul mortel ne lit guère?
  Valons-nous moins que nos simples aïeux,
Très-ignorans, très-grossiers, très-gothiques?
Si l'on nous croit plus fins, plus galans qu'eux,
Plus opulens et bien plus magnifiques;
Que nos palais soient plus voluptueux,
Et nos repas beaucoup plus somptueux;
Oui, si les Cieux, à nos désirs propices,
Versent sur nous un torrent de délices,
Mon cher Fouquet, ce n'est que d'autant mieux
Nous condamner: quels étranges caprices!
  De tous ces morts que l'on a tant vantés,
Le mérite est défaut de facultés;
Et nos péchés, ce sont quelques richesses:
Beaux argumens, dignes d'un hébété,
Ou d'un esprit né pour les petitesses,
Qui des fureurs de l'envie agité,
Va publier, comme des gentillesses,
Les songes creux de sa malignité!
  Depuis le temps que subsiste le monde,
Il va toujours son train également;
Le ridicule en cent façons abonde,
Et reparaît toujours plus follement;

C'est

C'eſt un Protée, et ſes formes nouvelles
De nos cenſeurs irritent les cervelles.
Au demeurant, les hommes de nos temps,
Avec ces morts rangés en parallèles,
Ne ſont meilleurs, ni ne ſont plus méchans.
Si nos frondeurs me mettent en colère,
Je vais prouver à tout critique auſtère,
Que les beaux arts, de nos farouches mœurs
Ont adouci la rage ſanguinaire.
O jours heureux! ô ſiècle débonnaire!
Vous ne montrez trahiſons ni fureurs.
Les cœurs pervers ne le ſont pas ſans honte;
Et c'eſt beaucoup gagner, ſelon mon compte.
Mais gardons-nous de pouſſer ſur les bancs,
En *barbara*, d'ennuyeux argumens:
Convaincre un fat eſt une œuvre impoſſible;
Un envieux a-t-il l'eſprit flexible?
Sombre ennemi des hommes à talens,
Pour ſes péchés qu'il reſte incorrigible!
Qu'en enrageant de la gloire d'autrui,
Rempli de fiel et plus amer qu'abſynthe,
Amant des morts, il s'en faſſe un appui;
S'il nous hait tous, ma foi, tant pis pour lui:
Que ſon œil louche et ſa paupière éteinte
Verſe des pleurs en voyant la vertu
Qui l'écraſa, ſous ſes pieds abattu:
Qu'en ſes diſcours il nomme avec emphaſe
De vieux héros, ſes chéris, ſes élus,
Qu'il aime tant parce qu'ils ne ſont plus:
Qu'il en décore à ſon gré chaque phraſe:
Mais ſi ces morts le mettent en extaſe,
Ce n'eſt, Fouquet, qu'en haine des vivans:

Ah ! s'ils pouvaient, de leur ſombre demeure,
Au gré du Ciel, reſſuſciter ſur l'heure,
On entendrait, dès les premiers momens,
Nos vils cenſeurs, à langues de ſerpens,
Exagérer leurs défauts et leurs vices ;
Et leurs héros retourneraient là-bas,
En maudiſſant de ces cenſeurs ingrats
Les trahiſons et les noires malices.

Triſte envieux ! hurle, plein de fureur,
Contre ce ſiècle en grands hommes fertile :
Farouche aſpic ! vil calomniateur !
Va te bouffir de colère et de bile ;
Contre nos jours exerce ta fureur ;
Forge en ſecret ta ſatire imbécille :
C'eſt en vain que tu veux en ternir la ſplendeur.

Eh ! qu'importait aux bourgeois de Ninive,
Qu'un pleûtre triſte, à cervelle chétive,
Leur annonçât mille calamités ?
Rien ne troubla tant de proſpérités :
Mais le prophète, oiſeau de triſte augure,
Au fond d'un arbre ou de quelque maſure,
Où l'idiot en fureur ſe nicha,
De déſeſpoir qu'on vît ſon impoſture,
En frémiſſant ſur ſes pieds deſſécha.

De l'envieux telle eſt la récompenſe ;
Sur lui retombe enfin ſon impudence ;
Et ces ſerpens dont il chérit l'attrait,
Cruels agens qui ſervent ſa vengeance,
Au fond du cœur le rongent en ſecret.

Mépriſez donc tous les traits que l'Envie
A décochés pour flétrir votre vie :
Sur vos vertus ſes dents s'émouſſeront ;
A vous en vain elles s'attaqueront.

Cenſeurs cruels, révérez, mais ſans feinte,
Tous les humains qui ſe firent un nom;
Jetez des fleurs deſſus leur cendre éteinte:
En relevant leur réputation,
Que les vivans n'en ſouffrent point d'atteinte.
Oui, cher Fouquet, nous périrons un jour;
Dans deux mille ans nous vaudrons quelque choſe.
Morts anciens, nous aurons notre tour;
Quand une fois dans la tombe on repoſe,
Sans ſentiment, à la louange ſourd,
Sans que l'Envie en fureur s'y oppoſe,
Par le public, trop prévenu d'amour,
Du pauvre mort ſe fait l'apothéoſe.

EPITRE A LA COMTESSE DE CAMAS.

Ne penſez point, reſpectable Camas,
Qu'à votre eſprit, ſi brillant, ſi ſolide,
J'oſe jamais comparer les appas
De nos oiſons à la cervelle vide;
Fraîche jeuneſſe et des traits de beauté
Leur tiennent lieu de toute qualité.
Ce ſont des fleurs dont la couleur brillante
A de durée à peine une ſaiſon;
Un ſouffle chaud dans le brûlant lion
Fane, à jamais, leur beauté raviſſante:
N'ont-elles plus leur couleur éclatante?
Pour les cueillir, ou pour les arroſer,
Aucun paſſant ne daigne ſe baiſſer.

L'esprit, le goût et le bon sens préfère,
A la beauté l'esprit qui nous éclaire.
On trouve en vous ces trésors réunis.
Votre raison, de cent talens douée,
Est douce, humaine et toujours enjouée;
Oui, votre esprit est de tous les pays,
De tous les temps et de toutes les heures:
Vous méritez d'avoir de vrais amis,
Et par-delà, des fortunes meilleures.
Vos cheveux gris ne sont point décorés
De cent pompons, de rubans, de parure;
Et votre corps n'est point à la torture
Dans des paniers immenses et dorés;
Mais vous cachez dessous votre coiffure
Esprit qui plaît, et ce mâle bon sens,
Hélas! si rare et si digne d'encens.
Tant d'agrémens suppriment la vieillesse.
Fades beautés, qu'avez-vous d'approchant?
Vos beaux minois, parés de la jeunesse,
Vont débiter des riens en ricanant;
Vous nous lorgnez, pour plaire, en minaudant;
Dans la beauté tout paraît gentillesse;
Mais, le dirai-je à mon corps défendant?
Autant vaudrait, pour le moins, à la vue,
De Bouchardon une belle statue.
Ah! si le Ciel, secondant vos amours,
Vous eût rendu dès le berceau muettes,
Ou qu'il eût fait de vos amans des sourds;
En cas pareil nos flammes indiscrètes
Auraient au moins long-temps pu soupçonner
Que vos esprits ont le don de penser:
Mais à présent, tant causeuses vous êtes,

Qu'un froid mortel commence à me geler
Dès le moment qu'on vous entend parler;
Tous les progrès que vos mines coquettes
Et vos attraits avaient faits ſur mon cœur,
Par vos propos perdent de leur chaleur.
Le jeu, pompons, coiffures, médiſances,
Contes forgés, mille fadeurs d'amours,
Aſſaiſonnés de cent impertinences;
C'eſt l'abrégé de tout votre diſcours.
    Quand il vous plaît à l'eſprit de prétendre,
Alors vraiment il fait beau vous entendre;
Je crois revoir ces plats originaux,
Tympaniſés de femelles pédantes,
Sans jugement, affichant les ſavantes,
Que nous peignit de ſes maîtres pinceaux,
Le grand Molière en ſes pièces charmantes,
Où ſa critique enfantant des bons mots,
En mille endroits a foudroyé les ſots.
    Tremblez, tremblez, bégueules inſipides:
La beauté paſſe, et l'âge arrivera,
Qui ſillonnant vos fronts flétris de rides,
Tous vos attraits à jamais détruira.
    De leur miroir, lorſqu'il préſentera
Des teints plombés, des viſages livides,
Des yeux éteints, des paupières humides,
Bouche ſans dents et cheveux griſonnans,
Dans la fureur qu'auront ces Euménides,
La glace, hélas! dans leurs emportemens,
Sera briſée en cent mille fragmens.
    Ah, quel dépit! ce teint, plus beau qu'albâtre,
Se jaunira; plus de roſes, de lis;

Ni plus d'amant de charmes idolâtre;
Vieilles laidrons n'ont plus de beaux Tircis.
En vain tout l'art raffiné des ruelles,
Pompons brillans, mêlés de fleurs nouvelles,
Pareront-ils vos attraits surannés;
L'ajustement et les atours des belles,
Bien loin d'orner vieilles sempiternelles,
Semblent jurer avec des fronts fanés.
L'amour coquet qui plane sur vos têtes,
Qui vous protège aux bals, soupers et fêtes,
Qui de vos yeux nous décoche ses traits,
De ces beaux yeux s'enfuira pour jamais.
Jeune beauté paraît toute adorable;
Vieille guenon du public est la fable:
De vos vieux jours je plains l'affliction;
Il n'est alors aucun moyen de plaire,
Hors que ce soit la conversation;
Mais sans esprit comment y brille-t-on?
Vieille bégueule, ennuyeuse commère,
En ne fesant que contes de grand'mère,
N'attire pas la foule des chalans;
Du vestibule, une odeur pestifère
Dégoûtera vos tristes courtisans,
De l'air impur, de l'affreuse atmosphère,
Que sans relâche exhale le cautère.
Dieu sait comment les Chazots de ces temps,
Les damerets, les jeunes Ferdinands,
Gens nés moqueurs et très-peu charitables,
Plaisanteront vos faces vénérables;
Quand requinquant vos spectres ambulans,
Il vous plaira de faire les aimables:
Oui, votre porte ouverte à vos galans,

Par leur concours ne sera plus usée ;
Vous en serez la fable et la risée,
Et je vous vois regretter les rigueurs,
Dont à présent, exerçant vos caprices,
Vous dédaignez cette foule de cœurs
Dont vos amans vous font les sacrifices ;
Et je prévois que vos attraits usés,
Voyant décheoir leurs folles espérances,
S'abaisseront à faire des avances
A ces amans à présent méprisés :
Mais vainement ; car la rouille de l'âge
Du tendre Amour ne reçoit plus d'hommage.
Tel est le sort des frivoles appas,
Dont la beauté fait l'unique partage ;
Mais croyez-moi, respectable Camas,
Votre vertu vous sauve du naufrage.
Qu'importe enfin que l'âge destructeur
De vos attraits ternisse la fraicheur ?
C'est attaquer la moitié de vous-même :
Mais votre esprit que j'estime et que j'aime,
A vos attraits est bien supérieur :
Bravez le Temps et sa rage insolente ;
Il ne peut rien sur votre belle humeur,
Ni sur votre ame impassible et constante ;
Vous méprisez la sotte gravité,
Dont à la cour s'enfle une gouvernante ;
Votre sagesse est toujours indulgente,
Et votre esprit rappelle la gaieté
Dans les ennuis d'une cour indolente ;
Bien plus encor vous êtes par piété,
Bonne huguenote et pourtant tolérante.
Après ce trait, adorable Camas,

Ah ! quel mortel ne vous aimerait pas ?
Les ignorans vous jugent ignorante,
Et les ſavans vous prennent pour ſavante ;
Vous vous pliez avec facilité,
Au goût, aux mœurs de la ſociété ;
Vous ſavez rire et plaire à la jeuneſſe ;
L'âge ſenſé priſe votre ſageſſe ;
Et complaiſante et pleine de bonté,
Vous ſupportez de l'infirme vieilleſſe
Le bavardage et la caducité.
C'eſt par ces traits que votre ame accomplie
A par l'eſtime acquis de vrais amis ;
Ne penſez point qu'Amour plein de folie,
Papillonnant trouve en effet unis
Ces éventés que la débauche lie.
C'eſt ſur l'eſtime, et c'eſt ſur les vertus
Que l'amitié véritable ſe fonde ;
Vous poſſédez ces titres ; et de plus
Vous avez l'art de plaire à tout le monde.
Oui, déſormais, Camas, je chanterai
Ce beau génie, et je conſacrerai
A vos vertus mes talens et ma verve,
Et dans mes vers je vous implorerai,
Comme Pallas et comme ma Minerve.

EPITRE A JORDAN.

Flore aux abois fesant place à Pomone,
De nos jardins s'enfuit avec le Temps :
L'Eté nous quitte ; et les vents de l'Automne
Fanent les fleurs et desséchent les champs ;
L'aftre du jour, faible, tremblant et pâle,
D'un feu moins vif réchauffe ce canton ;
De son palais l'aurore matinale
Déjà plus tard paraît sur l'horison.
Colin, Lycas, transportés d'alégresse,
De nos guérets rapportent les moissons ;
Et les transports de leur bruyante ivresse
Font retentir l'écho de leurs chansons :
La liberté, l'amour, l'indépendance
Versent sur eux plus de félicités
Que n'en fournit la plus riche abondance
Dans le vain luxe et l'orgueil des cités.
Ils pensent peu, leur estomac digère,
Sans se douter qu'ils ont un mésentère ;
Leur exercice et leur sobriété
Leur font garans d'une bonne santé :
Sans se bercer de visions cornues,
Ils ne vont point se perdre dans les nues ;
Connaissant peu la sombre antiquité,
Et sans souci pour le destin du monde,
Dans leurs hameaux règne une paix profonde,
Les jeux, les ris, l'amour et la gaieté.
De l'Intérêt la tyrannique idole
Ne les vit point accourant au Pactole,

Porter le joug de la Cupidité ;
La vaine Gloire impérieuſe et folle
N'a pu jamais tenter leur vanité ;
Et de leurs vœux l'arrogance frivole
N'importuna point la Divinité.
Ils ſont heureux dans leur ruſticité ;
Tandis qu'en ville, au centre du tumulte,
Enſeveli dans les vapeurs occultes
Du pays grec et du pays latin,
Digne Jordan, tu lis et tu conſultes
Tous ces ſavans dont le ſavoir certain
Eſt le flambeau du faible genre humain.
Pour te tirer de ta mélancolie,
Pour t'inſpirer notre aimable folie,
Ma Muſe et moi nous mîmes en chemin.
Tu ſais très-bien que nous autres poëtes
En peu de temps feſons de longues traites :
Ainſi d'abord nous fûmes à Berlin.
En approchant de tes doctes retraites,
Près de la porte, orné de ſes vignettes,
Je fus frappé d'un gros ſaint Auguſtin,
Qui, de travers, s'appuyait ſur l'ouvrage
D'un grand bavard, ſavant bénédictin :
Là ſe trouvait rangé ſur le paſſage
D'autres en *us* le pédanteſque eſſaim,
De Quatre-gros (*) méritant le ſuffrage ;
Qui dans ta ſalle, en bravant le Deſtin,
Grands de renom, mais pauvres d'équipage,
Ne ſont vêtus qu'en ſale parchemin.
Paſſant enfin du ſacré veſtibule
Au cabinet, dans l'aſile divin

(*) Bouquiniſte.

Qui te renferme, ainsi qu'un capucin,
Je vis l'auteur dont la plume polie
Eloquemment défendit la folie,
Ton gros portier, tel que Grandonio,
Le sieur Erasme en grand in-folio;
Je le passai, perçant avec surprise
L'énorme tas des pères de l'Eglise,
J'arrive enfin auprès de ton bureau.
C'est-là, Jordan, que tes savantes veilles
En cophte, en grec t'apprennent cent merveilles;
Qu'avec ardeur tu mets dans ton cerveau.
Là se trouvait l'ouvrage incognito
De l'inconnu mais fameux Aboesite: (*)
Là se trouvait tout le recueil nouveau
Des derniers vers que fabriqua Rousseau
Depuis le temps qu'il se fit hypocrite.
Je vis encor rangé sur tes rayons
Un gros recueil d'injures bien écrites
D'un huguenot contre les jésuites;
Je vis aussi quelques réflexions
D'un prestolet déclamant comme au prône
Contre la Bête et contre Babylone,
Par charité damnant les mécréans;
Pour papégauts livres édifians.
Près d'eux était le livre des insectes (**),
Enfin la source où l'on puisa les sectes (***).
Auprès de toi résidait Apollon,
Qui démeublait, pour remplir ton Lycée,
Son cabinet et même l'Hélicon.

(*) Professeur génevois que Jordan cite comme un grand auteur, mais que personne n'a l'honneur de connaître.
(**) Réaumur.
(***) La B..le.

Il appelait une ombre au haut placée ;
C'était Horace, ami de la raiſon,
Qui, tranſporté du feu de ſon génie,
Chantait les vers de ſa Muſe polie,
Et te diſait : " Choiſis les meilleurs vins ;
„ Crois-moi, ce ſoin à tout eſt préférable :
„ Les grands projets ſont inſenſés et vains ;
„ Car de nos jours le fil eſt peu durable. "
Auprès de lui, Deſpréaux ſe rangeait,
Ami du ſens et de l'exactitude,
Trop ſatirique et quelquefois trop rude,
Mais dont la lyre au Parnaſſe plaiſait.
D'un air aiſé Lucien, qui ſuivait,
Sage, plaiſant et ſans ſollicitude,
Du haut du Ciel tous les Dieux dénichait,
Et librement ſur leur compte riait.
Des bords du Pont, cherchant la compagnie,
Le tendre Ovide après ceux-ci venait,
Et des couleurs de ſon riche génie
Trop brillamment décorait l'élégie ;
Avidement pourtant on le liſait.
Plus loin, parut ce célèbre ſceptique, (*)
Qui bien armé de ſa dialectique,
En un champ clos combattit les docteurs,
Qui ſut à bout pouſſer le fanatique,
Et foudroyer l'orgueil théologique,
En détruiſant le règne des erreurs.
Là, j'aperçus le vieux bon-homme Homère,
Qui, ſe voyant obſcurci par Voltaire,
Dans ſon poëme avec ſoin ſe cachait,
Et des Ligueurs l'Illiade couvrait.

(*) Bayle.

Au-dessus d'eux, en belle reliûre,
Je vis l'auteur qui peignit la Nature, (*)
Ce bel esprit qui par ses vers divins
Illustra plus l'empire des Romains,
Que les Césars n'ont pu par la victoire
En assurer la grandeur et la gloire.
C'est-là, Jordan, chez ces illustres morts,
Que ton esprit de la nature entière
Approfondit l'essence et les ressorts,
Et prend si haut son vol et sa carrière.
J'estime fort tes soins laborieux,
Et tes travaux profonds et studieux;
Mais, cher Jordan, te couvrant dans ta vie
De ces lauriers rares et précieux,
Qui sur le Pinde excitent tant d'envie,
Dis-moi, Jordan, en es-tu plus heureux?
Comptons ici les peines qu'il faut prendre,
Pour arriver à l'immortalité:
Si tu gagnas en t'efforçant d'apprendre,
Tu perds, Jordan, ta propre liberté:
Oui, dans l'erreur, en toi l'orgueil préfère
Un vain encens, une vapeur légère
Au vrai bonheur, à la félicité,
Que tu pouvais, ayant le don de plaire,
Trouver chez nous dans la société.
Comme l'on voit à la fin de l'automne,
Ayant payé ses tributs à Pomone,
La terre en paix respirer le repos;
Ainsi, Jordan, renonce à tes travaux:
Reviens chez-nous, dans ce séjour paisible,
De l'amitié recueillir tout le fruit.

(*) Virgile.

Aſſez long-temps, par un travail pénible,
Tu cultivas le champ de ton eſprit;
L'étude enfin, crois-moi, devient nuiſible,
Il faut par-fois ſe donner du répit:
Tout ſe repoſe; et même la nature
Fait aux étés ſuccéder les hivers;
Mais le printemps répare avec uſure
Le temps ſtérile où dormait l'univers.
Plus d'un plaiſir eſt préparé pour l'homme,
Mais de ſes biens négligent économe,
Il n'en ſait point tirer tout l'uſufruit.
Chazot ſe plaît dans la chaſſe et le bruit,
Le bon Jordan dans ſes ſavantes veilles,
Céſarion à vider des bouteilles,
Un courtiſan à briller à la cour,
Un amoureux à ſoupirer d'amour,
L'ambitieux à ſentir la fumée
D'un vain encens qu'offre la renommée;
Le gros Auguſte (*) à payer ſes deſſerts,
Et moi peut-être à cheviller des vers.
Nos plus beaux jours ſe paſſent comme une ombre;
Sage Jordan, pourquoi borner nos goûts?
Ah! je voudrais en augmenter le nombre:
L'homme ſenſé doit les réunir tous.
Penſant ainſi, ta ſageſſe épurée,
N'eſt point auſtère, inſupportable, outrée;
Dans les momens d'une aimable gaieté,
J'ai vu ta tête au Pinde révérée,
Du tendre myrte et de pampre parée;
Et j'ai cru voir aſſiſe à ton côté
Ton Uranie en Vénus décorée,

(*) R. de P.

Et la Raiſon des Grâces entourée,
Qui par principe aimait la Volupté.
Viens donc jouir ſous un autre empyrée,
Du doux plaiſir qui fuit avec le temps :
Hâte tes pas ; car dans cette contrée,
Point de ſalut pour nous ſans les Jordans.
Je t'attendrai ſous ces hêtres antiques,
Qui relevant leurs fronts audacieux,
Entrelaçant leurs branchages ruſtiques,
Et nous donnant leurs ombres pacifiques,
Semblent toucher à la voûte des cieux:
Au lieu, Jordan, de nos riches portiques,
Sous leurs abris, ſimples, non magnifiques,
La Volupté régnait chez nos aïeux.
C'eſt-là qu'en paix je vois couler ma vie
Sans préjugés et ſans ambition;
Cherchant le vrai dans la philoſophie,
Et me bornant à ma condition:
Là, plein du Dieu de qui le feu m'inſpire,
Je peins en vers quelques légers tableaux,
Et de ma voix accompagnant ma lyre,
Je fais ſouvent répéter aux échos
Les noms chéris d'amis que je révère.
Et mépriſant ennemis et rivaux,
Compatiſſant, ami tendre et ſincère,
Toujours enclin à ſervir les humains,
J'attends ſans peur l'arrêt de mes deſtins.

EPITRE A MA SOEUR DE BAREUTH.

DIGNE et ſublime objet d'une amitié ſincère,
Sœur, dont la ſolide vertu
T'a fait l'idole de ton frère;
O Toi! que le Deſtin têtu
Pourſuivit conſtamment d'une rigueur ſévère;
O Toi! dont le cœur débonnaire
Par un tiſſu de maux ne fut point abattu;
Depuis nos jeunes ans, un ſort toujours contraire,
Obſtinément ſut t'accabler;
L'injuſtice dardant ſa langue de vipère,
Oſa de plus te déſoler.
Dans ton premier printemps un foudre politique
Sur ta tête vint à crever,
Et la méchanceté, par un ſentier oblique,
Contre ton innocence eut l'art de ſoulever
De ton ſang, juſtes Dieux! la ſource alors inique.
Tu plias ſous le joug de l'humble adverſité;
Le premier ſoleil de ta vie,
Eclipſé dans ſon cours par un nuage impie,
Te plongea dans l'obſcurité.
Enfin, qui n'aurait cru que le ſort et l'envie
Auraient uſé leurs traits dès-lors à t'affronter?
Mais à préſent la maladie,
Par un tourment nouveau, vient te perſécuter.
Dieux! détournez de ma penſée
L'objet d'un préſage effrayant;
De douleur mon ame oppreſſée,

Mon

Mon cœur abattu, déffaillant,
Tremblant de ce péril extrême,
Que la Mort, de son fer tranchant,
Ne me sépare en ce moment
De cette moitié de moi-même.
Plutôt tournez sur moi, Destins, ou Dieux jaloux,
Le redoutable poids de vos injustes coups!
Frappez, puisqu'il le faut, de votre faux sanglante;
Je m'offre victime innocente;
Mais ne frappez que moi; sans me plaindre de vous,
Je bénirai plutôt votre main bienfesante;
Oui, je détournerais, impitoyables Dieux,
Votre colère vengeresse
De tes jours, chère Sœur, de tes jours précieux,
En me sacrifiant par effort de tendresse . . . .
Mes vœux sont exaucés; de plus heureux destins
Ecartent déjà les nuages,
Et feront succéder des jours clairs et sereins
Au déchaînement des orages.
Le haut du ciel s'ouvre pour moi,
Dans mon transport divin j'y voi
Les destins fortunés qui pour vous se préparent;
Les chagrins sont bannis, tous les maux se réparent.
Tous les Dieux à la fois dans l'Olympe assemblés,
Regrettant les malheurs sur vous accumulés,
Veulent en réparer la honte;
Et piqués d'émulation,
Ils ont tous résolus que chacun pour son compte
Vous fera réparation.
Mais de cette troupe immortelle
Minerve, qui vous fut fidelle,
Mérita seule exemption.

La tendre beauté de Cythère
Arma pour vous son fils l'Amour:
Rends-toi sur ton aile légère,
Dit-elle au terrestre séjour.
Ce n'est point cet amour au cœur changeant et double,
Dont la brutalité s'applaudit dans le trouble;
Dont le funeste empire est tout cet univers;
Mais le Dieu du tendre hyménée,
Ce Dieu que votre destinée
Vous peint mieux que ne font mes vers.
Diane des bois accourue
Dit que ma chasse contribue
A rendre variés les divertissemens
Dont jouit ma princesse en ces bois innocens.
Aussi-tôt vos rochers d'animaux se peuplèrent;
Dans vos sombres forêts les biches s'attroupèrent;
Le cerf reçut la mort de vos adroites mains;
Le renard fut forcé, fuyant de sa tanière;
Le cruel sanglier termina ses destins;
Et d'un coup bien visé l'adresse meurtrière,
Partant aussi-tôt que l'éclair,
Précipita plutôt de la plaine de l'air,
La perdrix, le faisan et le coq de bruyère.
Apollon, qui voyait les succès de sa sœur,
De vos plus doux destins voulut avoir l'honneur:
Avec les filles de Mémoire,
Il descendit dans l'auditoire,
Que vous élevâtes aux arts;
Il y planta ses étendards;
Et la touchante Melpomène,
Au milieu des fureurs, des poisons, des poignards,
Fixa sur la tragique scène

Et votre goût et vos regards.
Après elle parut Thalie ;
Sévère au sein de la folie :
Qui sur le ridicule où tombent les humains,
Jette son sel à pleines mains.
Lors vint du sein de l'Ausonie,
L'harmonieuse Polymnie,
Qui joignit avec art à ses divins accords,
Aux doux charmes de la musique,
Tout ce qu'a de pompeux un spectacle magique,
Où la profusion étale ses trésors.
Ainsi que la troupe de Flore,
Vint la bande de Terpsichore ;
Les Grâces arrangeaient ses pas entrelacés,
Et d'entrechats brillans avec art rehaussés.
Enfin la Danse et la Musique,
La Scène tragique et comique,
Tous, à vous plaire, intéressés,
S'animaient d'un même courage,
Pour obtenir votre suffrage.
Plus loin la troupe des savans,
Sous les auspices d'Uranie,
Venait avec cérémonie,
Pour vous consacrer ses talens.
Dans l'ivresse de l'ambroisie,
Proférant d'immortels accens,
Ma Déité, la Poésie
Vous offrait son divin encens.
Là, bravant les glaces de l'âge,
Un vieux chantre (*) prenait courage,
Et célébrait vos agrémens.

(*) La Croze.

Pour moi, jeune écolier d'Horace ;
A peine ai-je au pied du Parnaſſe
Paſſé mon troiſième printemps ;
Que rempli d'une noble audace,
J'oſe vous conſacrer mes chants ;
Ni le ſecours tardif des ans,
Ni le ſecours prompt de Minerve,
N'ont fait mûrir ma jeune verve :
Mais, chère Sœur, mes ſentimens,
Trop vifs pour ſouffrir la réſerve,
Affrontent tous ménagemens,
Qui, plein du beau feu qui l'anime ;
Brave la céſure et la rime,
Mais fait l'art de parler au cœur,
Surpaſſe d'un froid orateur
Le puriſme puſillanime.

EPITRE A MAUPERTUIS.

Dans ce climat ſtérile et naguère ſauvage
De nos groſſiers aïeux, des antiques Germains,
On ſuivait bonnement l'ignorance et l'uſage ;
La ſubtilité des plus fins
Etait la force et le courage.
Nous étions tous peu délicats,
Et la Nature peu féconde
Produiſait, pour tout bien, du fer et des ſoldats.
Dans ce pays, voiſin d'un des pôles du monde ;
Les Muſes, de leurs pas divins,
Ne firent qu'un très-court paſſage,

Quand Cypris, un beau jour, y guida vos deftins:
Porter le jour au nord, inftruire les humains,
Ce fut votre admirable ouvrage;
Et la Nature avait befoin d'un fage,
Pour nous interpréter fes fublimes deffeins.
Le laurier d'Apollon, tranfplanté par vos mains,
Et cultivé fur ce rivage,
Nous fit naître l'efpoir de revoir en cet âge
Reffufciter les arts des Grecs et des Romains.
Le luth d'Anacréon, le compas d'Uranie,
Les fombres profondeurs de la philofophie,
Toutes les fleurs et tous les fruits
Chez vous fe trouvent réunis.
Pardon à votre modeftie!
Tant de fortes d'efprit, tant de talens divers
Réveillent ma Mufe endormie;
Je ne puis plus m'en taire, il faut que je publie,
Et par ma profe et par mes vers,
Que vous valez vous feul toute une académie.
Mais quoi! dans le tranfport dont mon efprit eft plein,
Amant de tous les arts, ma timide paupière
Verra-t-elle en un jour achever leur carrière?
Quoi! leur brillante aurore et leur fatal déclin
N'auront duré qu'un feul matin?
La Mort fèche et livide arme fa main tremblante,
Je vois fa faux étincelante
Menacer fièrement la trame de vos jours.
Ah! de ta fureur dévorante,
Barbare, au moins fufpends le cours.
Des enfans d'Hippocrate un funèbre cortége
Vous tient au lit et vous affiége

Par ses drogues et ses onguens,
Se perd en ses raisonnemens,
Abuse ses dévots et ne vous trompe guère;
Aux superstitieux Lucrèce fit la guerre,
Vous la faites aux charlatans.
Hé quoi! l'homme d'esprit, avec l'homme vulgaire,
Est donc assujetti sous l'empire des sens?
Hélas! il est trop vrai: l'homme est bien peu de chose,
Et, s'il s'épanouit comme une fraîche rose,
Il se fane au souffle des vents;
Un fragile tissu de fibres diaphanes,
Des ressorts déliés, de débiles organes,
De nos jours fugitifs sont les faibles garans;
L'artiste arrangement de ce frivole ouvrage,
Est l'œuvre d'un auteur plein d'ostentation,
Et s'il nous fit à son image,
Il ne pensa point à l'usage,
Que dans ce monde nous ferions
De ce corps fait de filigrane:
Etui ridicule, où le crâne
Recèle mille passions.
Quand des Amours badins la Compagne riante,
En séduisant nos cœurs, enflamme nos désirs,
D'un prestige enchanteur la force décevante
Persuade à d'Argens d'une voix complaisante,
Qu'il est l'aigle en amour, Hercule en ses plaisirs.
Dès que l'Amour volage une fois nous affecte,
Il se fait un miracle, un changement soudain;
Le débile et rampant insecte
Pense que son corps est d'airain.
Partez, Plaisirs, partez; à jamais je vous quitte;
De vos brillans dehors mon ame fut séduite:

Tumulte, Astuce, Vanité,
Douce Erreur, flatteuse Chimère,
De votre peu de savoir-faire
Mon esprit n'est plus entêté:
Revenu de ma folle ivresse,
Le rêve disparaît et l'enchantement cesse,
Tout fait place à la vérité.
Le palais enchanteur où m'attirait Armide,
Est par l'expérience au juste apprécié.
Plaisirs, vous ne pouvez ni remplacer ce vide,
Ni tranquilliser l'amitié.

EPITRE A D'ARGENS.

Oui, l'hiver décrépit fuit devant le printemps;
Les aquilons fougueux, l'impétueux borée,
Ne se déchaînent plus sur nos fertiles champs;
Et la vague liquide est enfin délivrée
De ses glaçons engourdissans:
Dessus une arène dorée
Nos ruisseaux tortueux serpentent librement;
Des mains de la Nature élégamment parée,
Simplement, sans art décorée,
Flore embellit ces lieux par ses riches présens.
Tout renaît sous le ciel: l'année adolescente
Rappelle de nos jours la jeunesse charmante;
La rose le dispute aux rubis éclatans,
L'émeraude le cède aux feuillages naissans;
Mille brillantes fleurs émaillent ce bocage,
Et les chantres des bois, par leur tendre ramage,
Font répéter leurs sons aux échos indiscrets.
Mais, indolent Marquis, tandis que je vous fais,

De cette faifon raviffante,
Par mes crayons quelques portraits,
La Pareffe, qui vous enchante,
L'œil chargé de pavots, engourdie et pefante,
Sous fes lois vous captive enfin.
Hermite au centre de la ville,
Et prefque inconnu dans Berlin,
En vain la campagne fertile
Vous offre un plus riant deftin.
Quittez cet ennuyeux afile,
Les noirs chagrins, les embarras,
Ces foucis, ces procès, ces rats,
Qui ne font qu'échauffer la bile:
Suivez les plaifirs fur mes pas;
Venez à Sans-Souci: c'eft-là que l'on peut être
Son fouverain, fon roi, fon véritable maître;
Ce champêtre féjour, par fa tranquillité,
Nous invite à jouir de notre liberté.
D'Argens, fi vous voulez connaître
Cette folitude champêtre,
Ces lieux où votre ami compofa ce difcours,
Où la Parque pour moi file les plus beaux jours;
Sachez qu'au haut d'une colline,
D'où l'œil en liberté peut s'égarer au loin,
La maifon du Maître domine:
D'un ouvrage fini l'on admire le foin,
La pierre fous la main habilement taillée,
En divers groupes travaillée,
Décore l'édifice et ne le charge point.
A l'aube ce palais fe dore
Des premiers rayons de l'aurore,
Sur lui directement lancés:

Par ſix terraſſes différentes,
Vous deſcendez ſix douces pentes,
Pour fuir dans des boſquets de cent verts nuancés,
Sous ce branchage épais, des Nymphes enfantines
Font ſauter et jaillir leurs ondes argentines
Sur des marbres ſculptés, qui ne le cèdent pas
Aux chef-d'œuvres des Phidias.
Là le train de mes jours a la démarche unie;
Là ne règne point la folie
Des aſſommans et longs repas,
Que la coutume règle avec ſa tyrannie;
Où l'ennui bâillant s'aſſocie
A la profuſion des modernes Midas;
Où le rire glacé tout hautement renie
La diſcordante compagnie,
L'étiquette et les embarras.
Une table à midi frugalement ſervie,
Qu'on ſait aſſaiſonner par d'utiles propos,
Où les traits pétillans de la vive ſaillie
S'égayent quelquefois ſur le compte des ſots,
Y pourvoit ſans excès aux beſoins de la vie:
On y préfère des bons mots
La ſaillante plaiſanterie,
A la gourmande intempérie
De vos Apicius et de tous les héros.
Là ne paraît point ſur la ſcène,
Dans les convulſions des longs embraſſemens,
L'infame Fauſſeté, ni l'implacable Haine,
Dont la perfide bouche articule avec peine
La trahiſon des complimens.
Là ne ſe trouvent point ces gens
Que l'amour-propre peint des couleurs les plus belles,

Qui sur tous les sujets sont de parfaits modèles;
Leur discours est comme un miroir
Où leur fatuité s'admire et se fait voir.
Là ne se trouvent point ces bégueules titrées,
Ces prudes en chaleur, ces froides mijaurées,
Qui discutent des riens, qui rient en chorus.
Là, grâce au Ciel, sont inconnus
Ces longs discoureurs méthodiques,
Argumentateurs métaphysiques,
Tous ânes baptisés en *us*.
Là n'habitent point la Critique
Au ris malin, à l'air caustique;
Ces atrabilaires Argus
A l'ongle venimeux, à la dent qui déchire,
Aux infernales eaux abreuvant leur satire;
Et ces bavards et ces fâcheux,
Tous parasites ennuyeux.
Cette tranquille solitude
Défend, comme un puissant rempart,
Contre tous les assauts qu'avec la multitude
La turbulente inquiétude
Livre aux sages amans des sciences et des arts.
Ah! d'Argens, que l'espèce humaine
Est sotte, folle, avide et vaine!
Heureux, qui retiré dans un temple à l'écart,
Voit, sous ses pieds, grossir et gronder les orages;
Contemple de sang-froid les écueils, les naufrages,
Où les ambitieux, vains jouets du hasard,
De leurs tristes débris vont couvrir les rivages!
Heureux, cent fois heureux, le mortel inconnu,
Qui, d'un esprit non prévenu,
Repoussant hardiment le poison de la Gloire,

De sa coupe jamais n'a bu,
De qui le goût solide est enfin revenu
De tous ces vains lauriers que dispense l'histoire ;
Et qui, par ses vertus vers son siècle acquitté,
N'élève point d'autels à sa propre mémoire,
Ne gueuse point l'encens de la postérité !
Méprisons tous ces fous qui priment sur les autres :
Marquis, ces faux plaisirs ne seront pas les nôtres ;
Ah ! plutôt l'on verra d'Argens levé matin,
L'âne emporter le prix à la rapide course,
La Camas devenir catin,
Ou l'Elbe regorgeant remonter vers sa source.
Laissons les glorieux eux-mêmes s'applaudir,
Et tandis que leur faim ne pourra s'assouvir,
Qu'entassant les projets que forme l'inconstance,
Que morts pour le présent, ils vivent d'espérance,
Pratiquons, nous, l'art de jouir ;
Et laissant aboyer et Cerbère et l'Envie,
Considérons le temps, dont le rapide cours
Nous ravit, en fuyant, les instans de la vie,
Précipite nos plus beaux jours,
Et nous entraîne, hélas ! avec trop de furie,
De la vive jeunesse à la caducité :
La fleur à peine éclose est aussitôt flétrie ;
A peine l'homme est-il, qu'il a déjà été.
Déjà votre ame est alarmée
Du ton de la réflexion :
Oui, la vie est un songe, une vaine fumée ;
Un théâtre où l'illusion
A fait un trafic de chimère.
Mais de-là ma conclusion,
D'Argens, ne doit pas vous déplaire ;

Ma ſincère amitié vous conjure de faire
Uſage du plaiſir qui fuit;
De fixer d'une main légère
La jouiſſance paſſagère
Qui paraît et s'évanouit.
Que m'importe demain quel eſt le jour qui fuit?
Que les aveugles deſtinées
Nous gardent de longues années,
Répandent ſur nos ſens leurs divines faveurs;
Ou que nous accablant d'infortunes cruelles,
Leurs bras appeſantis nous comblent de rigueurs?
Parons toujours nos fronts de ces roſes nouvelles;
Remplaçons les vrais biens par de douces erreurs;
A ces Amours badins allons ravir les ailes,
Et décochons leurs traits droit au cœur de ces belles:
Nous ne ſommes enfin que maîtres du préſent;
A différer le bien, ſouvent l'homme s'abuſe:
Jouiſſons de ce ſeul inſtant,
Peut-être que demain le Ciel nous le refuſe.

EPITRE A MAUPERTUIS.

Vous revoilà donc à Paris,
Parmi Meſſieurs les beaux eſprits;
Au centre de la politeſſe,
Des arts et de l'urbanité
Que poſſéda jadis la Grèce;
Careſſé par une ducheſſe,
Déſiré, par-tout invité;
Jouiſſant dans votre patrie,
Et de l'eſtime et de l'envie,

Qu'attire toujours après foi
Le mérite, dont l'éminence
A la méprifable ignorance,
Tacitement donne la loi.
Que la France fera jaloufe,
Qu'Hymen par le choix d'une époufe;
Ait fixé vos vœux à Berlin!
" Ma chère, c'eft un géomètre, "
Dira l'une d'un air malin;
" Dans le monde il paffe pour être
„ D'un jugement net et certain."
Le feu lui montant au vifage,
Elle fent d'autant plus l'outrage
Que vous faites à fes attraits;
L'autre répond, pleine de rage,
" Ah! c'eft qu'il n'eft pas bon français."
Bientôt un nouveau flux de monde
Vous entraîne vers ce féjour,
Où, de la nature profonde,
L'art à tâtons fuit le détour.
Dans cet aréopage augufte,
On diftingue ce vieux Neftor,
Refte chéri de l'âge d'or,
Dont l'efprit gai, profond et jufte,
Semble triompher de la mort.
Là font protégés d'Uranie
Et les Clairauts et les Mairans;
Votre émule de Laponie;
Et tant d'autres, tous vrais favans.
De-là vous vous rendez au temple
Qu'Armand fonda, tant pour fon nom
Que pour le culte d'Apollon!

Où l'étranger ravi contemple
Tous les Dieux de votre Hélicon :
Quarante plumes triomphantes
Y portent des coups foudroyans
Aux solécismes renaissans.
Dans cette compagnie illustre,
L'un brille d'un plus vif éclat ;
Il en est l'ornement, le lustre ;
Du Pinde il a le consulat,
Comme un cèdre, qui se redresse,
Lève, sur la forêt épaisse,
Son front superbe et sourcilleux ;
De même ce moderne Homère,
Au-dessus du savant vulgaire,
Semble porter son vol aux cieux.
Plus loin, aux bords de l'Hippocrène,
On voit l'amant de Melpomène,
Son Catilina dans les mains ;
Fesant haranguer sur la scène
Le Démosthène des Romains.
Là, prenant une autre tournure,
Chiche de mots, mais plein de sens,
Vsbec crayonne à ses Persans,
De nos mœurs la folle peinture.
Et plus loin, sur un flageolet,
Un héroïque perroquet . . . .
Mais quels sont ces cris d'alégresse,
Ces chants, ces acclamations ?
Le Français, plein de son ivresse,
Semble vainqueur des nations ;
Il l'est : et voilà que s'avance
La pompe du jeune Louis ;

L'Anglais a perdu sa balance
L'Autrichien, son insolence;
Et le Batave encor surpris,
En grondant, bénit la clémence
De ce héros dont l'indulgence
Pardonne après l'avoir soumis.

Ce prince, à son peuple, qui l'aime,
Immole son ambition;
Plus grand, à mon opinion,
De s'être subjugué lui-même,
Que s'il eût, moderne César,
Attaché la Flandre à son char.

Les Français suspendent leurs armes:
Les arts, les plaisirs et l'amour
Bannissent les froides alarmes:
Mars régna: chacun à son tour.

Ces cyprès qu'un sang magnanime
Arrosa, pour punir le crime
De vingt rois contre vous liés,
Soudain se changent en lauriers.
Les roses couronnent vos têtes,
Tous les jours sont des jours de fêtes,
Quand Janus ferme son palais.

Qu'il est beau de cueillir la paix
Au sein brillant de la victoire!
Louis, ton immortelle gloire
Va de pair avec tes bienfaits.

De cette charmante patrie,
Maupertuis, goûtez les douceurs;
Mais, du centre de ses splendeurs,
Ecoutez du moins, je vous prie,
Les tristes regrets qu'à Berlin

Où l'étranger ſurpris contemple
Toute la grandeur des Romains,
Dans leurs plus floriſſans deſtins:
Dans cette ſalle orbiculaire,
La baſilique et ſanctuaire
Des voluptés et des plaiſirs;
Où nous entendrons les ſoupirs
De la touchante Melpomène;
Où nous verrons tout le domaine
Et des Muſes et d'Apollon;
Dans l'opéra ce Dieu fera le violon,
Il daignera lui-même inſpirer l'harmonie,
Et ſoutenir la mélodie;
Du chant, des inſtrumens, il unira le ſon
Au charme d'une voix ſonore:
De plus, il daignera nous enrichir encore,
En y joignant l'illuſion
Que met la décoration
A la danſe de Terpſichore.
Là, n'ayant plus chargés les bras
Des héroïques embarras
Qui me font griſonner la tête;
Oubliant le Dieu des combats,
Nous pourrons célébrer la fête
De Cypris et du tendre Amour;
Les cœurs feront notre conquête;
Le cul d'Églé, notre tambour;
Et les Grâces feront de jour;
Les bouteilles feront nos armes,
Les myrtes feront nos lauriers,
Et les bacchantes nos gendarmes;
Les lits feront témoins de nos exploits guerriers;

De plus, la bahoute et le masque
Pourront nous tenir lieu du casque ;
De légers escarpins serviront de coursiers ;
Dans ce nouveau palais *) de noble architecture,
Nous jouirons tous deux de la liberté pure,
Dans l'ivresse de l'amitié ;
L'ambition, l'inimitié,
Seront les seuls péchés taxés contre nature ;
Le culte ne s'adressera,
Et notre encens ne fumera,
Que sur les autels d'Épicure.
Tandis que je vous fais cette aimable peinture,
Des plaisirs dont nous jouirons,
Vous languissez dans les prisons
Du terrible Dieu d'Epidaure :
A ses prêtres, vos assassins,
Par erreur nommés médecins,
Si vous voulez guérir encore,
Faites prendre tous les matins
Double portion d'ellébore :
Alors quand le triste Orion,
Sur nos champs dépouillés de la moisson nouvelle,
Enverra, par les vents, et la neige et la grêle,
Vous verrez, cher Césarion,
Dans les murs de notre Ilion,
De retour, votre ami fidelle.

*) Charlottembourg.

PIÈCES DIVERSES.

STANCES.

PARAPHRASE DE L'ECCLESIASTE.

HOMME, qui marches dans l'ombre
De tes préjugés flatteurs,
De ces tyrans enchanteurs
Je veux diſſiper le nombre,
Et percer la vapeur ſombre
Dont t'offuſquent tes erreurs.

Ce ſpectacle magnifique,
Ce monde où tant de plaiſirs
Enflamment tes vains déſirs,
N'eſt qu'un beau palais magique,
Qu'habitent le crime inique,
Les regrets et les ſoupirs.

Sur ce théâtre fertile
En tant de variétés,
Tout ce que ton œil débile
A pris pour des nouveautés,
Sont d'une ſcène mobile
De vieux objets répétés.

La tendre et brillante roſe,
Qu'au matin l'on voit écloſe,
Se fane à la fin du jour:
Tel eſt le ſort ſans retour

De l'objet qui t'en impoſe,
L'âge en bannira l'amour.
L'œil qui briguait ton hommage
S'éteint et perd ſa ſplendeur;
L'éclat de ce beau viſage
Se ride, et de ſa pâleur
Souffrant le livide outrage
N'inſpire plus que l'horreur.
Si le faſte et l'opulence
T'attirent par leurs appas;
L'envie épiant tes pas
En trompant ton eſpérance
Va noyer ta jouiſſance
Dans une mer d'embarras.
Ou bien de ſa bouche impie,
La farouche calomnie
Noircit tes brillans exploits,
Et de ſa perfide voix
Excite contre ta vie
Et les peuples et les rois.
Vainement ton cœur déplore,
Tant de deſtins ennemis;
Quel noir chagrin te dévore?
A ton joug ſois plus ſoumis.
Le bonheur dès ton aurore,
Ingrat, te fut-il promis?
Le Ciel à ſon gré diſpenſe
Ses faveurs et ſon courroux;
Proſternés à ſes genoux
Il trompe notre eſpérance:
L'univers eſt pour nous tous
L'empire de l'inconſtance.

L'orgueil, au front insolent,
Murmure des moindres peines;
Je vois dans ses plaintes vaines
L'effort toujours impuissant
D'un forçat faible et tremblant
Qui se débat dans ses chaînes.
L'ardeur de la passion
Dans le printemps de la vie
Au tendre amour te convie;
La superbe ambition
Succède à cette folie
Mais tout n'est qu'illusion.

L'esprit humain, flottant dans son incertitude,
Se plonge tour à tour, sans règle, sans appui,
Dans les convulsions de son inquiétude,
Ou dans la léthargie où l'entretient l'ennui.

Pourquoi tant de travaux, et de soins inutiles?
Quoi! sans cesse l'erreur nous doit-elle éblouir?
Le temps s'enfuit, mortels, apprenez à jouir
De momens passagers, et de plaisirs faciles.

La cabane où le pauvre à peine est à couvert;
Les palais somptueux des maîtres de la terre,
Sont sans distinction écrasés du tonnerre;
Tout homme doit souffrir, ou bien il a souffert.

Le même champ produit la plante salutaire,
Et les poisons mortels de l'affreuse Circé,
Une tombe engloutit l'orgueil et la misère,
Et la vertu du juste et le crime insensé.

Dans le rapide cours de nos frêles années,
La plaintive douleur et la prospérité
S'absorbent dans l'oubli par les temps entraînées;
Tout ce qui fut est tel que s'il n'eût point été.

De ce vaſte univers l'éternel architecte
Maître de la nature, auteur des élémens,
Mérite ſeul, mortel, que ton cœur le reſpecte;
Vengeur de l'orphelin, il punit les méchans.

STANCES A VOLTAIRE.

(*Honi, marchand de vin de Bruxelles, vint à Weſel, portant à l'auteur une épître en vers, de Voltaire: l'auteur avait alors deſſein d'aller en Flandre, et il n'en fut empêché que par la fièvre quarte.*)

De votre paſſe-port muni,
Et d'un certain petit mémoire,
S'en vint ici le ſieur Honi,
Qui s'applaudiſſait de ſa gloire.
Ah! dis-je, apôtre de Bacchus,
Ayez pitié de ma miſère;
De votre vin je ne bois plus;
J'ai la fièvre; c'eſt choſe claire.
Apollon, qui me fit ces vers,
Eſt Dieu, dit-il, de médecine;
Ecoutez leurs charmans concerts,
Eprouvez leur force divine.
Je lus vos vers, je les relus;
Mon ame en fut plus que ravie;
Je fus guéri; du moins je crus
Que ces vers me rendaient la vie.

Et le plaisir et la santé
Que vous eûtes l'art de me rendre,
Et force curiosité,
D'un saut m'emportèrent en Flandre.
Enfin, je verrai dans huit jours
Le généreux rival d'Homère;
Et quittant la morgue des cours,
Je pourrai vivre avec Voltaire.
Partez, Honi, mon précurseur,
Muni de ce nouveau diplome:
L'intérêt est votre moteur;
Le mien, c'est de voir un grand homme.

STANCES

Contre un médecin qui pensa tuer un pauvre goutteux à force de le faire suer.

Je chante la palinodie;
Il faut publier en tout lieu,
En admirant la pharmacie,
Qu'Hippocrate est un puissant Dieu.
De ce Dieu le pouvoir énorme
A fait un prodige nouveau;
Voyez mon corps qui se transforme,
Et s'écoule comme un ruisseau.
Déjà je deviens une source,
Et serpentant sur ce limon,
Je veux atteindre, dans ma course,
Ce beau fleuve dans ce vallon.
Oui, là mes ondes amoureuses
Iront se mêler pour toujours

Aux ondes pures et fameuſes
Du fleuve, objet de mes amours.
  Là, ſoit qu'il paſſe une prairie,
Ou qu'il parcoure des climats
Plus arides que la Libye,
Je ne l'abandonnerai pas:
  Soit enfin qu'il ſe précipite
Du haut des monts en écumant,
Ou bien qu'il dirige ſa fuite
Vers l'inſatiable océan:
Soit qu'en ſa courſe vagabonde,
Un monarque enchaînant ſes eaux,
Par un grand art force ſon onde
A jaillir en divers jets d'eaux:
  Ce m'eſt indifférente choſe,
Et je bénirai les Deſtins,
De ce que ma métamorphoſe
Me garantit des médecins.

STANCES IRREGULIERES
SUR
LA TRANQUILLITÉ.

NON, ce n'eſt point au Dieu qui répand les pavots,
    Au Dieu de qui la main peſante
Plonge tout l'univers dans un profond repos,
    Que ma Muſe, à peine naiſſante,
    Prétend conſacrer ſes travaux;
    Je laiſſe aux Muſes indolentes,
    Au haut du Parnaſſe expirantes,

Tout l'honneur d'invoquer ce léthargique Dieu :
Qui veut monter ſur le Parnaſſe,
Doit choiſir la première place ;
Entre bon ou mauvais il n'eſt point de milieu.

* * *

Pour moi, je chanterai ce Dieu rempli de charmes,
Ce père des plaiſirs, l'ennemi des alarmes,
Qui préfère les oliviers
Aux rameaux précieux des palmes triomphantes ;
Et qui refuſe les lauriers,
Lorſque leurs feuilles ſont ſanglantes.
O vous, Plaiſir charmant ! douce Tranquillité !
Nous recevons de vous les vrais biens de la vie ;
Dans votre calme heureux, la haine ni l'envie
N'interrompent jamais notre félicité.

* * *

Qu'importent les grandeurs, préſens de la Fortune ?
Qu'importe de Créſus l'inutile tréſor ?
Le ſage fuit des rois la faveur importune ;
Les biens ſont le jouet du ſort :
Ces noms ſi faſtueux qui font trembler la terre,
D'arbitres des humains, de foudres de la guerre,
Ces noms à qui l'erreur érige des autels,
Qui ſont le digne prix des fléaux des mortels,
S'achètent par le ſang, le meurtre et le carnage.

* * *

Remarquez ce héros ſi fier de ſon courage,
Dont l'intrépide cœur mépriſe le danger ;
Qui brave mille morts au front de ſon armée,
Et qui dans le péril brûle de s'engager :
Dans le fond de ſon cœur, il craint la renommée,
Et ce que l'univers de lui pourra juger.

* * *

Qu'auraient fait les vainqueurs des Gaules et d'Asie,
(Vous, Alexandre, et vous, César,)
Sans de vaillans soldats, prodigues de leur vie,
Et sans le secours du hasard ?
L'un au lieu d'être roi, né pâtre en Macédoine,
N'aurait point renversé le trône de Cyrus ;
L'autre, sans l'argent de Crassus,
Sans l'orgueil de Pompée et sans le bras d'Antoine,
N'aurait point asservi les Romains abattus.

* * *

Ces destins sont fameux, mais leur vicissitude
Mêle l'amertume au bonheur :
Quel est donc ce frivole honneur,
Qu'on ne doit point à soi, mais à la multitude ?

* * *

De ces triomphes vains mon cœur n'est plus tenté ;
Je plains l'aveuglement profane,
Dont la sombre fureur émane
De cet héroïsme entêté.

* * *

Ces champs si fortunés où règne l'opulence,
Qui réchauffés des feux de l'astre des saisons,
Produisent de riches moissons ;
Ces champs qu'habitent l'innocence,
La candeur et la tempérance ;
Si la guerre y venait répandre sa fureur
Seraient changés soudain en théâtres d'horreur ;
La terre abondante et fertile
Présenterait un champ stérile ;
Et l'on verrait, dans ces climats,
Les épis moissonnés par d'avides soldats,

Les arbres renverſés, les maiſons abattues,
Et des hommes ſans frein, répandus dans les rues,
Porter par-tout le fer, la flamme et le trépas :
Ces charmans lieux, témoins des danſes ingénues
Dont Julie et Chloé célèbrent leurs plaiſirs,
De leur ruſtique amour expriment les déſirs,
Entendraient mille cris élevés juſqu'aux nues,
Capables de nous attendrir,
Des victimes de la patrie,
Que Mars, exerçant ſa furie,
Inhumainement fait périr :
Loin de voir ces ébats qui nous donnent la vie,
Un ſpectacle effrayant viendrait par-tout offrir
Ceux à qui le fer l'a ravie.

* * *

Malheur à l'inhumain qui ſentit le premier
De trop d'ambition ſon ame ſurmontée,
Et qui du funeſte laurier
Cueillit la branche enſanglantée !
Son exemple, à jamais fatal au genre humain,
De l'enfer amena ſur terre
Le Démon cruel de la guerre,
Armé d'un double front d'airain :
La Juſtice depuis avec nous fit divorce ;
L'Equité diſparut ; tout plia ſous la Force ;
Et de paiſibles rois changés en conquérans,
De la Gloire avalant la trop flatteuſe amorce,
Furent pirates et brigands.

* * *

Pyrrhus, en tentant la fortune,
Gémiſſait ſous le poids d'une ardeur importune :
S'il cherchait des dangers et d'illuſtres rivaux,

Courant le fer en main de contrée en contrée,
Son cœur désirait moins la palme des héros,
Qu'il ne se promettait de ses projets nouveaux,
    Qu'au bout de sa course égarée
    Son prix serait le doux repos.

* * *

O seul et vrai bonheur! ô seul bien de la vie!
    Présent précieux d'Uranie!
Tranquillité d'esprit difficile à trouver,
    Et difficile à conserver!
    Ton secours à l'espèce humaine,
    Fait supporter l'adversité,
    Modère la prospérité,
    Et calme, dans l'ame hautaine,
L'amour de la vengeance et le feu de la haine:
Ta vertu doit son être à la réflexion;
    Mais ta plante belle et tardive
    Ne prospère point sur la rive,
    Que possède l'Ambition.

* * *

    Qu'en vain les volages mortels,
Jouets des passions, jouets de l'inconstance,
    Se consument d'impatience,
En prenant les faux biens pour les seuls biens réels!
    Qu'en proie à leur incertitude,
Désireux d'obtenir, lassés de posséder,
    Ils soient, par leur inquiétude,
Ou par ambition prêts à tout hasarder!

* * *

Pour moi, je veux jouir de ce temps favorable,
Sans donner des regrets aux jours qui ne sont plus,
Et sans m'embarrasser, par des soins superflus,

De l'avenir impénétrable :
Pourquoi former de vains projets,
A de fameux revers sujets ?
Dans le cours de nos ans, terme si peu durable,
Je veux sur mon chemin du moins semer des fleurs ;
Et peignant tout en beau, rendre ma vie aimable ;
La vérité désagréable
Ne vaut pas mes douces erreurs.

VERS
FAITS
DANS LA CAMPAGNE DU RHIN
EN 1734.

Loin de ce séjour solitaire,
Où, sous les auspices charmans
De l'amitié tendre et sincère,
Je goûtais tous les agrémens
D'un commerce doux fait pour plaire :
Dans un séjour plus turbulent,
Mon inconstant destin me guide ;
Le Dieu des combats y préside.
Ce Dieu si fier, si violent,
Ne respire que les alarmes ;
Au haut d'un trophée éminent,
S'élève son trône insolent,
Entouré de casques et d'armes :
Bellone au regard inhumain,
Sur ses cruels foudres d'airain,

Aux ordres de ce Dieu soumise,
Auprès de ce trône est assise :
Proche d'elle, l'Ambition,
Par l'appât de l'Illusion,
Attire le peuple et l'amorce :
Là, paraît la nerveuse Force,
La Confiance et la Valeur,
Et le Courage téméraire,
Avec l'Audace sanguinaire,
S'appuyant sur le Point d'honneur ;
Et l'Intérêt et la Licence,
La brutale Férocité,
Ministres de sa violence,
Sont tous placés à son côté.
Cette cour pleine d'insolence
Ne désire que les combats,
Ne respire que la vengeance ;
Le sang ruisselle sous ses pas ;
Le fier Orgueil et l'Arrogance
Y sèment l'horreur du trépas ;
Où ce Dieu tient sa résidence,
Il fait déraciner exprès
Tous les oliviers des forêts ;
Il ne souffre dans sa présence,
Que les lauriers et les cyprès.
Sa voix excite le carnage :
Il fait entrer ses courtisans
Dans de sombres accès de rage ;
Et ces sanguinaires agens,
Insensibles, dans leur furie,
Au plaisir de donner la vie,
Se font gloire de la ravir.

Quelle horreur que de s'assouvir
Du sang (grand Dieu!) d'un propre frère!
Mortels, le jour qui nous reluit,
Nous fut donné d'un commun père;
L'affreux trépas qui nous poursuit,
Sous nos pieds creuse notre tombe:
L'homme est une ombre qui s'enfuit,
Une fleur qui se fane et tombe:
Mille chemins nous sont ouverts,
Pour quitter ce triste univers;
Et la Nature si féconde
N'en fit qu'un pour entrer au monde.
Ah! Mortels, quelle est votre erreur,
De prêter vos mains meurtrières,
Et vos talens et vos lumières,
Au meurtre, au carnage, à l'horreur?
Bien que servant sous les bannières
De ce Dieu rempli de fureur,
Tandis qu'il ravageait la terre,
J'ai su conserver ma douceur;
Dans l'acharnement de la guerre,
J'ai respecté l'humanité,
Et la candeur et l'équité:
Si j'ai su faire mon office,
Sans être farouche et cruel,
C'est qu'on peut aller au * *
Sans y prendre la * * * *.

DISCOURS

SUR

LES IGNORANS.

Le beau Balbus, dont l'aimable figure
Rassemble en lui les dons de la Nature,
Lui, qu'on dirait que l'Amour a formé
Pour plaire au monde et pour en être aimé;
Ce beau Balbus n'est qu'un fat à ma vue,
Dont le discours vous assomme et vous tue,
Dont l'esprit froid, raboteux et nouveau,
Ne tire rien de son vide cerveau,
Qui sur tout point décide sans connaître,
Et dont le fort est d'être petit-maître.
Je me trouvais chez le profond Jordan,
En compagnie, avec cet ignorant:
Jordan plaignait les malheurs de la guerre;
On raisonnait des frais que l'Angleterre
Fesait toujours avec profusion,
Pour contenter sa vaste ambition.
« Madrid, je crois, en est la capitale;
» (Reprit Balbus) la cour impériale
» N'a-t-elle point jadis résidé là?
» Point, lui dit-on; Madrid est loin de-là. »
Comme on réglait les destins de l'Europe,
Que des Etats on tirait l'horoscope,
On poursuivit, malgré ce Chak-Bahan.

Pour terminer cette guerre fanglante,
Il ferait bon qu'en hâte le Sultan
Fît avancer la troupe triomphante
De fes fpahis, dans les combats brillante,
Pour attaquer l'Autriche dans l'inftant;
Sans ce moyen, nul roi ne s'accommode.
"Mais ce fultan habite l'antipode,"
(Nous dit Balbus; et chacun, en riant,
Prenait pitié de ce fat ignorant.)
" Pour moi, dit-il, tranquille en ma coquille,
„ Je ne connais qu'à peine ma famille;
„ Peu foucieux de ces grands démêlés,
„ Dont vos efprits me paraiffent troublés,
„ Ce font pour moi des contes de grand'mères;
„ Et, dans le fond, un homme tel que moi,
„ Sans s'informer de ce chaos d'affaires,
„ Pour s'appliquer n'a point de temps à foi."
Quoi! vous croyez qu'il ne faut rien apprendre?....
" Notre art, dit-il, eft l'art de nous répandre,
„ Et de fournir, à la ville, à la cour,
„ A tout moment quelque conte d'amour;
„ Tous les talens dès le berceau nous viennent;
„ Les gens bien-nés de leurs parens les tiennent.
„ On m'a conté que des gens tels que vous,
„ Pour trop apprendre en font devenus fous:
„ Sans l'embarras d'une étude importune,
„ Un ignorant parvient à la fortune.
„ Paffe qu'un gueux rampant à nos genoux,
„ Pour fe tirer du tas bourbeux de fange
„ Où fon état méprifable le range,
„ Par le favoir s'élève jufqu'à nous;
„ Mais ce ferait en nous extravagance,

„ De rechercher l'inutile science
„ Qu'à deux genoux révère le savant:
„ Eh! que dirait la bonne compagnie,
„ En me voyant crasseux comme un pédant?
„ Cette sottise, avec raison punie,
„ En trouvera, dans le nombre charmant
„ De mes amis, plus d'un qui me renie."
Dans ce moment un président vint-là,
Qui de ses jours le latin ne parla;
Qui n'ayant lu ni Cujas ni Barthole,
Juge au hasard et buvant s'en console;
Chezun seigneur ce juge dépravé
Avait passé moitié du jour à table,
Où Maupertuis s'était aussi trouvé.
Nous abordant avec un air affable,
Il veut savoir quel est donc ce docteur,
Ce Maupertuis, ce grand aplatisseur,
Avec lequel il fut en compagnie.
C'est, lui dit-on, ce fameux voyageur,
Qui parcourant la froide Laponie,
Par les efforts de son puissant génie
A mesuré, secondé d'un secteur,
Du monde entier la forme et la figure;
Et son calcul, qui soumet la nature,
A deviné le plan de son auteur.
" Dans les vieux temps, dit notre homme en furie,
„ On extirpait sorciers et diablerie;
„ Mais dans nos jours, siècle doux et poli,
„ Le zèle antique est par trop amolli."
Calmez, calmez cette ardeur fanatique,
Lui dis-je alors; non, ce puissant appui
Du grand Newton, le sage Maupertuis

Ne s'eſt ſervi d'aucun ſecours magique:
Si ſon travail a perfectionné
Un art ingrat, dont le calcul ſtérile
Eſt du ſuccès rarement couronné,
Son but tendait à vous le rendre utile.
Voyez-vous bien ces grands châteaux flottans
Rapidement fendre le ſein de l'onde,
Pour vous porter, des bouts d'un autre monde,
Tous les beſoins du luxe de ces temps?
C'eſt le calcul, aidé de la bouſſole,
Qui leur ſoumet Neptune ainſi qu'Eole:
Gardez-vous donc, dans de faux jugemens,
De condamner l'élite des ſavans.
Un gros prélat à démarche tardive,
Dans ce moment plein d'inſolence arrive;
Et la Molleſſe avec l'Oiſiveté,
Semblaient avoir, avec leurs mains douillettes,
Pétri ſon teint, tout brillant de ſanté.
Ce confeſſeur de toutes les caillettes
Sur un ſopha recueillit ſes eſprits;
Car ce ſaint homme, excédant ſa portée,
Avait gravi, ſans aide, la montée:
Il prétendait, avec un doux ſouris,
“ Que le très-Haut, quoique prudent et ſage,
„ Donne aux élus les peines en partage;
„ J'ai fait, dit-il, un très-beau mandement
„ *In extenſo* contre tout mécréant;
„ Je l'ai conclu, pour ſoutenir mon thème,
„ En prononçant un terrible anathème.
C'eſt fort bien fait, répondent nos fripons;
Lorſqu'on n'a pas de puiſſantes raiſons,

Pour ramener un rebelle à l'église,
Le plus court est qu'on l'anathématise.
" Vous le voyez, repartit le prélat,
„ Quels sont les soins de mon épiscopat:
„ J'ai fait des saints l'histoire intéressante;
„ Mais que dit-on de mes nouveaux sermons?
„ On vend par-tout cette œuvre édifiante."
Ils sont très-beaux, mais ils sont un peu longs;
Et Massillon vous rend de grands services,
Il vous fournit de bons et forts secours.
" Observez bien, du déluge à nos jours,
„ En les peignant, j'ai foudroyé les vices;
„ J'ai condamné ces spectacles d'horreur,
„ Bal, opéra, redoute, comédie."
Vous les avez sans doute vus, Monsieur?
Dis-je en tremblant. " Dieu garde! de ma vie."
Quoi! vous, prélat qui ne connaissez rien,
Vous décidez et du mal et du bien?
Allez ouïr déclamer sur la scène
Ces beaux morceaux que Molière a laissés,
Où nos défauts par lui sont terrassés;
Il n'est rien là ni d'impur ni d'obscène:
En badinant ils savent convertir;
De nos travers leur jeu nous fait rougir:
Quand les sermons fulminans que vous fîtes,
N'ont jusqu'ici point fait de prosélytes,
Tartuffe au moins charme jusqu'en ce jour;
De ses grands traits la beauté non ternie
A fait rougir plus d'un prélat de cour,
En démasquant la folle hypocrisie:
La comédie est comme un grand miroir;
Quiconque y va, peut tout du long s'y voir:

Là se présente un mari trop crédule,
Et du grondeur le chagrin ridicule,
L'impertinent, le marquis, le pédant,
Le fourbe adroit, l'avare, l'ignorant.
    Mon gros prélat était près de répondre,
Lorsque l'on vit arriver en pompons,
Jeunes beautés avec leurs greluchons,
Dont le fracas faillit à me confondre:
En moins de rien maîtresses du discours,
Toutes parlaient de sentimens d'amours;
Et décidaient en tranchant la dispute,
Cent questions en moins d'une minute:
M'apercevant qu'ils n'allaient pas finir,
Je me sauvai, n'y pouvant plus tenir.
    Je le vois bien : tout ce monde profane,
Disais-je alors, est fait pour les erreurs;
S'il applaudit, s'il juge, s'il condamne,
C'est un aveugle arbitre des couleurs:
Avec quel front, avec quelle arrogance,
Dans nos cités figure l'Ignorance!
Elle paraît au palais de Thémis,
En long manteau bien doublé de fourrure;
N'ayant d'yeux que ceux de ses commis,
Elle est toujours dupe de l'Imposture.
    On la reçut dans les camps des guerriers,
Chez Lœwenhaupt, chez Cumberland qu'elle aime:
De gros chardons lui servent de lauriers:
Elle a par fois voyagé en Bohême;
Là, du vieux Brogle elle ordonna les camps,
Elle accoucha de ses succès brillans:
L'occasion s'échappe devant elle;
Mais tous ses soins sont pour la bagatelle.

Cette idiote entre chez tous les grands,
Elle engendra menins et courtifans;
Son bras hardi changea bien, fans fcrupule,
Un diadème en bonnet ridicule:
Plus d'un pays par elle eft gouverné;
Mais fon triomphe eft fur-tout dans l'Eglife;
Tout tonfuré, par elle endoctriné,
Lui fait fes vœux d'éternelle fottife,
D'aveugle foi, d'horreur pour les favans.
Oui, la Fortune, en caprices bizarre,
S'y prend fi mal, que l'homme de talens
Eft très-fouvent fupplanté par l'ignare;
Chez nous, ailleurs et dans tous les climats,
C'eft, en deux mots, l'hiftoire des Midas.

DISCOURS
SUR
LA FAUSSETÉ.

MAUDIT foit le mortel dont la fombre malice,
La première eut recours aux traits de l'artifice;
Qui foulant à fes pieds l'augufte Vérité,
Du fard de la vertu couvrit fa fauffeté!
De fes yeux clignotans la timide paupière
Ne foutint point l'éclat des feux de la lumière;
Trifte ennemi du jour, les ombres de la nuit
Secondaient fon deffein par le fecret conduit.

Le monde, imitateur de ce coupable exemple,
Laissa la Vérité, sans culte, dans son temple;
Depuis chez les humains tout parut confondu,
Et le mérite simple au crime fut vendu.
Le fourbe, osant encore aspirer à l'estime,
Usurpa follement le nom d'esprit sublime;
Il resta peu d'amis; et la Duplicité,
Adoptant les dehors de la Sincérité,
Sous ce déguisement, difficile à connaître,
Confondit l'ami vrai, l'imposteur et le traître.
Elle ose impunément abuser l'univers;
Elle croit que ses traits, loin d'être découverts,
Echappent au public, dupé par sa finesse;
Et sa sécurité se fonde sur l'adresse.
" Il suffit (me disait un jeune homme éventé,
De son esprit brillant fortement entêté),
„ Il suffit à mes vœux, pour m'assurer de plaire,
„ De changer à propos d'air et de caractère:
„ Taciturne, Caton, avec mes bons parens,
„ Aussi fou que la Lippe avec les jeunes gens;
„ Quelquefois débitant des propos de morale,
„ Ou pourceau d'Epicure et vrai Sardanapale;
„ Maître de ma personne et sûr de mon maintien,
„ Pantomime accompli, savant comédien;
„ De mes fins agrémens, le public idolâtre,
„ Docile à mes désirs, s'attroupe à mon théâtre;
„ Lorsque je tiens à tout, mon cœur ne tient à rien;
„ Je flatte tout le monde et plais par ce moyen.
„ Le siècle est fait ainsi; le monde que j'abuse,
„ Prétend être abusé; sa volonté m'excuse;
„ Je parviens à mon but, en me jouant de lui:
„ On sifflerait par-tout l'homme franc aujourd'hui;

„ La ſimple vérité ſent trop l'impoliteſſe,
„ La cour a, pour l'ouir, trop de délicateſſe;
„ On craint le ſobriquet d'honnête homme groſſier;
„ Le courtiſan ſur-tout doit faire ſon métier:
„ La mode eſt notre loi; le temps, qui nous conſume,
„ Aſſervit les vertus, et tout à la coutume."
Quoi! la mode aurait droit de détruire à ſon gré
Le lien des mortels de tous le plus ſacré?
La bonne foi ſerait ſujette à ſon caprice?
On verrait ſuccomber la vertu ſous le vice,
Et le fourbe à ſes pieds fouler la probité?
Le monde périrait ſans la ſincérité.
Toi-même le premier, que l'erreur environne,
Si, ſans penſer, ton ame au crime s'abandonne,
Qu'un ſcélérat plus fin, pratiquant tes leçons,
Te tende un piège adroit, et par ſes trahiſons
De ſa fauſſe amitié te rende la victime,
Que tu déclameras alors contre le crime,
Contre la fauſſeté qui prête à l'ennemi
Les couleurs, les dehors qu'a le ſincère ami!
Ah! que tu maudiras ces vaines accolades,
Et ces convulſions de fauſſes embraſſades,
Ces complimens menteurs, ces proteſtations,
Des ſentimens du cœur froides alluſions!
Crains d'un perfide ami la douceur affectée;
Dans ſes déguiſemens c'eſt un autre Protée;
Sa peau d'agneau te cache un dangereux lion,
Il change de couleurs comme un caméléon;
A quoi connaîtras-tu le motif qui l'inſpire,
S'il t'aime, s'il te hait, s'il trame, s'il conſpire?
Nous devinons, au moins, à l'air des animaux,
S'ils ſont amis de l'homme, ou bien méchans et faux:

Le paiſible mouton, en bêlant, broute l'herbe,
Le lion rugiſſant paraît fier et ſuperbe,
Le ſanglier farouche écume de fureur,
Le lièvre doit ſur-tout ſa vîteſſe à la peur,
Le tigre au regard faux eſt ſanguinaire et traître,
Le chien, qui nous careſſe, eſt fidelle à ſon maître.
Mais nous, qu'un même auteur doua des mêmes traits,
Nous n'avons dans nos yeux ni vertus ni forfaits;
Un démon peut avoir le corps parfait d'un ange;
A juger des dehors, notre eſprit prend le change.
Dans ce doute cruel, ſoupçonneux, incertain,
Tu te défierais de tout le genre humain.
Dans ton humeur chagrine, à bon droit miſanthrope,
Fuyant la compagnie et déteſtant l'Europe,
Et voyant, ſous tes pas, des abymes ouverts,
Tu trouverais ici l'image des enfers;
Eh quoi! ſi tu vivais chez des anthropophages,
Pourrais-tu redouter de plus cruels outrages?
Non; tout eſt confondu dans la ſociété,
Tout périt, en un mot, ſans la ſincérité.
Comme on voit de joueurs la compagnie inique
Par une volte adroite enfler ſa bourſe étique,
Par flux ou par reflux, ou dupans ou dupés;
Ainſi nous verrait-on et trompeurs et trompés.
Tu flattes tes défauts, lâche, par ta careſſe;
Ah! tremble, malheureux, de quitter la ſageſſe:
La fauſſeté te plaît: redoute ſes progrès;
Tu parviendras peut-être au comble des forfaits.
Des vices des humains la nuance eſt légère;
De l'artificieux le perfide eſt le frère:
Dans ce dédale obſcur, privé de la raiſon,
Tu pourras t'égarer juſqu'à la trahiſon,

Ainſi, du haut d'un roc à cime blanchiſſante,
Tombe et tourne un amas de neige étincelante;
Son volume s'accroît et groſſit en roulant,
Bientôt on le verra finir en s'écroulant.
Ainſi du premier crime eſt la ſuite fâcheuſe;
Ce poids qui nous entraîne en ſa courſe orageuſe,
Augmente à chaque inſtant notre perverſité;
Et d'écoliers, docteurs dans la méchanceté,
En étendant par-tout la pratique des vices,
Nous tombons d'un abyme en d'affreux précipices.
Dans ce monde méchant on ne peut être bon,
Dira du (*) Florentin le diſciple profond;
Entourés de filous, nous nous armons de ruſe;
Qui prétend nous duper, mérite qu'on l'abuſe:
Et colorant ainſi les vices de ſon cœur,
Il trouve l'innocence où je vois la noirceur;
Il modela long-temps ſa morale farouche
Sur Céſar Borgia, Mahomet et Cartouche;
Ses mots entortillés ont un ſens captieux:
Il eſt profane un jour, l'autre religieux;
Et de l'hypocriſie il prend le maſque utile,
Pour armer les fureurs du vulgaire imbécille;
Mais dans l'art des fripons ce ſcélérat ſavant
A caché ſous des fleurs les piéges qu'il nous tend.
Ce n'eſt que pour un temps que proſpère le fourbe;
Son eſprit tortueux, fallacieux et courbe,
Toujours obſcurément le conduit à ſon but;
Le preſtige finit dès ſon premier début,
De ſa duplicité les reſſorts ſe découvrent,
Le charme diſparaît, tous les yeux enfin s'ouvrent.

(*) Machiavel.

Qu'il rampe obfcurément, en horreur chez les fiens,
Parmi le dernier rang des derniers citoyens!
Que ce ferpent, couvert d'ordure et de pouffière,
Croupiffe dans la fange et craigne la lumière!
Maîtres de l'univers, fimulacres des Dieux,
Vous qu'un pouvoir fuprême éleva jufqu'aux cieux,
Comment tolérez-vous l'infame politique
Que dans vos cabinets la trahifon pratique?
O temps! ô mœurs! ô honte! illuftres fcélérats!
Le Ciel n'a couronné que des princes ingrats.
Ah! fi l'Honneur était errant, fans domicile,
Il faudrait qu'en vos cœurs il trouvât un afile;
Il faudrait retrouver chez vous la Vérité,
Et toutes les vertus de la Divinité:
Les princes bienfefans en font la vive image;
Mais la Duplicité, mutilant leur vifage,
De leur couronne arrache un des plus beaux fleurons.
La bonté fait les Dieux; le crime, les Démons;
Choififfez de ces deux, des vertus ou des vices;
Ou foyez nos tyrans, où foyez nos délices;
Il n'eft aucun milieu qui vous femble permis,
Un prince vertueux ne peut l'être à demi:
Un peuple à l'œil de lynx fans ceffe vous contemple;
Vos mœurs à l'univers doivent un grand exemple;
Le public trop facile et trop tôt corrompu,
Par la contagion de vos vices imbu,
Sur vós traces.... Mais quoi! j'en dis trop, je m'égare:
Refpectons dans nos vers la pourpre et la tiare.
L'honnêteté fe peint de différens crayons;
Ce font des traits de flamme et d'éclatans rayons.
Pour tromper un rival, Mazarin par fineffe,
Voulut charger Fabert d'une fauffe promeffe;

Mais Fabert refusa ce méprisable emploi :
« Non, pour des vérités, Seigneur, réservez-moi,
„ Quand vous voudrez, dit-il, tenir votre parole,
„ Pour y donner du poids, commandez et je vole ; "
Modèle des humains ! ah ! puissé-je en mes vers
Publier tes vertus au bout de l'univers !

Ainsi cet électeur, source de notre gloire,
Aussi grand dans la paix qu'au sein de la victoire,
Dans un jour de combat émule dangereux,
Se montra des Français l'ennemi généreux :
Un scélérat (*) s'offrit d'assassiner Turenne ;
« Je sais vaincre, dit-il, et ne sais point trahir ".

La Vérité déteste une finesse infame :
Son discours est pour nous le miroir de son ame ;
Elle joint avec art à la sincérité
Les grâces, la douceur, l'antique urbanité.

Ne soutenez donc plus, esprits souillés de crimes,
A qui l'enfer prêcha ses maudites maximes,
Que le grand art du monde est d'être fourbe et fin ;
Et que la Vérité, fâcheuse au genre humain,
Décrépite harpie, est faite pour déplaire :
Allez, voyez Camas, vous direz le contraire.

(*) Ce malheureux s'appelait Villeneuve.

AUX MANES

DE CÉSARION.

QU'ENTENDS-je ? Jufte Dieu ! Quelle affreufe nouvelle?
Céfarion n'eft plus ! le livide Trépas
Tranche, de fa faux cruelle,
Le fil de fes beaux jours, fes charmes, fes appas.
Quel affreux défefpoir ! Ami tendre et fidelle !
Je fens mille poignards qui me percent le cœur :
Ah ! ce cœur déchiré palpite de fureur ;
Tu n'es plus ! c'en eft fait, ma perte eft éternelle !
Mon amour, qui te fuit jufqu'aux bords du néant,
Au-delà du trépas te refpecte et t'honore ;
Oui, je t'eftimai vivant,
Et je te chéris encore.
Tu vis, fans t'ébranler, la Mort qui nous détruit ;
Dans ce moment affreux dont frémit la nature,
Ton courage étonnant te foutient, te conduit,
Et ton ame jufte et pure
Méprife des enfers la frivole impofture,
Et les fombres terreurs d'un avenir fortuit.
Si durant tes beaux jours tu fuivis Epicure,
Par un généreux effort,
Tu furpaffes Zénon au moment de la mort.
Hélas ! qu'eft devenu ce cœur fi magnanime ?
Cet efprit tendre et fublime ?
Vit-il encor ? n'eft-il plus ?
Grand Dieu ! Quel affreux abyme !
Tout eft anéanti, l'efprit et fes vertus :

S'il

S'il respirait encor, son ombre ou sa pensée
De l'empire des morts se serait élancée
Vers le séjour des vivans,
Pour soulager mes tourmens.
Ah! triste souvenir! Regret plein d'amertume!
Stoïcisme insensé, vainement on présume
De se munir par toi contre les coups du sort:
J'ai cru mon ame impassible,
A tout malheur insensible;
Je suis détrompé: ta mort....
Juste Dieu! quel coup terrible!
Ciel! ma douleur mortelle et m'égare et me perd.
Grand Dieu! ton moment suprême!....
Dans ce désespoir extrême,
Ma raison inutile en de si grands revers,
Conspirant contre moi-même,
Rend mes chagrins plus amers.
Hélas, j'ai tout perdu, je perds l'ami que j'aime.
Je reste seul, sans toi, dans ce vaste univers;
Ces jours sont écoulés comme des ombres vaines,
Où nos deux cœurs unis, ne formant qu'un seul cœur,
S'entre-communiquaient leurs plaisirs et leurs peines,
Et ne pouvaient jouir que d'un même bonheur.
Entre nous aucun partage,
Même goût et même usage;
Notre tendre amitié nous rendait tout commun;
Jamais froideur ni nuage
Ne put exciter l'orage
D'un différent importun.
Les Jeux et les Plaisirs t'accompagnaient sans cesse;
Et ton esprit, nourri des plus galans écrits,
Avait l'art d'ennoblir par sa délicatesse

Les bruyans transports des Ris:
Digne, par ta politesse,
D'être mis au niveau des célèbres esprits
Dont s'applaudissait la Grèce,
Ou dont se vante Paris:
Plus digne, par ton cœur, d'occuper une place
Chez le peu de héros connus par l'amitié:
Si je savais jouer de la lyre d'Horace,
Je ferais retentir les échos du Parnasse
Des regrets de ce cœur toujours au tien lié,
Disant: Césarion passe
Achate et Pirithoüs,
Pylade, Oreste et Nisus:
J'immortaliserais, dans l'ardeur qui m'enflamme,
Les éclatantes vertus
Qui brillaient dans ta belle ame.
Mais, Dieu! je vois le jour, et tu ne le vois plus?
Il n'est donc que trop vrai: la Mort inexorable
Ravit également le vulgaire hébété
Et l'homme le plus aimable;
Elle n'épargne rien, vertu ni dignité;
Sur les rives du Cocyte,
Il n'est vice ni mérite;
Ce qui n'est plus n'ayant qu'été,
J'y vois dans l'égalité
Hector, Achille et Thersite.
Vers ce séjour obscur j'avance promptement;
Mes heures et mes jours volent rapidement:
Ma carrière, à plus de la moitié remplie,
Me présente sa sortie.
Dans peu je te joindrai dans ton noir monument;
Là, dans cet asile sombre,

Je veux m'unir à ton ombre,
Et la chérir conſtamment.
Tandis que le Deſtin m'arrête dans ce monde,
Plein de ma douleur profonde,
Portant au fond du cœur l'empreinte de tes traits,
Nul bonheur ne pourra diminuer ma plainte;
Sous tes funèbres cyprès,
J'irai, ſur ta cendre éteinte,
Renouveler mes regrets,
Mon déſeſpoir, mes alarmes;
Te vouer ces ſoupirs pour moi ſi pleins de charmes,
Mes tendres vers et mes pleurs,
Et joncher ton tombeau des myrtes et des fleurs
Qu'auront arroſés mes larmes.
Qu'heureux eſt le mortel qui peut d'un front ſerein
Voir de l'affreux trépas les cruelles approches,
Et qui ſubit ſon deſtin,
Sans terreur et ſans reproches!

A
LA BARONNE DE SCHWÉRIN
SUR
SON MARIAGE
AVEC
LE SCHULTHISS LENTULUS.

DAIGNEZ recevoir ce fromage,
Comme prémice de l'hommage
De Messieurs les Treize Cantons.
Il est vrai que peu nous pensons;
Mais lorsque notre ame sommeille,
L'Amour en sursaut la réveille:
O pour l'amour, nous le sentons;
Aussi nous nous réjouissons,
De ce qu'en ce jour d'alégresse,
Lentulus vous fera Suissesse:
Suissesse est un titre d'honneur:
Il vaut mieux que celui d'Abbesse,
D'Excellence, de Votre Altesse:
Bien en voudraient de tout leur cœur,
Qui pourraient bien n'en tâter guère;
Car jeune Suisse, en sa vigueur,
Vaut mieux que prince octogénaire:
Mais, pour vous, gardez-vous-en bien,
De vieillir dans ce beau lien;
Et comme en Suisse on vous marie,
De notre nouvelle patrie,
Il est temps de savoir les lois.

Sachez donc qu'aux beautés aimables,
Qui, par leurs charmes adorables,
Subjuguent et bergers et rois,
Nos Suiſſes galans et affables
Ont aſſuré les plus beaux droits.
Tout peu façonnés que nous ſommes,
Il n'eſt point, parmi tous les hommes,
Des Pantins ou Topinamboux,
En fait de preuves de tendreſſe,
En fait de fidelles époux,
(Exceptez-en la politeſſe)
De plus parfaits maris que nous.
Mais lorſqu'une femme ou maîtreſſe
Sent de la caduque vieilleſſe
Sur elle appeſantir les coups;
Alors, pour comble, ſa triſteſſe
N'a d'hommages que nos dégoûts.
Des yeux rouges, (comprenez-vous?)
Peu tannée et gorge flétrie,
Cheveux griſons, branlantes dents,
Dos convexe, et genoux tremblans,
Sont des meubles de friperie,
Qui ne trouvent plus de chalands
Dans toute notre Suiſſerie.
Euſſiez-vous cent fois plus d'appas
Que Vénus n'en eut en ſa vie,
Que l'amante de Ménélas,
Ou la bonne *****:
Ah! ce qui n'eſt plus, on l'oublie;
Vieille, vous ne nous plairez pas:
C'eſt pis encor; car la police,
Et la vénérable juſtice

Très - vivement vous pourſuivront;
Et gravement vous ſoutiendront,
Que par infernale malice,
Vous voilà dans la vétuſté.
Ah! que d'eſprits profonds en Suiſſe,
En phyſique, en moralité!
Ils diſent: la malignité
Des femmes fait le caractère;
D'où vient qu'une jeune beauté
Devient une vieille ſorcière.
Ceci bien plus vous ſurprendra:
Chez nous on ne vit, ni verra
De radoteuſe ridicule:
Dès que jeuneſſe abandonna
Perſonne qui la poſſéda,
Sitôt la juſtice la brûle,
Sans repentir et ſans ſcrupule:
Car, chez nous, ſorcières on a,
Et, je crois, tant on brûlera,
Qu'un jour à Zug, ou bien à Berne,
Vos divins charmes on verra;
Alors dans le fond de l'Averne,
Sorcières on reléguera,
Et déſormais plus n'y croira.
Oui, par vous la Suiſſe embellie
Se corrigeant de ſon erreur,
En abjurant ſon héréſie,
Et chantant la palinodie,
Avouera de tout ſon cœur,
Qu'il n'eſt d'autre ſorcellerie
Ni de preſtige ſuborneur,
Que la ſéduiſante magie
Des yeux de ce ſexe vainqueur.

LE MIRACLE MANQUÉ:

CONTE.

Je veux chanter, fur ma vielle profane,
Un conte vrai qui furpaffe Peau-d'âne.
Objets ufés, que nos tendres aïeux
Trouvaient fi beaux, à préfent chaffieux;
Je vous implore éternelles grand'mères,
Que chaque hiver affemble autour des feux,
Dignes fuppôts des contes merveilleux.
Et vous auffi, Mefdames les forcières,
Dans ce beau champ conduifez-moi des yeux;
Et vous, fur-tout, dont l'art et la puiffance
Força l'enfer, et frappa dans Endor
Les yeux d'un roi, par un prophète mort.
Meffieurs les faints, fouffrez par bienféance,
Que je vous place ici felon le tour.
O vous, des Cieux les fombres interprètes!
Doubles fripons, menteurs, et pis, prophètes!
Enfeignez-moi les captieux difcours,
Dont vous faviez fabriquer vos oracles;
Je dois ici célébrer les miracles
D'un preux cafard, cagot et triple-faint,
Vieux vétéran, maquignon de Calvin.
Les vents fougueux déchaînés en barbares,
Fabricateurs de rhumes et catarres,
Vinrent l'hiver répandre fur Berlin,
A droite, à gauche, énormes maladies:
Et peu touchés de l'amour du prochain,

Diſtribuaient nombre d'apoplexies ;
La faculté, maudiſſant leur eſſaim,
Laiſſait mourir et perdait ſon latin ;
Tous les quartiers chantaient leurs élégies,
Invectivant contre Eole et Deſtin.
Dans les douceurs d'une paix fraternelle,
Gromaticus vivait avec deux ſœurs ;
(Qui du beau temps fabriquaient la nouvelle,
Feſaient par an deux almanachs menteurs,
Où ſe trouvait l'hiſtoire peu fidelle,
Ou bien plutôt l'impertinent roman
Des grands flambeaux cloués au firmament.)
Gromaticus, docteur d'aſtrologie,
Du bon Phébus feſait le ſubſtitut ;
Et renommé ſavant dans la magie,
De chaque fou recevait le tribut,
Seul revenu dont long-temps il vécut ;
Lorſque la Mort, qui feſait ſa récolte,
En tapinois ſur le champ l'accola,
Subitement en un ſeul tour de volte,
Sur le carreau roide mort le coucha.
D'abord grands cris ; ſes bonnes ſœurs pleurèrent,
Et à la fois ſi fortement hurlèrent,
Qu'à ce grand bruit leurs voiſins s'éveillèrent :
Un peuple entier chez le mort s'aſſembla ;
Les plus ſenſés point on ne conſulta,
Mais ſeulement les duègnes, les commères,
Qui décidaient de toutes les affaires,
Sur certain cas très-expertes, dit-on,
Quoique manquant de rime et de raiſon.
Dans cette foule et parmi le tumulte
D'un grand concours de peuple curieux,

Paraît ſoudain une figure occulte,
A l'œil hagard, à l'air faſtidieux,
Bouche béante, et face triſte et ſombre;
Du noir enfer ſemblait ſortir cette ombre;
Chacun le prit pour un magicien,
Pour un démon, pour un anti-chrétien:
L'aurait-on cru? ce farfadet ſiniſtre,
A large audace, à rabat de miniſtre,
Etait, dit-on, grand théologien.
D'abord, du mort les deux ſœurs l'entourèrent,
De les aider humblement le prièrent;
Sur quoi rêvant, le bon prélat enfin,
Sans autre avis, réſolument décide,
Qu'en invoquant le céleſte **,
On nourrira ce cadavre livide,
De reſtaurans, de bouillons et de vin;
Le piquera par une cantharide,
Pour rappeler ſon eſprit clandeſtin:
" Je vais, dit-il, confondre l'incrédule,
„ Et l'eſprit-fort, encor plus ridicule;
„ Ces ſcélérats crèveront de chagrin,
„ Voyant le mort reſſuſciter demain."
L'invention fut par-tout applaudie;
Et tout s'empreſſe alors dans la maiſon:
L'une, à la hâte, apporte l'eau d'Hongrie;
L'autre, en courant, du baume d'Arabie;
Là, près du feu on réchauffe un bouillon,
De tous côtés c'était beau carrillon;
Tous les parens chez le mort s'empreſsèrent,
Si rudement des coudes ſe choquèrent,
Qu'à terre on vit ſauter plus d'un flacon,
Que ſe choquant des fioles ſe brisèrent.

Comme au rivage on voit après le flux
Dans peu de temps ſuccéder le reflux;
On vit ici ſe preſſer par la porte,
D'un peuple fou la nombreuſe cohorte;
Il entre, il ſort, et par le défilé,
Laſſé de voir, il s'était écoulé.
Le ſaint alors dévotement s'avance;
" Ne perdez point, leur dit-il, patience;
„ Tout doit, à gré, dans peu nous réuſſir;
„ Pour le préſent laiſſons, par bienſéance,
„ Au pauvre mort le loiſir de dormir:
„ Sortons; demain il faudra revenir."
Après qu'au mort on eut ouvert la bouche,
Et que ſa ſœur, bonne et ſainte Nitouche,
L'eut abreuvé d'un bouillon reſtaurant,
Chacun s'en fut, rempli de ce ſpectacle,
Et curieux de l'inouï miracle,
Qu'opérerait le pieux charlatan.
Ce jour enfin, pour leurs ſouhaits, arrive;
Avant qu'un coq eût chanté le matin,
Des bons parens la troupe fugitive
Vint promptement retrouver leur couſin;
On le revit, hélas! toujours de même,
Roide, immobile et le viſage blême;
Le ſaint revint, et fortement promit,
Que par l'effet de ſon pouvoir ſuprême,
On reverrait le mort ſortir du lit;
Sur quoi d'abord nouveaux bouillons on fit.
Enfin pendant huit jours on attendit;
Point de miracle; on attend le quinzième;
En eſpérant on va juſqu'au vingtième;
Mais pas un mot que le bon ſaint leur dit,

Pour le malheur du mort, ne s'accomplit:
Quel fut, hélas! l'abattement énorme,
Lorſque voulant juger du fait en forme,
Juſques au fond le cas s'approfondit;
Quelqu'un du mort leva la couverture;
Ciel! il ſentit.... fais-en la conjecture,
Ami lecteur; je ſais que tu m'entends;
Et volontiers de cette image impure
Je veux ici t'épargner la peinture.
Bref, on vit bien qu'il était enfin temps
Que le bon mort fût mis en ſépulture;
Et le cafard, malheureux en augure,
Devint depuis la fable des parens.
  Lorſqu'une fois on eſt en train de croire,
L'eſprit ſe plie à toute abſurdité;
La fable alors paſſe pour vérité,
Et le menſonge eſt égal à l'hiſtoire:
On s'étourdit, on reçoit toute erreur
Qu'un cerveau creux engendra par boutade:
Quand une fois le bon ſens bat chamade,
Adieu raiſon, à jamais ſerviteur!

LE SERIN ET LE MOINEAU.

FABLE.

On ſe fait des grandeurs une très-fauſſe idée;
Les eſtime le plus qui les connaît le moins:
Telle ame, de leur ſoif ſe trouvant poſſédée,
Perd, pour les acquérir, et ſon temps et ſes ſoins.
    Dans tous les états de la vie,
    On trouve du haut et du bas,

Et tel, dont le bonheur inſpire de l'envie,
Se plaint de ce qu'il ne l'a pas.
Ecoutez ſur ceci le conſeil charitable,
Qu'oſent vous indiquer les oiſeaux de ma fable.
Un jour, dans un grand bourg, certain Moineau banal,
Des plus galans Moineaux redoutable rival,
Le plus eſtimé chez les belles,
Galant, joli, coquet un brin,
Volait, de ſes rapides ailes,
A l'entour d'un château flanqué de deux tourelles,
Palais du ſeigneur ſuzerain:
Il aperçoit, au fond d'une gentille cage,
Juché deſſus ſon bois, un merveilleux Serin,
Qui le ravit par ſon ramage.
“ Hélas! ſe diſait-il, du peuple des oiſeaux
„ Au beau Serin échut le meilleur appanage;
„ A l'abri des ſaiſons, à l'abri de l'outrage,
„ Logé comme un ſeigneur, il ignore mes maux:
„ Tandis que mouillé par l'orage,
„ Je grelotte ſur des roſeaux,
„ Il vit en très-grand perſonnage,
„ Il ſe mire dans des trumeaux;
„ Son bon maître l'aime à la rage,
„ Il le nourrit de ſucre ou d'excellent biſcuit:
„ Tandis qu'en ce maudit village,
„ A coups de feu l'on me pourſuit,
„ Que j'erre comme un miſérable,
„ De cent careſſes on l'accable.
„ Sort cruel! où m'as-tu réduit?
„ Que ne ſuis-je né ſon ſemblable? ”
Notre gentil Serin, quoique ſans truchement,
Comprit maître Moineau, et l'on ſent bien comment:

Un Serin du bel air, qui vit dans le grand monde,
Fût-il même tant ſoit peu ſot,
Doit deviner à demi-mot
Les autres oiſeaux à la ronde.
Il répondit au gros Moineau,
Dans ſon dialecte d'oiſeau :
" Ami, ta cervelle eſt timbrée ;
„ Parlant avec eſprit, tu raiſonnes bien mal :
„ Ma cage richement dorée
„ Te rend en ſecret mon rival :
„ Ah ! dans la plus ſuperbe cage,
„ Ces fers et ma captivité
„ Me font ſentir le poids d'un pénible eſclavage.
„ Que m'importe la vanité ?
„ Sois ſatisfait de ton partage ;
„ Point de bonheur ſans liberté. "

POÉSIES DIVERSES.

AUX ÉCRASEURS.

Monsieur de Soubise avait écrit en France, lorsqu'il marchait à Rosbach, qu'il allait cueillir un bouquet pour la Dauphine : la pièce roule sur ce bouquet.

A quoi pensiez-vous donc, Soubise,
Et tous vos jeunes freluquets ?
Héros, par quelle balourdise
Vouliez-vous cueillir des bouquets
En Saxe, quand le vent de bise
Souffle et balaye les guérets ?
Il gèle ; fourrez-vous d'hermine ;
Dans la Saxe il n'est plus de fleurs ;
Vous savez, fameux écraseurs,
Que Flore, selon sa routine,
Ne règne plus lorsque domine
Le vent du nord, dont les rigueurs
Des hivers sont les précurseurs.
Jugez combien peu se combine
Ce bouquet pour votre Dauphine,
Avec tous nos fleuves glacés.
C'est beaucoup si vous amassez
De quoi la couronner d'épine ;
Cette offrande, quoique mesquine,
Ces chardons par vous enlacés,

Enchanteront cette héroïne,
Ebahiront la Pompadour;
Et le bien-aimé tout de même,
Long-temps assoupi par l'amour,
Bénira son nouveau système
Et son moderne Luxembourg:
Le héros, répète sa cour,
Est digne du grand roi qui l'aime.
Par-tout vos insignes exploits,
Votre dessein se développe;
Louis, cet écraseur de rois,
Devient l'arbitre de l'Europe.
Ah! si j'avais l'art et la voix
Du simple et naïf la Fontaine,
Je chanterais comme je dois
Ce monarque allié de Vienne,
Dont vos Français suivent les lois.
Mais mes chants, faits pour des ruelles,
N'effleurent que des bagatelles.
Ce grand roi doit se contenter,
Je vous le confesse sans feindre,
Du fameux Oudry pour le peindre
Et d'Esope pour le chanter.

A Breslau, ce 20 décembre 1757.

CONGÉ

DE

L'ARMÉE DES CERCLES ET DES TONNELIERS.

Adieu, grands écraſeurs de rois,
Grands héros bouffis d'arrogance,
Délégués de ce roi de France
Qui croit m'aſſervir ſous ſes lois.
Adieu, Turpin, Broglio, Soubiſe,
Et toi, Saxon *), dont les exploits
Sont couronnés par la ſottiſe ;
Auſſi fou, quoiqu'à barbe griſe,
Que tu le parus autrefois
Près du Timock qui t'éterniſe.
Je vous ai vu comme * * *
Dans des ronces en certain lieu
Eut l'honneur de * * * *
Ou comme au gré de ſa luxure
Le bon Nicomède à l'écart
Aiguillonnait ſa flamme impure
Des * * * *.
Ah! quel ſpectacle a plus de charmes
Que le c * * * dodu des héros,
Lorſque par le pouvoir des armes
On leur a fait tourner le dos?
Les voir ainſi dans les alarmes,
C'eſt s'aſſurer dans l'avenir
D'un nom que rien ne peut ternir.

*) Le prince de Saxe Hildbourghauſen, battu en Hongrie au bord du Timock.

Je

Je vous l'avoue en confidence,
Qu'après ma longue décadence
Le beau laurier de ce taillis,
Qu'à votre aspect je recueillis,
Je le dois à votre derrière,
A votre manœuvre en arrière:
Ah! tant que le sort clandestin
Vous placera dans ma carrière,
Tournez-moi toujours la visière,
Pour le bonheur du genre humain!
C'est donc là, qui pourrait le croire,
Sur quoi nous fondons notre gloire?
Et voir un c*** mal-aguerri,
S'appelle en langage fleuri
Dont on pomponne mainte histoire,
Etre l'amant le plus chéri
De Bellone et de la Victoire,
Et du Dieu Mars le favori.
O Fortune inconstante et folle!
Tu veux que dans tous les climats
D'un c*** le mouvement frivole
Décide du sort des Etats.
S'il se tourne sans qu'on l'ordonne
Dans l'acharnement des combats,
La victoire nous abandonne,
Et la sanguinaire Bellone,
En profitant de ces momens,
Du plus inébranlable trône
Bouleverse les fondemens.
Si j'osais, Dieu me le pardonne,
Rimer en *on*, tout comme en *u*,
Jamais poëte dans le monde

Depuis Homère n'aurait eu
Une matière plus féconde :
Mais la décence et la vertu
Toujours aux Muſes départie
Dont mon ſtyle s'eſt revêtu,
Veut même que dans l'impromptu,
Je reſpecte la modeſtie.
Laiſſons donc l'*u* tout comme l'*on* :
Et ſur des rimes moins cyniques
De tous ces tonneliers (*) comiques
Prenons congé ſur l'Hélicon.
Partez tous, héros éphémères,
Héros muſqués et ſi polis ;
Dans vos quartiers enſevelis,
Allez vous bercer des chimères
D'exploits ſi galans, ſi jolis.
Pompadouriques coryphées,
Erigez-vous de beaux trophées ;
Mais que ce ſoit en d'autres lieux,
Ou, ſi perſiſtant dans vos haines,
Toujours joints à mes envieux,
Vous revenez dans ces arènes,
J'attends de vos ſoins gracieux
Toujours de ſemblables étrennes. (**)
C'eſt ainſi, fameux capitaines,
Qu'en quittant ces bords périlleux,
Ces camps et ces fertiles plaines,
Je vous fais mes derniers adieux.

A Freybourg, le 6 novembre 1757.

(*) On appelait les Français tonneliers, parce qu'ils avaient avec eux les troupes des cercles.

(**) Ils avaient dit qu'ils voulaient donner des étrennes au roi de Pruſſe.

AU
MARQUIS D'ARGENS.

Après que le Roi eut occupé le camp de Bunzelwitz près de Schweidnitz, les Russes se retirèrent en Pologne.

O que du Ciel la faveur infinie
De nos Prussiens en tout temps soit bénie!
Si son secours, moins visible et moins clair,
N'éclate plus par la voix des oracles,
Quel temps jamais plus fécond en miracles,
Plus étonnant que ce siècle de fer?
Vous avez vu ces dangereux spectacles;
Comme le Ciel sut défendre Colberg;
Comme il troubla matelots et pilotes
Au fier aspect du valeureux Werner,
Dont les housards dissipèrent les flottes
Du Russe agreste et du Suédois altier.
Le Ciel guida le jeune Wurtemberg;
Pour coup d'essai sa valeur inouïe
A bien battu la superbe Russie,
Sur le gros dos de monsieur Romanzow;
Qui, Dieu-merci, demeura sain et sauf.
Lorsqu'au printemps notre ardente héroïne
A Pétersbourg, parmi son peuple d'ours,
Choisit et prend, après qu'elle y rumine,
Un général que sa fureur destine
A guerroyer chez nous pour les deux cours;
Son vaste empire avec douleur enfante

Ce vrai César, ce fameux Butturlin;
Il vient, nous voit, et prenant l'épouvante,
Dans la Pologne il va s'enfuir soudain
Avec Bacchus, suivi de son butin.
Ainsi, Marquis, par mer comme par terre,
Ce peuple dur, ignorant et brutal,
Homme de corps, et d'esprit animal,
Balourdement s'est conduit dans la guerre.
Et pourquoi donc ces étranges rigueurs
Qu'en Moscovie exerça le czar Pierre,
Pour adoucir ce peuple incendiaire,
Puisqu'il n'apprit de ses législateurs
Qu'à promener sur les pieds de derrière?
Il eut le knout et cent coups d'étrivière,
Pour se couper la barbe du menton
Et raccourcir un crasseux guenillon.
A tout ceci que nous dira Voltaire?
Ce Butturlin doit le faire enrager.
Par quel effort sa plume mercenaire
En grands exploits pourra-t-elle changer
L'affront qui suit les pas de clerc d'un hère,
Qu'il est payé, Marquis, pour louanger?
Ou bien il faut qu'il renonce au salaire,
Comme aux faveurs d'un Mécène d'Asow,
A Pétersbourg surnommé Schouwalow.
Quoi! le rival de Virgile a la rage
De promener son Apollon gueuser,
Chez le barbare au plus lointain rivage,
Pour que l'Europe enfin sur son vieux âge
Le connaissant, sache le mépriser!
Vit-on jamais de plus folle boutade?
Il veut du czar, panégyriste fade,

Hors de propos nous exalter le nom :
C'eſt un Lycurgue, un Socrate, un Solon.
Mais quel Solon ! un tyran parricide,
Qui réprimant la nature et ſes cris,
Souverain dur et parent plus perfide,
Souilla ſes mains dans le ſang de ſon fils.
De Charles douze il écrivit l'hiſtoire ;
Mais en faveur du czar ſon ame noire
En vain s'efforce à préſent d'obſcurcir,
De ce héros la valeur et la gloire.
L'orateur peut parfois nous éblouir ;
La vérité dont ſouvent il ſe joue,
Eſt à la fin, quand il croit réuſſir,
L'écueil fatal où ſon crédit échoue.

Au camp de Noſſen, 1 d'octobre 1761.

TAYLOR INST. OXFORD

LA CHOISEULLADE.

FACÉTIE.

O plaiſans fous, abſurdes politiques,
De vos projets ſectateurs fanatiques !
Vous vous vantez de poſſéder un art,
Un art, hélas ! digne des empiriques :
Et vous oſez, pronoſtiqueurs comiques,
Vous déclarer les rivaux du haſard ?
Et qu'ont produit ces projets chimériques,
Qu'ont enfantés vos baroques cerveaux ?
Rien que du bruit, un abyme de maux,
L'événement a trompé votre attente.

Qui l'aurait cru ? La Fortune inconſtante
Dans un clin d'œil détruit tous vos travaux,
Ni plus ni moins, ſelon votre calibre,
Vous deſſéchez à calculer les poids
Qui déſormais tiendront en équilibre
L'ambition et le pouvoir des rois.
Ces ſombres fous ne ſont pas corrigibles;
Dieu leur donna des eſprits infaillibles;
De leur orgueil l'aveuglement fatal,
De leurs flatteurs la lâche turpitude,
Leur fait trouver le point de certitude,
Dans les erreurs de l'art conjectural.
De tout côté entourés de naufrages,
Ils n'en feront ni prudens, ni plus ſages.
Tout conſeiller ſpirituel ou ſot,
Dans ce grand jeu d'états et de provinces;
Où le haſard règle le ſort des princes,
Croit ſurement attraper le gros lot.
Ah, que j'ai vu de ſinguliers miniſtres!
Tels affectaient l'air empeſé des cuiſtres,
Et raiſonnaient en érudits pédans;
D'autres plus fiers copiaient les tyrans,
Et me glaçaient par leurs regards ſiniſtres!
D'autres ruſés rampaient en courtiſans.
Et ces Atlas ſur leurs faibles épaules
Croyaient porter notre globe aux deux pôles,
Le diriger, le gouverner au gré
De leur eſprit auſſi faux qu'égaré.
Mais vous, Choiſeul, miniſtre petit-maître,
Ah! que j'ai ri en vous voyant paraître
Sur les treteaux du théâtre public,
Si frétillant, ſi plein de pétulance,

Si tracaſſier, (c'eſt bien-là votre tic)
Au grand galop mener la pauvre France,
De chez Plutus, du ſein de l'opulence,
Par la misère aux bords de l'hôpital!
 Vous m'amuſez, j'aime aſſez vos parades;
J'en rirais plus ſi vos arlequinades
Au genre humain ne cauſaient tant de mal.
 Un je ne ſais quel aſcendant fatal
Vous fait ronger l'eſprit d'inquiétude;
Projets nouveaux, plans entaſſés ſur plans;
Et l'univers dans vos oiſeux momens,
Sert de jouet à votre turpitude.
 Allons, encor un bon tour de Scapin;
Lazzi nouveau, brillant de gentilleſſe,
Une gambade, une ſcélérateſſe,
Et vous voilà, tout ainſi que Pepin,
Inſtitué Maire du très-Chrétien.
 Voyez comment en allongeant la ſerre
Il eſcamote Avignon au Saint Père!
 Comme un vieux chat, reſpectant les charbons,
Sait du foyer retirer les marrons;
L'adroit **** ménageant l'Angleterre,
Vers ſon objet s'avançant à tâtons,
Saiſit l'inſtant pour employer la force;
Et le voilà qui vous happe la Corſe,
Encouragé par ce succès d'hier,
Monſeigneur va voguer en pleine mer;
Il fait armer ſpahis et janiſſaires;
La Suède doit ſeconder ſes chimères,
Et l'on doit voir les bras des Muſulmans
Frapper à dos les Ruſſes conquérans.

Un des reſſorts ſe rompt de ſa machine ;
Voilà-t-il pas ſon projet en ruine ?
  Il s'en conſole en tracaſſant ailleurs,
Et ces Anglais, nés dans ſon voiſinage,
De ſes travaux ſeraient-ils ſpectateurs ?
Ah ! je m'attends à quelque tour de page.
  En tapinois, et ſans qu'humain le sût,
Il fit paſſer des fonds en Hibernie ;
A Weſtmunſter ſon argent ſe reçut ;
Il troublera, guidé par ſon génie,
De l'orient la riche compagnie :
Non, jamais ſinge auſſi malin ne fut.
  Et toi Genève, ô Rome calviniſte !
Si tu pouvais ici nous dévoiler,
Comme en tes murs, et preſque à l'improviſte,
Ton peuple fou ſe mit à rebeller ;
Comme ſemant cet eſprit de vertige,
Choiſeul de loin opéra ce prodige ;
Comment le ſieur Châtelain de Ferney,
Pour te troubler mit ſa malice en frais,
Et de Verſoy te préſentant le mole,
Et ſon rempart créé par l'hyperbole,
T'intimidait d'un vain épouvantail,
Pour diſſiper ton proteſtant bercail.
  Que ne pourrais-je en dire moi-même ?
Neuchâtel ſeul me fournirait un thème ;
Meni pourrait illuſtrer mes écrits ;
Je citerais d'authentiques promeſſes,
Fauſſes autant que fourbes et traîtreſſes :
Mais taiſons-nous, et qu'un profond mépris
De ſes travaux ſoit à jamais le prix.

Croyez-vous donc, quand il cabale et trame
Tant de complots, que le perturbateur
A pu jouir d'un inſtant de bonheur?
Voyez, voyez quel tumulte en ſon ame
S'élève, croît à la moindre rumeur.
Au mot d'exil il pâlit, il ſe pâme;
Bientôt du roi le bon accueil l'enflamme.
Ainſi, toujours peu sûr de ſa faveur,
Il eſt flottant, et ſon eſprit balance,
Ou vers la crainte, ou bien vers l'eſpérance.
Choiſeul, Choiſeul, conſultez les experts:
Ils vous diront mieux que ne font ces vers,
Que la fortune eſt laſſe de vous ſuivre.
Vous n'avez plus que deux momens à vivre,
Et vous voilà dévoré par les vers:
Tout diſparaît, s'évanouit ou paſſe:
Lois pour les rois, les grands et les ſujets.
Pourquoi faut-il dans un ſi court eſpace
S'embarraſſer d'auſſi vaſtes projets?
N'eſt-on heureux qu'en déſolant le monde?
Retz le fut-il en fomentant la fronde?
J'aimerais mieux me livrer à Zénon,
Etudier Marc-Aurèle ou Socrate,
Que d'imiter ce fougueux Héroſtrate,
Objet d'horreur, d'abomination.
Quelque déſir de briller qui nous flatte,
C'eſt s'avilir pour mériter un nom.
Profitons mieux de cette courte vie.
Sans tant d'apprêts on trouve le bonheur,
Il ſe préſente, il s'offre, il nous convie
A ſavourer ſa divine douceur:
Il ne gît point au ſein de la grandeur,

Séjour mêlé d'inconſtance et d'envie;
Mais chacun peut le trouver dans ſon cœur.
Heureux celui qui vit loin de la foule,
Qui ſait borner ſes immenſes déſirs,
Et ſans excès admet tous les plaiſirs!
D'un cours égal et doux ſon temps s'écoule;
Loin de l'éclat qui ſuit Sémiramis,
S'il ne jouit d'un auſſi pompeux ſonge,
Il eſt exempt du remords de la ronge;
Il vit en paix avec des vrais amis.
O jours charmans! aimable ſolitude!
Où l'amitié rend les états égaux;
C'eſt-là que loin de toute ſervitude,
La liberté fait naître les bons mots.
O mes amis! que toujours la ſageſſe
Dans ce ſéjour de folie et d'ivreſſe
Puiſſe guider vos deſſeins et vos pas!
Sachez dompter l'attrait de la molleſſe,
Et de l'orgueil les ſuperbes appas.
Vous irez tous un jour loger là-bas,
Où ſont reclus les Caton, les Emile,
Les Cicéron, les Trajan, les Virgile;
L'ambitieux s'y jette avec fracas,
Pour qu'à ſa mort ſon nom ſe faſſe entendre;
Le ſage doit, dégagé d'embarras,
Et ſans regrets, doucement y deſcendre.

LOUIS XV AUX CHAMPS ÉLYSÉES.

DRAME EN VERS.

Ces jours Caron voiturait dans ſa barque
Certain quidam qu'il ne connaiſſait pas:
Il l'examine, en ſe diſant tout bas,
Eſt-il manant, ou robin ou monarque?
Que reſte-t-il? rien après le trépas.
Le mort l'entend; d'un air mélancolique,
Lui dit: Caron, je vois ton embarras;
Sur mon état tu veux que je m'explique:
Tu ſauras donc que j'ai donné des lois
Au beau pays qu'habitent les Gaulois;
J'ai fait la guerre, et j'étais pacifique;
J'étais dévot, partant encor lubrique.

CARON.

Quoi! ſerais-tu Louis le bien-aimé?

LE MORT.

Oui, c'eſt ainſi que Paris m'a nommé,
Lorſque dans Metz, malade à rendre l'ame,
Les bons badauds d'avance me pleuraient,
Et pour mes jours Saint-Denys invoquaient:
Mort à préſent peut-être qu'on me blâme.

CARON.

Quel mal ici te feront leurs propos?
Qu'on te béniffe, ou bien qu'on te diffame.
Mais crains plutôt pour toi, pour tes égaux,
Le tribunal où préfide Minos,
Ce juge augufte, inflexible et févère,
Eft redoutable aux rois comme au vulgaire.

LE MORT.

Je crois, l'ami, ton cerveau dérangé.
Un très-chrétien, un puiffant roi de France,
Par ton Minos peut-il être jugé?

CARON.

Quitte ta morgue et ta hauteur fi fière,
Amas d'erreurs que l'orgueil a forgé?
Tu n'es plus rien que cendre et que pouffière,
Et tu devrais au bord de l'Achéron
Avoir laiffé l'enflure d'un vain nom.

LE MORT.

Ah! ton Minos, et fa cour impolie,
Redouble encor mon regret pour la vie.
De faint Louis le refpectable fang
Ne peut donc point ici garder fon rang?

CARON.

Va, va, ton faint, ma foi, ne te fervira guère,
Et nous l'eftimons peu dans notre hémifphère.

LE MORT.

Ce juge a-t-il des lettres de cachet?

CARON.

Que dis-tu là? ce mot n'eft point français.

LE MORT.

Il fe peut bien qu'en ta trifte nacelle
Aucun feigneur ne l'ait nommé jamais;

L'invention en eſt aſſez nouvelle,
C'eſt un effort qu'a fait l'eſprit humain:
En étendant le pouvoir ſouverain,
Un prince peut, libre dans ſa colère,
Et prononçant un arrêt arbitraire,
Punir ſans bruit tel qu'il veut des ſujets;
Ce qui ſe fait par lettres de cachet:
Et ſi Minos en eſt muni d'avance,
Que deviendra ma fragile exiſtence?
Quel ſort affreux! j'ai tout à haſarder.

CARON.

Le talion eſt la loi la plus juſte.

LE MORT.

Tu n'entends rien à l'art de commander.
Le châtiment, dût-il même excéder,
Eſt le ſoutien de tout empire auguſte.

CARON.

Minos doit donc en uſer envers toi,
Car en ces lieux il eſt autant que roi.
Mais vois-tu bien que déjà ma nacelle
Vient de frapper à ces funeſtes bords
Que n'ont jamais pu repaſſer les morts?
Et tu vas voir des juges le modèle.
Allons l'ami, du cœur! mordieu, du cœur!
Louis deſcend de la barque, et prend terre.
Il eſt frappé des abois de Cerbère,
Il aperçoit ce monſtre avec horreur,
Il avançait à grands pas dans ſa route;
Le très-chrétien ſuait à groſſes gouttes;
En le ſuivant, criait le vieux nocher:
Ne veux-tu pas me payer le paſſage?
Un ſi grand roi voudrait-il me tricher?

Le bon Louis, allongeant le visage,
Dit; je t'assigne, ô Caron! sur les baux
Que payeront mes fermiers généraux.
Je n'en veux point; il me faut des espèces;
Répond Caron. Louis avait aux doigts,
Comme souvent aux cours en ont les rois,
De beaux bijoux; présens de ses maîtresses;
Il en prend un; le donne au batelier,
Qui le saisit, sans se laisser prier.
Louis le quitte et court à toute jambe,
Quoiqu'il fût lourd, pataud, très-mal ingambe;
Il arriva dans les lieux où Minos
Juge à la fois les couards, les héros.
Le roi frémit à l'aspect redoutable
Du président et de ses assesseurs.
Ah! disait-il, quel sort épouvantable!
S'il me condamne, hélas! pour des erreurs
Dont à Paris on ne ferait que rire:
Ce dernier trait serait sans doute pire
Que cette scène insultante à mes mœurs
Qu'ont donné au public mes confesseurs.
Milliers de morts entouraient l'audience:
Expédiés promptement ils étaient
L'un après l'autre ainsi qu'ils arrivaient;
Minos d'eux tous avait pris connaissance,
Et prononçait à chacun sa sentence.
Très-tristement quelques-uns s'en allaient,
Plaignant leur sort: d'autres le bénissaient.
Parmi la foule enfin Louis s'avance.
Minos pensif et d'un air refrogné
Même de loin l'avait déjà lorgné.
Il lui fit signe et par son nom l'appelle.

" Ah! n'as-tu pas fur les Gaulois régné ? "
Lui dit Minos. " Oui, Seigneur, fous tutelle, "
Repart Louis: " Dans ma jeuneffe frêle
„ Et d'Orléans, et Bourbon et Fleuri
„ M'ont appris l'art de régner fur les lis. "

MINOS.

Mais fus-tu donc pupille à barbe grife?

LE ROI.

Non pas, Seigneur; quand je fus plus mûri,
Je devins lors un chaffeur aguerri.

MINOS.

N'aimas-tu pas beaucoup la paillardife?

LE ROI.

Ce mot, Seigneur n'eft plus chez nous de mife:
Ainfi parlait le peuple aux carrefours;
Mais ce mot bas eft banni pour toujours
De chez les grands dont la cour fe compofe.

MINOS.

Rayons le mot, mais parlons de la chofe;
Depuis la mort du premier des François,
Tu fus, dit-on, le plus galant des rois:
Aux courtifans tu difpenfais des cornes,
Et fans toucher encor au parc aux cerfs.

LE ROI.

Ces doux plaifirs ont de fi courtes bornes,
Et nous vivons fi peu dans l'univers,
Qu'il faut plutôt, tant qu'un homme eft en vie,
Plaindre fes maux que lui porter envie.

MINOS.

Qui t'envirait Pompadour, du Barry,
Toutes les deux communes dans Paris

Avant le temps où ta haute personne
Auprès de toi les plaça sur le trône?

LE ROI.

Ah! Si la mort vient de me tout ôter;
Faut-il encor en ces lieux m'insulter?

MINOS.

La vérité, Louis, n'est point d'insulte.
Trop haut jadis sur un trône placé,
De vils flatteurs recevant le vain culte,
Tu fus par eux lâchement encensé;
Mais ici-bas, dans les champs Elysées,
Les vérités ne sont point déguisées;
On n'y connait courtisan ni flatteur,
Et l'on y dit que tes postiches reines
Ont avec toi partagé ta grandeur;
Par leurs avis que tu fis des fredaines,
Dont ton Etat ressentit le malheur.
C'était mal fait; mais ton ame fut bonne:
Voilà Louis pourquoi l'on te pardonne.
Nous distinguons, amis de l'équité,
Le bien du mal: faiblesse n'est pas crime.
Tu semblais né pour la société;
Aussi ton nom ne sera point cité
Comme celui d'un monarque sublime.
Tu pourras donc, sans craindre ou redouter,
Dans ces bosquets tranquillement errer:
Et, si souvent tu bâillais dans le monde,
Tu peux, mon fils, sur les bords de cette onde
Bâiller encor, ou d'amour soupirer.
Il dit et part, finissant l'audience:
Louis s'incline et fait sa révérence,
Au fond du cœur mécontent et fâché.

Tout

Tout bien pesé, malgré sa suffisance,
Il en fut quitte encor à bon marché.
Du tribunal il s'éloigna sur l'heure,
Il veut savoir quel est l'heureux quartier
Où des Français la séquelle demeure. —
Prenez par-là — suivez bien ce sentier. —
En se hâtant Sa Majesté l'enfile.
Elle aperçoit dans ce charmant asile
Un pré fleuri, coupé par des bosquets.
Là, sous l'abri des antiques cyprès
On croyait voir des ombres diaphanes,
Des farfadets, des spectres ou des manes,
Ou les esprits des plus fameux Français.
Sa Majesté s'y rend en diligence,
Par pur amour pour les Welches de France.
Un haut rocher domine sur ce lieu,
Louis y voit le fameux Richelieu,
Qui méditait absorbé dans lui-même.
Louis lui dit — à quoi peux-tu rêver?
Mort une fois, tu ne peux t'élever.
Voudrais-tu donc faire encor un système?
Un mort peut-il dans ces lieux innover?

RICHELIEU.

Fuis, importun, et laisse-moi couver
Le grand projet où mon esprit s'applique.
J'y règle tout par la dialectique;
Quand quelque jour je pourrai l'achever,
Chacun dira, c'est un chef-d'œuvre unique.

LOUIS.

Votre Eminence a troublé l'univers;
Veut-elle encor tracasser aux enfers?

RICHELIEU.

Si tu favais, ô roi trop flegmatique!
Sur quoi s'exerce ici ma politique,
Tout ftupéfait, d'étonnement faifi,
En admirant, tu dirais, qu'eft ceci?

LOUIS.

Comment veux-tu qu'un étranger devine,
Sur quel objet ton vafte efprit rumine?
Mais nous croyons et fommes convaincus
Qu'en cet afile où rien ne t'importune,
Où rien ne peut augmenter ta fortune,
Tes grands travaux font des foins fuperflus.

RICHELIEU.

Non, s'il te plaît — il s'agit d'une affaire . . . .

LOUIS.

Qui dans le fond ne t'intéreffe guère . . . . . .

RICHELIEU.

Qui foumettra les vaftes cieux, l'enfer
Et tout le monde au bras de Jupiter.
Ne fais-tu pas, que malgré fa puiffance,
Ce Dieu dépend de la Fatalité;
D'effet efclave, et libre en apparence?
Je veux enfin que la néceffité
Cède au torrent de fon autorité.
Si j'ai rendu la France monarchique,
Je veux qu'un Dieu foit en tout defpotique.

LOUIS.

Quoi! chez les morts ton efprit agité
Eft occupé toujours de politique?
Tu n'es qu'une ombre et n'exifterais pas,
Si ton efprit n'embrouillait les Etats.

RICHELIEU.

La loi des cieux, éternelle, immuable,
Détermina que toute ombre ici-bas
Fût à jamais à soi-même semblable;
Tant le penchant de l'homme est indomptable.
Qui fit la guerre, ici chamaillera;
Le biberon ici s'enivrera;
L'homme d'Etat se rendra respectable;
Et l'amoureux dans nos bois cherchera
Un doux objet, à ses yeux agréable.

LOUIS.

Ah! si j'avais ici votre neveu,
Mon intrigueur, mon ami Richelieu,
Que je pourrais aller vîte en besogne!
Car chez les morts il n'est plus de vergogne.
Votre Eminence aime tant les projets;
Qu'elle en fasse un pour combler mes souhaits:
J'attends tout d'elle; il faut qu'elle m'enseigne
A remplacer du Barry, Pompadour.
J'oublirai tout, empire, gloire et règne,
Si dans ces lieux j'assouvis mon amour.

RICHELIEU.

Oui, vous pourrez, ô mon roi! dès ce jour
Vous contenter: il est ici des belles
D'esprit retors, qui ne sont pas cruelles.
Pour les trouver, rendez-vous au canton
Où règne en paix le sage Salomon.
Grandeur, éclat, pompe majestueuse,
Vous frapperont dans cette cour nombreuse:
Vous irez-là d'amour tout embrasé,
Et de ma part d'un mot autorisé,
Vous présenter à ce roi si lubrique.

Mille catins compofent fon férail.
Sage il était, mais fage judaïque.
Or il peut donc de ce nombreux bercail,
S'il eft poli, vous faire une part jufte
D'un beau tendron, peut-être un brin ufé.
Mais vous, grand roi, mais vous, mon prince augufte,
Si vous aimez, c'eft pour être amufé.
Un délicat n'eft point fenfé robufte;
Vous vigoureux, et familiarifé
A des catins de l'efpèce commune,
Allez, partez et vous ferez fortune.
Quand on eft roi, l'on n'eft point refufé.
Pour Saint Louis, chargé de le conduire,
Fut ftupéfait de fon rôle nouveau.
Qu'était-il donc? honnête maquereau.
Tout preux guerrier n'en aurait fait que rire,
Le faint craignait que la grâce en défaut
Et ce métier ne pût un jour lui nuire.
Sa niche encor lui tenait fort à cœur,
Et les fermons prêchés à fon honneur,
Quoiqu'il ne fût ni vierge ni martyre.
Ni plus ni moins ils broffaient les forêts.
Le roi difait, " je n'aurais cru jamais,
„ Que mort je puffe encenfer des attraits,
„ Qui dans le monde auraient pu me féduire. "
Le faint répond, le cœur tout bouffi d'ire:
" Tout eft ici dans le relâchement:
„ Minos languit, le bon vieillard radote.
„ J'en fuis contrit, mon ame fi dévote
„ Défirerait un juge violent,
„ Sévère, et fait pour juger les coupables. "
Le roi repart: " Vous êtes bien méchant.

„ Pourquoi punir des faibleſſes aimables ?
„ Si l'on voulait punir à la rigueur,
„ Ces lieux bientôt changés, méconnaiſſables,
„ N'offriraient plus qu'un ſéjour plein d'horreur,
„ Un endroit triſte, un grand déſert aride,
„ Tout dépeuplé, ſauvage, en un mot, vide;
„ Car où trouver tant de mortels parfaits?
„ Vous, cher ſaint, mort avant qu'on m'ait vu naître,
„ (Je n'en crois rien) mais vous l'étiez peut-être.
„ Qui tenterait d'analyſer de près
„ La vertu pure et la plus éclatante,
„ Y trouverait parmi tous ſes attraits,
„ A ſon regret quelque tache frappante.
„ Ah! quel ſouhait, ah! quel cruel deſſein
„ Pour un Louis et pour un maître ſaint,
„ Que d'envoyer tous les mortels du monde,
„ Et tout ce qu'en produira l'univers,
„ Pour s'abymer au fond d'un gouffre immonde,
„ Au grand jamais rôtir dans les enfers! "

SAINT LOUIS.

Quoi! c'eſt mon fils?.... que mon ſang dégénère!
Je te renonce et ne ſuis plus ton père;
Si Richelieu ne m'eût commis le ſoin
De te mener auprès du * * du coin;
En abhorrant tes diſcours hérétiques,
Et tes propos très-encyclopédiques,
Je me ſerais d'abord ſigné trois fois,
Et ſur ton nez j'aurais briſé ma croix.

LE ROI.

Sommes-nous donc en terre catholique?
Ne vois-tu pas qu'en ce lieu pacifique

Tout eſt mêlé; les juifs, turcs et chrétiens
Vivent en paix au milieu des païens?

SAINT LOUIS.

Voilà-t-il pas de ces propos damnables,
Partant d'un cœur froid, tiède, indifférent?
Un roi chrétien doit être intolérant,
S'il ne prend pas nos livres pour des fables.

LE ROI.

Et faut-il donc avoir le cœur plus dur
Que n'eſt l'airain, ou le fer ou l'azur?

SAINT LOUIS.

Ah! nous voici ſur la frontière juive.
Je te maudis, je te quitte et m'eſquive.
Louis tout ſeul s'approche du palais.
En le voyant Sa Majeſté l'admire;
Car Salomon jadis, pour le conſtruire,
Mit ſagement tout le Liban en frais:
Il eſt de cèdre, embelli par l'ivoire;
Sa vaſte enceinte eſt un grand territoire;
Sur le fronton, ouvrage exquis de l'art,
On y voyait dame Ruth et Thamar,
Et des Hébreux la véridique hiſtoire.
Le roi, placé deſſus ſon trône d'or,
Alors donnait à tout juif audience.
L'introducteur, qui n'était pas butor,
Chaſſe en avant la multitude immenſe,
Nouveaux venus de Londre et de Byzance,
De Rotterdam, de Pologne et de France.
Le bon Louis, las d'attendre, bâillait,
Entre les dents tout doucement jurait.
Ce prince avait toujours dans la penſée
Le pontilio de ſa grandeur paſſée.

Tout en bâillant il remarque à l'écart
Certain quidam ; il crut le reconnaître.
Certes c'eſt lui..... c'eſt Samuel Bernard.
Comment, Monſieur, comment pouvez-vous être
Parmi le tas de ces vils circoncis ?

BERNARD.

Sachez, mon roi, mon ſouverain, mon maître,
Que j'ai paſſé chez les Français jadis
Pour plus grand juif que ceux qu'on voit paraître
Dans ce palais chez Salomon admis.
Arabe ou juif, j'en ai bu toute honte.
Je cherche ici de l'or qui vient d'Ophir,
Je ſuis retors, je le gagne à bon compte ;
Je riſque tout, afin d'en acquérir.

LE ROI.

Vous êtes-donc, Bernard, toujours le même ?

BERNARD.

Pour les tréſors mon amour eſt extrême.
Mais vous, mon roi, que cherchez-vous ici ?
Chez Salomon ? vous parmi le vulgaire !
Un fait pareil, tout extraordinaire,
Mérite bien que j'en ſois éclairci.

LE ROI.

Je viens chercher, chez ce roi qu'on vénère,
Pour mes plaiſirs une douce commère !
Bref, en un mot, pour mon amuſement,
Une catin de ſon vieux Teſtament.

BERNARD.

Sur cet article il peut vous ſatisfaire.

LOUIS.

Ne vois-tu pas que ces pouilleux de juifs,
Dans notre monde errans et fugitifs,

Dans celui-ci sont gens qu'on considère ?
Le roi d'eux seuls paraît être occupé.
Je vais ici me morfondre à rien faire ;
C'est mon destin, ou je suis bien trompé.

BERNARD.

Ne craignez point, mon oi, telle aventure,
Et vous serez reçu, je vous le jure.
Sur quoi Bernard en élevant la voix
Cria tout haut : écoutez grands et rois,
Il est ici dans ce palais auguste
Un petit-fils de Louis dit le juste.
Sera-t-il dit que parmi ces pouilleux,
Rogneurs d'espèce, ou bien fripiers hébreux,
On souffre encor, confondu dans la foule,
Un roi, jadis oint par la sainte ampoule ?
Il dit : d'abord un silence profond
(Effet commun que produit la surprise)
Succède au bruit, et le roi Salomon
Dit : c'est un conte, ou c'est une méprise.
Bernard se dresse et répond : Seigneur, non ;
Vous possédez dans votre cour brillante
Le bien-aimé Louis, le très-chrétien.
C'est lui, vous dis-je, et je vous le présente.
Louis s'avance ; à fort noble maintien,
A son grand air on reconnut très-bien
Qu'il n'était pas un prince à la douzaine ;
Et Salomon, en lui tendant les bras,
Dit : quel bonheur de voir en mes États
Sa Majesté de France très-chrétienne !
Louis répond, sans marquer d'embarras,
Comme aurait pu haranguer Démosthène.

Nos deux grands rois, bras deſſus bras deſſous,
Très-tendrement tous les deux s'embraſsèrent.
Fraternité de bon cœur ſe jurèrent ;
Car tous les deux avaient les mêmes goûts,
Et quoique morts étaient amoureux fous.
Pour profiter du temps de la viſite,
Le Français dit au Jéruſalémite :
Ah! montrez-moi, grand roi, votre ſérail ;
Je voudrais fort le connaître en détail.
Nenni, nenni, répond l'Iſraélite ;
Mon bon papa fut jadis fait cocu
Par ſon cher fils Abſalon le pendu.
Je ne veux point perpétuer ſes cornes,
En admettant un roi nouveau-venu
Dans mon ſérail, ſans impoſer des bornes
Aux vifs tranſports d'un amour éperdu.
Mais, dit Louis, mon amour fait carême.
Depuis trois mois mort, enterré, tout blême,
Taxerait-on mon ombre dans ces lieux
D'être un objet aux jaloux dangereux?
Tant pis, répond le Juif qui s'inquiète,
On a plus faim quand on a fait diète.
Vos Français ont, je ne ſais quel jargon,
Pour captiver les femmes et les filles,
Peu connu dans Salem et Béthoron,
Qui plaît au ſexe et trouble les familles.
Mais après tout, vous êtes étranger,
Et pour montrer à quel point je ſais vivre,
Dans cet inſtant je veux qu'on vous délivre
Une beauté qui ſait ſe rengorger,
Qui fit tourner la tête à mon vieux père,
Qui ſait comment on ſubjugue les rois.

C'eſt Bethſabé ; tel eſt ſon nom de guerre ;
Un trait frappant de ſes fameux exploits,
C'eſt qu'elle fit, las ! par galanterie,
Aſſaſſiner ſon mari, Mons Urie.

LOUIS.

Ah ! quelle femme, ô Ciel, et quel beau don
Me fait ici le grand roi Salomon !

SALOMON.

Elle vaut bien la Pompadour, mon frère,
Qui vous força d'entreprendre la guerre,
Dont aſſez mal vous vous êtes trouvé. . . .

LOUIS.

Qui vous l'a dit ? comment ? quoi ! vous ſavez. . . .

SALOMON.

Que les Français tant prônés dans l'hiſtoire
Chez les Germains ont enterré leur gloire.
Mais laiſſons-là les faits où le haſard
Peut avoir eu la principale part.
Prens ta catin et pars avec ta dame,
Qui ſaura bien perpétuer ta flamme,
Te ſubjuguer, te bâter, te brider,
Te plaire encor et te perſuader.

LOUIS.

Je le vois bien, je ne m'en puis défendre,
Car d'un mauvais payeur il faut tout prendre.

C'eſt le précis de ce que nous écrit
Le gazetier fameux de l'Elyſée.
Je ne veux pas garantir ce qu'il dit.
La vérité qu'on aime et qu'on chérit,
Eſt à trouver en tout lieu mal aiſée.
Pour cette fois, lecteur, ceci ſuffit.

Tu sais du moins que ce bon roi de France
Ne manque point là-bas de jouissance.
Si tu veux plus savoir de son destin,
Attends encor, ne perds point patience;
Tu l'apprendras l'ordinaire prochain.

SIX ÉPIGRAMMES.

Chez un malade on mande un aſſaſſin.
Il le tua ; c'eſt la vieille coutume.
Mais ſur ceci ce qu'aucun ne préſume,
C'eſt que d'effroi mourut le médecin.

* * *

Auguſte fait dans huit jours banqueroute,
Diſait à Dreſde un gar français.
On répondit : Vous n'y voyez donc goutte ?
Ah ! pour du mal, le roi n'en fit jamais ;
Mais c'eſt ſon page et ſon vilain laquais.

* * *

Un vieux ſoudart, revenant de campagne,
Trouva chez lui ſa fidelle compagne,
Qui dans ce temps ſeule toutes les nuits,
Fit un poupon, pour charmer ſes ennuis.
Sur quoi le gar, dans la maiſon, à bruire :
Quand ſa Junon, qui ſavait le conduire,
Lui dit : " Pourquoi tous deux nous quereller ?
„ Lorſque, ſuivant ta rage furibonde,
„ Tu travaillais à détruire le monde,
„ N'ai-je raiſon, moi ! de le repeupler ? "

* * *

Certain quidam, qui n'était déniaiſé,
S'écriait : " On me déshonore !
„ Ah ! je ſuis actéoniſé
„ Par ma femelle que j'abhorre. "
Un ſien ami, d'un air rêveur,

Lui dit: “ Va, prends de l'ellébore :
„ D'être cocu n'eſt pas ſi grand malheur ;
„ Tu méritais peut-être pis encore :
„ Où diable auſſi places-tu ton honneur ? ”

* * *

Un monſtre féminin, fléau de ſon mari,
L'avait perſécuté, du jour qu'il l'avait pris,
Juſqu'au jour que la mort un beau matin l'eût ſrité :
Le veuf s'en déſeſpérait fort :
Ses amis lui diſaient : “ Vous la pleurez à tort. ”
“ C'eſt que je crains, dit-il, qu'elle ne reſſuſcite. ”

* * *

Un ottoman ambaſſadeur
Vint, de la part du grand ſeigneur,
A Vienne, cour très-haut huppée ;
Des préſens leur fit par honneur.
Il donna, (je crois, par erreur)
A l'impératrice l'épée,
Et la quenouille à l'empereur.

EPITAPHE DE VOLTAIRE.

Ci-gît le ſeigneur Arouet,
Qui de friponner eut manie.
Ce bel eſprit toujours adroit
N'oublia pas ſon intérêt :
Même en paſſant dans l'autre vie
Lorſqu'il vit le ſombre Achéron,
Il chicana le prix du paſſage de l'onde ;
Si bien que le brutal Caron,
D'un coup de pied au ventre appliqué ſans façon,
Nous l'a renvoyé dans ce monde.

BILLET DE CONGÉ DE VOLTAIRE.

Non, malgré vos vertus, non, malgré vos appas,
Mon ame n'eſt point ſatisfaite.
Non, vous n'êtes qu'une coquette
Qui ſubjuguez les cœurs, et ne vous donnez pas.

RÉPONSE DU ROI.

Mon ame ſent le prix de vos divins appas,
Mais ne préſumez point qu'elle ſoit ſatisfaite.
Traître, vous me quittez pour ſuivre une coquette;
Moi, je ne vous quitterais pas.

ODES.

PRÉFACE.

PRÉFACE.

C'est à vous, mes amis, que j'offre cet ouvrage;
D'un cœur qui vous chérit c'eſt un léger hommage.
Vous y verrez du ſérieux
Entremêlé de badinage,
Des traits un peu facétieux,
Dont la morale au moins eſt ſage.
Mais n'imaginez pas que la morgue d'auteur,
De l'amour-propre en moi fortifiant l'erreur,
M'inſpire dans cette préface.
Ma paſſion m'a fait la loi,
Et les charmans accords d'Horace
M'ont fait poëte malgré moi.
Ma Muſe tudeſque et bizarre,
Jargonnant un français barbare,
Dit les choſes comme elle peut;
Et du compas parfait bravant la ſymétrie,
Le puriſme gênant, et la pédanterie,
Exprime au moins ce qu'elle veut.

Libre de cette ſervitude,
Un trait d'imagination
Vaut mieux, au gré de ma raiſon,
Que cette froide exactitude
Dont les modernes ſont l'étude,
Et qu'on réprouve à l'Hélicon.

ODES.

ODE A LA CALOMNIE.

QUEL eſt ce monſtre, ou ce fantôme
Qui pourſuit ſans ceſſe mes pas ?
Echappé du ſombre royaume,
Ses yeux me lancent le trépas ;
Ce ſpectre livide et farouche
Vomit de ſa profane bouche
Des flots d'amertume et de fiel :
Hors le menſonge, et l'impoſture,
L'aigreur, la fourbe, et le parjure,
Il n'eut jamais de corps réel.
Barbare fille de l'Envie,
Je reconnais tes lâches traits,
A ta rage, non aſſouvie
De trahiſons et de forfaits ;
A l'impudence de tes œuvres,
A tes ſerpens, à tes couleuvres
Qu'allaite l'animoſité ;
Au voile qui couvre ta tête,
Au ſon de ta fauſſe trompette,
Organe de l'iniquité.
Des noirs flambeaux de Tiſiphone
Animant les ſombres lueurs,
Tu les agites près du trône,
Qui diſparaît ſous leurs vapeurs ;

Et dès que ta fureur l'affiége,
De l'innocence qu'il protége,
Il n'entend plus les triſtes cris ;
Bientôt complice de ton crime,
Le trône, en te ſervant, opprime
Tous ceux que ta haine a proſcrits.
Du maſque de la politique
Tu couvris tes difformes traits ;
L'audace de ta langue inique
Aux rois intenta le procès :
D'un mugiſſement effroyable
Contre moi ta haine coupable
Fait retentir toutes les cours :
Déſormais l'ame des miniſtres,
Tu changes, ô projets ſiniſtres !
En ſombres nuits leurs plus beaux jours.
Ainſi l'agile Renommée,
Pleine de tes diſcours pervers,
De ta rage qu'elle a ſemée,
Empoiſonne tout l'univers.
De ſes nouvelles affamée,
L'Europe, avalant la fumée
Qu'exhale ton ſouffle infecté,
Dans les erreurs où tu la plonges,
Prend les oracles des menſonges,
Pour l'arrêt de la vérité.
Ta rouille s'attache ſans ceſſe
Aux noms célèbres et fameux ;
Leur beauté trop brillante bleſſe
Tes yeux louches et ténébreux :
L'affreux Démon qui te poſsède,
Flétrit Céſar chez Nicomède,

N'épargna pas les Scipions;
Tu fis exiler Bélisaire;
Ta magie aux yeux du vulgaire
Changea leurs lauriers en chardons.
Quel fut jamais le grand mérite
Contre lequel tu ne t'aigris?
Tu ne poursuivis point Thersite,
Mais Achille entendit tes cris;
Afin d'éteindre l'héroïsme,
En Grèce on vit de l'ostracisme
S'armer tes disciples cruels;
Les grands hommes sont tes victimes,
Leur sang répandu par tes crimes
Fume encor sur tes noirs autels.
Luxembourg, dans ta folle ivresse,
Fut accusé d'enchantemens;
(*) Eugène même en sa jeunesse
Porta les marques de tes dents;
Colbert, ministre respectable,
Du vil opprobre qui l'accable
Fait encor rougir les Français;
De Louis, ce monarque auguste,
On osait insulter le buste
Le moment d'après son décès.
Ton poignard, qui frappe la gloire,
Fait ressusciter les héros;
Plus d'un guerrier dut sa victoire
Aux aiguillons de ses rivaux:
Et s'il franchit tous les obstacles,

(*) On l'appelait à Paris Dame Claude, comme à Rome on appelait César la femme de tous les maris.

Son nom, après tant de miracles,
Sert d'antidote à tes venins;
En t'acharnant aux noms célèbres,
Leur grand éclat dans tes ténèbres
En éblouit plus les humains.
Je ne crains donc plus les reproches
D'avoir fouffert de ton courroux,
Quand tous les traits que tu décoches
Sur la vertu portent leurs coups.
En vain l'on s'oppofe à ta rufe,
Minerve, en s'armant de Médufe,
Ne faurait te pétrifier:
Du temps feul l'heureux bénéfice
Peut, en découvrant ta malice,
Au grand jour nous juftifier.
Et vous, fes nourriffons perfides,
Par le monftre même allaités,
Vous dont les langues parricides
Ont fucé fes méchancetés,
Ajoutez votre voix profane,
De l'impofture infame organe,
A fes farouches hurlemens;
Battez plutôt les flots de l'onde,
De ma tranquillité profonde
Rien n'ébranle les fondemens.
Tandis qu'en nos jardins éclofe,
Et voltigeant de fleurs en fleurs,
De fon nectar qu'elle compofe
L'abeille amaffe les douceurs;
En fuçant une plante vile,
Des frelons la troupe ftérile,
Prépare et diftille fon fiel;

Quand vers la ruche induſtrieuſe
Bourdonne la mouche envieuſe,
L'eſſaim prend ſon eſſor au ciel.
Ainſi, quand heureuſe et tranquille,
Satisfaite de ſon deſtin,
L'innocence, toujours utile,
Travaille au bien du genre humain;
L'on voit entre tes mains barbares
Les fers tranchans que tu prépares
Aiguiſés avec tant d'ardeur,
Pour détruire juſqu'au veſtige
Le nouveau monument qu'érige
Et la ſageſſe et le bonheur.
Cent fois j'ai vu tes mains ingrates,
Par d'indignes raffinemens,
Careſſer les morts, que tu flattes
Pour mieux déchirer les vivans:
Tes crimes, que la nuit recèle,
Craignent le jour qui te décèle,
Pareils aux lugubres corbeaux,
Qui dans les cyprès les plus ſombres
De leurs cris effrayant les ombres,
S'attroupent autour des tombeaux.
Et toi, venimeuſe vipère,
Toi dont la morſure d'aſpic
Bleſſa ce régent débonnaire,
Prince né pour le bien public;
Tigre ſanguinaire et ſauvage,
Je renonce à l'ingrat ouvrage
D'adoucir tes féroces mœurs;
Plutôt ſous ſon ardent tropique,

Le Maure des monſtres d'Afrique
Pourrait-il dompter les fureurs.
Soyez l'émule de Virgile,
Et régnez ſur le double mont,
Mais les hurlemens de Zoïle
Vous font déſerter l'Hélicon ;
Et l'aigle audacieuſe et fière,
Qui s'élevait dans ſa carrière
Juſqu'au palais du Dieu du jour,
Baiſſant l'aile, qu'elle déploie,
Subitement oiſeau de proie
Se change en rapace vautour.
En conſacrant la Calomnie,
Le cœur enflé de ſes venins,
Vous proſtituez le génie,
Vos chants et vos concerts divins.
N'abuſez point de votre veine.
Des eaux limpides d'Hippocrène
Son fiel empoiſonne le cours.
Je préfère à votre éloquence
Le ſage et vertueux ſilence
De Bernard, chantre des amours.
Ainſi la Naïade éplorée,
Quand aux vents mutins et fougueux
Son onde tranquille eſt livrée,
Sent bouillonner ſes fonds pierreux :
Du ſein de ſes grottes profondes,
Le limon ſe mêle à ſes ondes,
Et trouble le criſtal des eaux ;
Mais dans le calme, tranſparente,
Et plus claire ſuivant ſa pente,
Rien d'impur n'altère ſes flots.

Ainsi ces forfaits qu'on publie,
S'ils sont nouveaux, frappent les airs,
On les méprise, on les oublie;
Le libelle est rongé des vers.
Le seul mérite véritable
En soi trouve un appui durable
Contre l'imposteur effronté:
Il oppose, sans qu'il s'abuse,
A l'injustice qui l'accuse
L'équitable postérité.
La vérité défigurée
Triomphe à la fin de l'erreur,
Contre l'imposture sacrée
Julien trouve un défenseur:
Lorsque la haine et sa cohorte,
Lorsque la jalousie est morte,
La vertu paraît sans abri;
Et toujours dans l'auguste histoire
Nous voyons refleurir la gloire
Que l'envieux avait flétri.

ODE A GRESSET.

Divinité des vers et des êtres qui pensent,
Du palais des esprits, d'où partent tes éclairs,
Du brillant sanctuaire où les humains t'encensent,
Ecoute mes concerts.
Rien ne peut résister à ta force puissante,
Tu frappes les esprits, tu fais couler nos pleurs;
Ton éloquente voix, flatteuse ou foudroyante,
Est maîtresse des cœurs.

Tes rayons lumineux colorent la nature,
Ta main peupla la mer, l'air, la terre et les cieux,
Pallas te doit l'égide, et Vénus sa ceinture;
Tu créas tous les Dieux.
Sous un masque enchanteur la fiction hardie
Cacha de la vertu les préceptes charmans;
La vérité sévère en parut embellie,
Et toucha mieux nos sens.
Tu chantas les héros: ton sublime génie,
En son immensité bienfesant et fécond,
Relevant leurs exploits, embellissant leur vie,
Les fit tout ce qu'ils sont.
Auguste doit sa gloire à la lyre d'Horace,
Virgile lui voua ses nobles fictions;
Séduits par leurs beaux vers, les mortels lui font grâce
De ses proscriptions.
Tandis qu'appesantis, vaincus par la matière,
Les vulgaires humains, abrutis, fainéans,
Végètent sans penser, et n'ouvrent la paupière
Que par l'instinct des sens.
Tandis que des auteurs l'éloquence déchue
Coasse dans la fange au pied de l'Hélicon,
Se déchire en serpent, ou se traîne en tortue
Loin des pas d'Apollon:
O toi! fils de ce Dieu, toi nourrisson des Grâces!
Tu prends ton vol aux cieux qu'habitent les neuf sœurs,
Et l'on voit tour à tour renaître sur tes traces
Et des fruits et des fleurs.
Tes vers harmonieux, élégans sans parure,
Loin de l'art pédantesque en leur simplicité,
Enfans du Dieu du goût, enfans de la Nature,
Prêchent la volupté.

Tes soins laborieux nous vantent la paresse;
Et chacun de tes vers paraît la démentir:
Non, je ne connais point la pesante mollesse
Dans ce qu'ils font sentir.

Au centre du bon goût d'une nouvelle Athènes,
Tu moissonnes en paix la gloire des talens,
Tandis que l'univers, envieux de la Seine,
Applaudit à tes chants.

Berlin en est frappé: à sa voix qui t'appelle,
Viens des Muses de l'Elbe animer les soupirs,
Et chanter aux doux sons de ta lyre immortelle
L'amour et les plaisirs.

LA FERMETÉ

Fureur aveugle du carnage,
Tyran destructeur des mortels,
Ce n'est point ton aveugle rage
A qui j'érige des autels;
C'est à cette vertu constante,
Ferme, héroïque, patiente,
Qui brave tous les coups du sort;
Insensible aux cris de l'envie,
Qui pleine d'amour pour la vie,
Par vertu méprise la mort.

Des Dieux la colère irritée
Contre l'ouvrage audacieux
Du téméraire Prométhée,
Qui leur ravit le feu des cieux;
Du fatal présent de Pandore
Sur l'univers a fait éclore

Des maux l'assemblage infernal:
Mais par un reste de clémence,
Ces Dieux placèrent l'espérance
Au fond de ce présent fatal.
Sur ce prodigieux théâtre
Dont les humains sont les acteurs,
La Nature, envers eux marâtre,
Semble se plaire à leurs malheurs,
Mérite, dignité, naissance,
Rién n'exempte de la souffrance;
Dans nos destins le mal prévaut;
Je vois enchaîner Galilée,
Je vois Médicis exilée,
Et Charles (*) sur un échafaud.
Ici ta fortune ravie
Anime ton ressentiment;
Là ce sont les traits de l'envie
Qui percent ton cœur innocent;
Ou sur ta santé florissante
La douleur aiguë et perçante
Répand ses cruelles horreurs;
Ou c'est ta femme ou c'est ta mère,
Ton fidelle Achate, ou ton frère,
Dont la mort fait couler tes pleurs.
Tels sur une mer orageuse
Naviguent de frêles vaisseaux,
Malgré la fougue impétueuse
Des barbares tyrans des flots;
Par les vents les vagues émues,
Soudain les élancent aux nues,

(*) Charles I, roi d'Angleterre.

Les précipitent aux enfers;
Le Ciel annonce leur naufrage,
Mais raſſurés par leur courage,
Ils bravent la fureur des mers.
Ainſi dans ces jours pleins d'alarmes,
La conſtance et la fermeté
Sont le bouclier et les armes
Que j'oppoſe à l'adverſité:
Que le deſtin me perſécute,
Qu'il prépare ou hâte ma chute,
Le danger ne peut m'ébranler.
Quand le vulgaire eſt plein de crainte,
Que l'eſpérance ſemble éteinte,
L'homme fort doit ſe ſignaler.
Le Dieu du temps d'une aile prompte
S'envole et ne revient jamais;
Cet être en s'échappant nous compte
Sa fuite au rang de ſes bienfaits;
Des maux qu'il fait et qu'il efface,
Il emporte juſqu'à la trace;
Il ne peut changer le deſtin:
Pourquoi dans un ſi court eſpace,
Du malheur d'un moment qui paſſe
Gémir et ſe plaindre ſans fin?
Je ne reconnais plus Ovide,
Triſte et rampant dans ſon exil,
De ſon tyran flatteur timide,
Son cœur n'a plus rien de viril;
A l'entendre, on dirait que l'homme,
Hors des murs ſuperbes de Rome,
Ne trouve plus d'eſpoir pour ſoi:
Heureux ſi pendant ſa diſgrace

Il eût pu dire comme Horace,
Je porte mon bonheur en moi!
Puiſſans eſprits philoſophiques,
Terreſtres citoyens des cieux,
Flambeaux des écoles ſtoïques,
Mortels vous devenez des Dieux:
Votre ſageſſe incomparable,
Votre courage inébranlable
Triomphent de l'humanité:
Que peut ſur un cœur inſenſible
Déterminé, ferme, impaſſible,
La douleur et l'adverſité?
Régulus ſe livre à Carthage,
Il quitte patrie et parens,
Pour aſſouvir dans l'eſclavage
La fureur de ſes fiers tyrans:
J'eſtime encor plus Béliſaire
Dans l'opprobre et dans la misère,
Qu'au ſein de la proſpérité;
Si Louis paraît admirable,
C'eſt lorſque le malheur l'accable,
Et qu'il perd ſa poſtérité.
Sans effort une ame commune
Se repoſe au ſein du bonheur;
L'homme jouit de la fortune
Dont le haſard ſeul eſt l'auteur.
Ce n'eſt point dans un ſort proſpère
Que brille un noble caractère;
Dans la foule il eſt confondu:
Mais ſi ſon cœur croît et s'élève
Lorſque le Deſtin ſe ſoulève,
C'eſt l'épreuve de la vertu.

L'aveugle Sort eſt inflexible,
En vain voudrait-on l'appaiſer;
A ſa deſtinée invincible
Quel mortel pourrait s'oppoſer?
Non, toute la force d'Alcide
Contre un torrent d'un cours rapide,
N'aurait pu le faire nager:
Il nous faut d'une ame conſtante
Souffrir la fureur inſolente
D'un mal qu'on ne ſaurait changer.

LA FLATTERIE.

QUELLE fureur, quel Dieu m'inſpire?
Quel feu s'empare de mes ſens?
Viens, Muſe, reprenons la lyre,
Cédons à tes enchantemens;
Soutiens-moi, vertueux Alcide,
Toi dont la valeur intrépide
Combattit des monſtres affreux;
Comme toi vengeur de la terre,
Il faut que je porte la guerre
A des monſtres plus dangereux.

Les tempêtes dont le ravage
Briſe les vaiſſeaux aux rochers,
Et couvre les mers du naufrage
De cent audacieux nochers:
Les airs dont l'haleine empeſtée
Fait de la terre dévaſtée
L'affreux théâtre d'Atropos,
Sont moins craints ſur cet hémiſphère

Que n'eſt le flatteur mercenaire,
Qui corrompt le cœur des héros.
L'inſinuante Flatterie
Eſt la fille de l'Intérêt,
L'artifice qui l'a nourrie,
Des vertus lui donna l'apprêt ;
Elle eſt ſans ceſſe au pied du trône,
Son vain encens qui l'environne,
Enivre les rois et les grands ;
Le maſque de la politeſſe
Couvre la rampante baſſeſſe
De ſes faux applaudiſſemens.
Tel un ſerpent caché ſous l'herbe,
Serrant ſes anneaux tortueux,
Dérobe ſa tête ſuperbe
A l'Africain audacieux :
Il rampe ainſi pour le ſurprendre ;
Le piége qu'il a ſu lui tendre
Eſt caché ſous l'émail des fleurs ;
Ou telle une vapeur légère
Egare, à l'inſtant qu'elle éclaire,
Les trop crédules voyageurs.
Un adulateur politique
Couvre par la feinte douceur
D'un éternel panégyrique
L'apprêt d'un venin corrupteur ;
Sa bouche eſt trompeuſe et perfide,
Sa langue eſt un dard homicide
Qui frappe et perce ſans effort,
Comme le chant de la Syrène
Dont la mélodie inhumaine
Par le plaiſir donne la mort.

O Ciel! quelle métamorphose
En cèdre change le roseau,
D'un vil chardon fait une rose,
Ou d'un ciron fait un taureau!
Mévius devient un Virgile,
Thersite est l'émule d'Achille.
Tous les objets sont confondus:
Rois, connaissez la flatterie,
C'est elle dont l'idolâtrie
De vos vices fait des vertus.

Souvent son indigne bassesse
Adora d'infames tyrans,
Approuva leur scélératesse,
Et leur vendit cher son encens.
La fortune présomptueuse,
La trahison, l'audace heureuse
Trouvèrent des adulateurs;
Cartouche orné d'une couronne,
Ou Catilina sur le trône,
Auraient-ils manqué de flatteurs?

Lorsque pressé de veine en veine
Mon sang s'embrase en s'agitant,
Et porte sa flamme soudaine
Jusques dans mon cœur palpitant,
Que déjà mon ame obscurcie
M'abandonne à la frénésie;
En vain le flatteur effronté,
D'une éloquence décevante,
Vantera ma couleur brillante
Et l'embonpoint de ma santé.

Loin que la basse flatterie
Puisse colorer nos défauts,

Cette coupable idolâtrie
Ternit la gloire des héros;
Loués ou blâmés par les hommes,
Nous demeurons ce que nous sommes,
Malades, sains, dispos, perclus:
Non, ce n'est point votre éloquence,
C'est l'aveu de ma conscience
Qui décide de mes vertus.

Louis, qui fit trembler la terre,
Ce roi dont on craignait le bras,
Louis était grand à la guerre
Et très-petit aux opéras.
Tous ces monumens de sa gloire,
Qu'un roi consacre à sa mémoire,
Rendent son triomphe odieux;
Et je méconnais sur le trône
Le conquérant de Babylone,
Lorsqu'il se dit le fils des Dieux.

Réveillez-vous de votre ivresse,
Rois, princes, savans et guerriers,
Et subjuguez une faiblesse
Qui flétrit vos plus beaux lauriers.
Voyez l'océan du mensonge
Où votre aveugle amour vous plonge;
Vous vous noyez par vanité:
Que votre ame aux flatteurs rebelle
Brise le miroir infidèlle
Qui lui cache la vérité.

O Vérité pure et brillante!
O fille immortelle des Cieux!
De la demeure étincelante
Daignez descendre sur ces lieux;

La lumière eſt votre partage,
Diſſipez le ſombre nuage
Dont l'orgueil couvre la raiſon;
Comme aux doux rayons de l'aurore
Le brouillard épais s'évapore,
Qui s'étendait ſur l'horizon.
Miniſtres, qui ſuivez l'exemple
Des Cynéas et des Mornay,
Vous ſeuls vous méritez un temple
Aux plus grands hommes deſtiné;
Vous, dont la critique ſévère
En reprenant a l'art de plaire,
Vous êtes ſeuls de vrais amis.
Flatteurs, n'employez plus la ruſe;
Ne croyez point qu'elle m'abuſe,
Je connais vos traits ennemis.
Céſarion, ami fidelle,
Plus tendre que Pirithoüs,
Je retrouve en toi le modèle
De la première des vertus.
Que notre amitié ſans faibleſſe
Nous dévoile avec hardieſſe
Et nos erreurs et nos défauts:
Ainſi l'or que le feu prépare,
Se purifie et ſe ſépare
Du plomb et des plus vils métaux,

LE RÉTABLISSEMENT DE L'ACADÉMIE.

QUE vois-je! Quel ſpectacle! O ma chère patrie!
Enfin voici l'époque où naîtront tes beaux jours;
L'ignorant préjugé, l'erreur, la barbarie,
Chaſſés de tes palais, ſont bannis pour toujours:
Les beaux arts ſont vainqueurs de l'abſurde ignorance;
Je vois de leurs héros la pompe qui s'avance,
Dans leurs mains les lauriers, la lyre et le compas;
La Vérité, la Gloire,
Au temple de Mémoire
Accompagnent leurs pas.

Sur le vieux monument d'un ruineux portique,
Abattu par les mains de la groſſièreté,
S'élève élégamment un temple magnifique
Au Dieu de tous les arts et de la vérité;
C'eſt-là que le ſavoir, la raiſon, le génie,
Ayant vaincu l'Erreur à force réunie,
Elèvent un trophée aux Dieux leurs protecteurs;
Ainſi qu'au Capitole
Se portait le ſymbole
Du ſuccès des vainqueurs.

Sous le règne honteux de l'aveugle ignorance,
La terre était en proie à la ſtupidité,
Ses tyranniques fers tenaient ſous leur puiſſance
Les membres engourdis de la ſimplicité;
L'homme était ombrageux, crédule, abject, timide,
La Vérité parut et lui ſervit de guide;
Il ſecoua le joug des paniques terreurs,
Sa main briſa l'idole
Dont le culte frivole
Nourriſſait ſes erreurs.

Sur la profonde mer où navigue le ſage,
De ſa faible raiſon uniquement muni,
Le ciel n'a point de borne et l'eau point de rivage,
Il eſt environné par l'immenſe infini;
Il le trouve par-tout et ne peut le comprendre;
Il s'égare, il ne peut ni monter ni deſcendre,
Tout offuſque ſes yeux, tout échappe à ſes ſens;
Mais l'obſtacle l'excite,
Et la gloire l'invite
A des travaux conſtans.

Par un dernier effort la raiſon fit paraître
Ces ſublimes devins des myſtères des Dieux;
C'eſt par leurs ſoins que l'homme apprend à les connaître;
Ils éclairent la terre, ils liſent dans les cieux;
Les aſtres ſont décrits dans leur oblique courſe,
Les torrens découverts dans leur ſubtile ſource;
Ils ont ſuivi les vents, ils ont peſé les airs,
Ils domptent la nature,
Ils fixent la figure
De ce vaſte univers.

L'un par un priſme adroit et d'une main ſavante
Détache cet azur, cet or, et ces rubis,
Qu'aſſemble des rayons la gerbe étincelante
Dont Phébus de ſon trône éclaire le pourpris.
L'autre du corps humain, que ſon art examine,
Décompoſe avec ſoin la fragile machine
Et les reſſorts cachés à l'œil d'un ignorant;
Et tel d'un bras magique
Vous touche, et communique
L'électrique torrent.

Je vois ma Déité, la ſublime Eloquence,
Des beaux jours des Romains nous ramener les temps,

Ressusciter la voix du stupide silence,
Des flammes du génie animer ses enfans.
Ici coulent des vers, là se dicte l'histoire,
Le bon goût reparaît, les filles de Mémoire,
Dispensent de ces lieux leurs faveurs aux mortels,
N'écrivent dans leurs fastes
De leurs mains toujours chastes
Que des noms immortels.

Tel au faîte brillant de la voûte azurée
On nous peint de cent Dieux l'assemblage divers;
La nature est soumise à cette ame sacrée
Qui gouverne les cieux, la terre, et les enfers;
Dans cette immensité chacun a son partage:
Aux antres de l'Etna Vulcain forge l'orage,
Éole excite en l'air des aquilons mutins,
Tandis que Polymnie
Par sa douce harmonie
Enchante les humains.

Telle brille en ces lieux cette auguste assemblée,
Ces sages confidens, ces ministres des Dieux,
Ces célestes flambeaux de la terre aveuglée,
Le préjugé lui-même est éclairé par eux;
Leurs soins ont partagé l'empire des sciences,
Leur sénat réunit toutes les connaissances,
Leur esprit a percé les sombres vérités,
Leurs jeux sont des miracles,
Leurs livres des oracles
Par Apollon dictés.

Fleurissez, Arts charmans; que les eaux du Pactole
Arrosent désormais vos lauriers immortels;
C'est à vous de régner sur le monde frivole,
C'est au peuple ignorant d'honorer vos autels:

J'entends de vos concerts la divine harmonie,
Le chant de Melpomène et la voix d'Uranie;
Vous célébrez les Dieux, vous inſtruiſez les rois;
Une main ſouveraine,
Un goût puiſſant m'entraîne
Sous vos ſuprêmes lois.

LA GUERRE DE 1747.

Bellone, juſqu'à quand ta rage frénétique
Veut-elle déſoler nos peuples malheureux?
Et pourquoi voyons-nous de leur ſang héroïque
En tous lieux prodiguer les torrens généreux?
La terre infortunée eſt livrée au pillage,
Aux flammes, aux combats, aux meurtres, au carnage;
Et la mer n'aperçoit ſur ſes immenſes bords
Que des naufrages et des morts.

Ce monſtre au front d'airain, le Démon de la guerre,
Monſtre avide et de ſang et de deſtruction,
Ne s'eſt donc arrogé l'empire de la terre
Que pour l'abandonner à la proſcription?
Jamais le vieux Caron n'a tant chargé ſa barque;
De ſes funeſtes mains la redoutable Parque
N'a jamais à la fois rompu tant de fuſeaux,
Où tenaient les jours des héros.

La Diſcorde barbare, encor toute ſanglante,
Secouant ſes flambeaux, excitant ſes ſerpens,
De l'antique chaos ſombre et farouche amante,
Ébranle la nature, et pourſuit les vivans;
Elle guide leurs pas d'abymes en abymes,
Le déſeſpoir, la mort, la trahiſon, les crimes,
Complices et vengeurs de ſes cruels forfaits,
Couvrent la terre de cyprès.

Quel tranſport inouï? Quel nouveau feu m'anime?
Un Dieu ſubitement s'empare de mes ſens,
Apollon me poſsède, et ſon eſprit ſublime
Va prêter à ma voix ſes immortels accens.
Que l'univers ſe taiſe aux accords de ma lyre,
Rois, peuples, écoutez ce que je dois vous dire,
Appaiſez les tranſports de vos ſens agités,
Pour recevoir ces vérités!

Vous, juges des humains, vous nés dieux de la terre,
Oppreſſeurs orgueilleux de ce triſte univers,
Si vos bras menaçans ſont armés du tonnerre,
Si vous tenez captifs ces peuples dans vos fers,
Modérez la rigueur d'un pouvoir arbitraire;
Ces humains ſont vos fils, ayez un cœur de père:
Ces glaives enfoncés dans leur malheureux flanc,
Sont teints de votre propre ſang.

Tel qu'un paſteur prudent, à ſon devoir fidelle,
Défend et garantit ſon troupeau bien-aimé
Contre la dent du loup et la griffe cruelle
Du lion par la faim au carnage animé;
Quand le tyran des bois s'échappe et prend la fuite,
Son troupeau ſe repoſe et paît ſous ſa conduite;
Et s'il traît ſes brebis, s'il les tond dans ſes bras,
Sa main ne les égorge pas.

Tel eſt pour ſes ſujets un tendre et bon monarque,
Humain dans ſes conſeils, humain dans ſes projets,
Il allonge pour eux la trame de la Parque,
Il compte tous ſes jours par autant de bienfaits;
Ce n'eſt point de leur ſang qu'il achète la gloire,
Il laiſſe à ſes vertus le ſoin de ſa mémoire:
Tels furent ces héros, Titus, Marc-Antonin,
Les délices du genre humain.

Abhorrez à jamais ces guerres inteſtines:
L'ambition fatale allume ce flambeau,
De l'univers entier vous faites des ruines,
Et la terre ſe change en un vaſte tombeau.
Quelle ſcène tragique étale ce théâtre!
L'Europe à ſes enfans trop cruelle marâtre,
De l'Aſie étonnée arme le puiſſant bras,
Pour les dévouer au trépas.
La Sibérie enfante un eſſaim de barbares,
Les froids glaçons du nord mille fiers aſſaſſins;
Je les vois réunis, Caſpiens et Tartares,
Marcher ſous les drapeaux bataves et germains:
Quel démon excita votre farouche audace?
Oui, l'Europe pour vous n'a plus aſſez de place,
La fureur des combats vous guide ſur les mers,
Pour troubler un autre univers.
Quitte enfin le ſéjour de la voute azurée,
Déeſſe dont dépend notre félicité,
O Paix! aimable Paix! ſi long-temps déſirée,
Viens fermer de Janus le temple redouté;
Bannis de ces climats l'intérêt et l'envie,
Rends la gloire aux talens, à tous les arts la vie:
Alors nous mêlerons à nos ſanglans lauriers,
Tes myrtes et tes oliviers.

LES TROUBLES DU NORD.

L'UNIVERS ébranlé ne reſpire qu'à peine,
Tout le ſang fume encor que ſa rage inhumaine
Avait fait ruiſſeler dans l'horreur des combats;
On ne voit ſur la terre

Que traces de la guerre,
Et traces du trépas.
Tel, après que la flamme exerça sa furie,
Accablé des débris de sa triste patrie,
L'habitant malheureux voit dans l'abattement
Ces monumens funestes,
Ces ruines, ces restes
D'un long embrasement.
Tels nos tristes regards nous découvrent nos pertes,
Du Danube et du Rhin les campagnes désertes;
De la fureur des rois les vestiges sanglans,
Des murs réduits en poudre,
Des palais que la foudre
Laisse encor tout fumans.
Les cris des orphelins, les veuves éplorées
Demandent tristement aux lointaines contrées,
Les auteurs de leurs jours ou leurs époux péris:
Ah! familles trop tendres
Il n'est plus que les cendres
De vos parens chéris.
Dans son épuisement l'Europe frénétique
Sentit de ses transports la folie héroïque,
Et sa faiblesse enfin rallentit ses fureurs,
Désarma la vengeance,
Réprima l'insolence
De ses fiers oppresseurs.
La paix, du haut des cieux de Bellone vengée,
Vint planter sur ces bords l'olive négligée;
Sous cent verroux de bronze elle enferma Janus,
Ramenant sur ces rives
Les Muses fugitives,
Qu'on ne connaissait plus.

C'eſt toi, fille du Ciel, dont la douce puiſſance,
Ramène les plaiſirs, les arts et l'abondance,
Qu'exilait loin de nous l'impitoyable Mars:
Le peuple qui reſpire
Sous ton heureux empire,
Ne craint plus les haſards.
Mais déjà ſous l'Etna l'audacieux Typhée
Sent renaître en ſon ſein ſa fureur étouffée;
Il veut rompre les fers qui cauſent ſon tourment;
De ſon terrible gouffre,
Le bitume et le ſouffre
Coulent comme un torrent.
Des froids antres du nord s'élèvent des tempêtes;
Un orage nouveau vient menacer nos têtes,
Le fer de l'étranger veut couper nos moiſſons:
Ah! quelle ardeur funeſte,
Ou bien quel feu céleſte
Embraſa ſes glaçons?
O vous! qui n'enfantez que des complots ſiniſtres,
Fléaux du genre humain, ambitieux miniſtres,
D'eſclaves entourés tous flétris de vos fers,
Vos funeſtes intrigues
Vos cabales, vos brigues
Déſolent l'univers.
Votre eſprit occupé de projets tyranniques,
Pour uſurper le nom de fameux politiques,
De crimes, d'attentats, de forfaits enivré,
Se livre à ſon caprice,
Et pour lui la juſtice
N'a plus rien de ſacré.
De la foi de vos rois l'auguſte privilége
Ne ſaurait arrêter l'audace ſacrilége,

Ni l'impétueux cours de vos débordemens,
La guerre qui s'élance,
Flattant votre arrogance,
Rompra tous vos fermens.
Déplorables fujets, qu'on méprife et qu'on brave,
Nés libres, mais au fond efclaves d'un efclave,
Contre des inconnus, quand il veut fe venger,
Gladiateurs fans haine
Vous courez dans l'arène
Pour vous entr'égorger.
Mais le péril s'accroît, les nuages groffiffent,
Les vents font déchaînés et les cieux s'obfcurciffent,
Le tonnerre en grondant va tomber en éclats,
Menaçant de fa chute
Les provinces en butte
De deux puiffans Etats.
De notre illufion le brouillard fe diffipe;
Dans ce myftère obfcur je lis, nouvel Oedipe,
Que l'aigle des Céfars par un dernier effort,
Tremblant, mais plein de rage,
Enhardit au carnage
Tous ces guerriers du nord.
Secouant fes flambeaux, la Difcorde infernale
Répandant les venins de fa bouche fatale,
D'une nouvelle Amate empoifonna le cœur;
Elle trouble la terre,
Elle appelle la guerre
Pour fervir fa fureur.
Ah! quand reviendrez-vous, heureufes deftinées,
Qui fous le vieux Saturne ourdîtes les années,
Et les jours fortunés de l'univers naiffant?
Serait-ce que nos crimes

Nous rendent les victimes
D'un vengeur tout puiſſant ?
Et quoiqu'en aboyant l'indiſcrète ſatire
Divulgue avec aigreur que l'univers empire,
Que nous ſerons ſuivis de plus méchans neveux ;
Mépriſons ces chimères :
Oui, nous valons nos pères,
Ils valaient leurs aïeux.
Mais quel Dieu ſecourable a par ſa voix puiſſante
Arrêté dans ſon cours l'audace violente,
Dont étaient animés nos furieux rivaux ?
Il prolonge la trève,
Il émouſſe le glaive
Qu'aiguiſait Atropos.
Tel que le Dieu puiſſant qui domine ſur l'onde,
D'un coup de ſon trident frappa la mer profonde,
Dont l'amant d'Orithie excitait la fureur ;
Les vagues s'appaisèrent,
En grondant reſpectèrent
Les lois d'un Dieu vainqueur.
Ainſi lorſque Louis en Albion s'explique,
Que l'univers entend de ſa voix pacifique
Retentir en tout lieu les magnanimes lois ;
Mars ſuſpend les alarmes,
Et renferme ſes armes
Qui menaçaient cent rois.
Venez, plaiſirs charmans, venez grâces naïves,
Que vos jeux déſormais embelliſſent nos rives,
Je conſacre mon luth au beau Dieu des amours ;
Je ſuis ſous ſon empire,
Déjà ce Dieu m'inſpire,
Adieu Mars pour toujours.

AUX PRUSSIENS.

PEUPLES que la valeur conduisit à la gloire,
Héros ceints des lauriers que donne la victoire,
Enfans chéris de Mars, comblés de ses faveurs,
Craignez que la paresse,
L'orgueil et la mollesse
Ne corrompent vos mœurs.
Par l'instinct passager d'une vertu commune
Un Etat sous ses lois asservit la fortune,
Il brave ses voisins, il brave le trépas;
Mais sa vertu s'efface,
Et son empire passe,
S'il ne le soutient pas.
Tels furent les vainqueurs de la fière Ausonie,
Ennemis des Romains, rivaux de leur génie,
Ils imposaient leur joug à ces peuples guerriers;
Mais Carthage l'avoue,
Le séjour de Capoue
Flétrit tous ses lauriers.
Jadis tout l'orient tremblait devant l'Attique,
Ses valeureux guerriers, sa sage politique,
De ses puissans voisins arrêtaient les progrès,
Quand la Grèce opprimée
Défit l'immense armée
De l'orgueilleux Xerxès.
A l'ombre des grandeurs elle enfanta les vices,
L'intérêt y trama ses noires injustices,
La lâcheté parut où régnait la valeur,
Et sa force épuisée
La rendit la risée
De son nouveau vainqueur.

Ainſi, lorſque la nuit répand ſes voiles ſombres,
L'éclair brille un moment au milieu de ſes ombres,
Dans ſon rapide cours un éclat éblouit;
Mais dès qu'on l'a vu naître,
Trop prompt à diſparaître,
Son feu s'anéantit.

Le ſoleil plus puiſſant, du haut de ſa carrière,
Dans ſon cours éternel diſpenſe ſa lumière,
Il diſſout les glaçons des rigoureux hivers;
Son influence pure
Ranime la nature
Et maintient l'univers.

Ce feu ſi lumineux dans ſon ſein prend ſa ſource;
Il en eſt le principe, il en eſt la reſſource:
Quand la vermeille Aurore éclaire l'orient,
Les aſtres qui pâliſſent,
Bientôt s'enſeveliſſent
Au ſein du firmament.

Tel eſt, ô Pruſſiens, votre auguſte modèle,
Soutenez comme lui votre gloire nouvelle,
Et ſans vous arrêter à vos premiers travaux,
Sachez prouver au monde
Qu'une vertu féconde
En produit de nouveaux.

Des empires fameux l'écroulement funeſte
N'eſt point l'effet frappant de la haine céleſte;
Rien n'était arrêté par l'ordre des Deſtins;
Où proſpère le ſage;
L'imprudent fait naufrage,
Le ſort eſt en nos mains.

Héros, vos grands exploits élèvent cet empire,
Soutenez votre ouvrage, ou votre gloire expire;

D'un vol toujours rapide il faut vous élever;
Et monté jusqu'au faîte,
Tout mortel qui s'arrête
Eſt près de reculer.
Dans le cours triomphant de vos ſuccès proſpères,
Soyez humains et doux, généreux, débonnaires,
Et que tant d'ennemis ſous vos coups abattus,
Rendent un moindre hommage
A votre ardent courage,
Qu'à vos rares vertus.

A MAUPERTUIS.

La vie eſt un ſonge.

O Maupertuis, cher Maupertuis,
Que notre vie eſt peu de choſe!
Cette fleur qui brille aujourd'hui,
Demain ſe fane à peine écloſe:
Tout périt, tout eſt emporté
Par la dure fatalité
Des arrêts de la Deſtinée;
Votre vertu, vos grands talens
Ne pourront obtenir du temps
Le ſeul délai d'une journée.
Mes beaux jours ſe ſont écoulés;
Ainſi qu'une onde fugitive
Mes plaiſirs ſe ſont envolés,
Aucun pouvoir ne les captive:
Déjà de la froide raiſon
Je ſuis la ſtoïque leçon;
Lorſque je baiſſe, elle s'élève,

Le présent s'échappe sans fin,
L'avenir est très-incertain,
Et le passé est moins qu'un rêve.
Homme si fier, homme si vain
De ce que ton faible esprit pense,
Connais ton fragile destin,
Et réprime ton arrogance;
Ton terme est court, il est borné;
Le sort du jour où l'homme est né,
L'entraîne vers la nuit fatale;
Là dans la foule confondus,
Les Virgiles, les Mévius
Ont une destinée égale.
Vous que séduit l'éclat trompeur
D'un bien passager et frivole,
Vous qui d'un métal suborneur
Avez fait votre unique idole,
Pour qui voulez-vous l'amasser?
Vous que le monde voit passer
Comme une fleur qui naît et tombe,
Mortels, déplorez vos erreurs;
Vos richesses et vos grandeurs
Vous suivront-elles dans la tombe?
Comment à tant de vains objets
Immole-t-on sa destinée?
Comment tant de vastes projets
Pour une course aussi bornée?
Héros, qui préparez des fers
A ce malheureux univers,
Pour rétablir votre mémoire,
Rappelez-vous ces conquérans

Inſcrits dans les faſtes du temps :
Pourrez-vous égaler leur gloire ?
Je veux que de vos grands exploits
La terre paraiſſe alarmée,
Et qu'au niveau du nom des rois
Vous élève la renommée ;
La paix termine vos combats,
Enfin victime du trépas,
On dit un mot de votre vie ;
Bientôt les ſiècles deſtructeurs
Font périr toutes vos grandeurs :
L'homme meurt, le héros s'oublie.
Tant de grands hommes ont été,
Les ſiècles groſſiront leur nombre :
Elevez-vous à leur côté,
Vous ſerez caché dans leur ombre :
Si votre ignorante fureur
Prit l'ambition pour l'honneur,
Quel ſera votre ſort funeſte ?
Souvent un tyran furieux
Vante ſes exploits glorieux,
Quand tout l'univers le déteſte.
Que de ſiècles ſont écoulés,
Depuis qu'une force féconde
Fixa les élémens troublés,
Et du chaos forma le monde !
Le temps ſoumet tout à ſa loi,
Le préſent s'enfuit loin de moi,
L'avenir s'empreſſe à le ſuivre :
Homme, ton terme limité
N'eſt qu'un point dans l'éternité ;
Etre un moment s'appelle vivre.

Si l'homme pouvait ſubſiſter
Au moins deux âges dans ce monde,
Peut-être oſerait-on flatter
L'orgueil ſur lequel il ſe fonde.
Vos vœux, mortels audacieux,
Vont à vous égaler aux Dieux;
Vous, nés pour ramper dans la fange,
Pour vivre un inſtant, pour périr,
Vous, nés pour vous anéantir,
Vous aſpirez à la louange!

Pourquoi rechercher le bonheur?
Pourquoi craindre le bras céleſte?
Le bien eſt un ſonge flatteur,
Et le mal un ſonge funeſte;
Tous ces divers événemens
Sont des objets indifférens
Pour qui connaît notre durée:
Partez chagrins, plaiſirs, amours,
Je vois la trame de mes jours
Dans la main d'Atropos livrée.

Biens, richeſſes, titres, honneurs,
Gloire, ambition, renommée,
Eclats faux, éclats impoſteurs,
Vous n'êtes que de la fumée;
Un regard de la vérité
De votre fragile beauté
Fait évanouir l'apparence;
Non, rien de ſolide ici-bas,
Tout juſqu'aux plus puiſſans Etats,
Eſt le jouet de l'inconſtance.

Connaiſſons notre aveuglement,
Nos préjugés et nos faibleſſes,

Tout ce qui nous paraît si grand
N'est qu'un amas de petitesses ;
Transportons-nous au haut des cieux,
De sa gloire jetons les yeux
Sur Paris, sur Pékin, sur Rome ;
Leur grandeur disparaît de loin ;
Toute la terre n'est qu'un point,
Ah ! que sera-ce donc de l'homme ?

Nous nageons pleins de vanité
Entre le temps qui nous précède,
Et l'absorbante éternité
De l'avenir qui nous succède.
Toujours occupés par des riens,
Les vrais Tantales des faux biens,
Sans cesse agités par l'envie,
Pleins de ce songe séduisant,
Nous nous perdons dans le néant :
Tel est le sort de notre vie.

A VOLTAIRE.

Qu'il prenne son parti sur les approches de la vieillesse et de la mort.

Soutien du goût, des arts, de l'éloquence,
Fils d'Apollon, Homère de la France,
Ne te plains point que l'âge, à pas hâtifs,
Vers toi s'achemine,
Et sans cesse mine
Tes jours fugitifs.

La providence égale toutes chofes ;
Le doux printemps fe couronne de rofes,
L'été de fruits, l'automne de moiffons ;
L'hiver, l'indolence
A la jouiffance
Des autres faifons.
Voltaire, ainfi l'homme trouve en tout âge
Des dons nouveaux dont il tire avantage ;
S'il a paffé la fleur de fes beaux jours,
La raifon diferte
Remplace la perte
Du jeu, des amours.
Quand il vieillit, fa fuperbe fageffe,
Avec dédain condamne la jeuneffe,
Qui par inftinct fuit une aimable erreur :
L'ambition vaine
L'excite et l'entraîne
Aux champs de l'honneur.
Lorfque le temps qui jamais ne s'arrête,
De cheveux blancs a décoré fa tête,
Par fa vieilleffe il fe fait refpecter ;
L'intérêt l'amufe
D'un bien qui l'abufe,
Et qu'il faut quitter.
Toi, dont les arts filent la deftinée,
Dont la raifon et la mémoire ornée
Font admirer tant de divers talens ;
Se peut-il, Voltaire,
Qu'avec l'art de plaire,
Tu craignes le temps ?
Sur tes vertus ce temps n'a point de prife,
Un bel efprit nous charme à barbe grife ;

Lorſque ton corps chemine à ſon déclin,
Le Dieu du Permeſſe
Te remplit ſans ceſſe
De ſon feu divin.
Je vois briller la beauté rajeunie
Des premiers ans de ce vaſte génie :
Et c'eſt ainſi que l'aſtre des ſaiſons,
Des bras d'Amphitrite
Lance aux lieux qu'il quitte
Ses plus doux rayons.
Hélas ! tandis que le faible vulgaire,
Qui, ſans penſer, languit dans la misère,
Traîne ſes jours et ſon nom avili ;
Sortant de ce ſonge,
Pour jamais ſe plonge
Dans un ſombre oubli :
Tu vois déjà ta mémoire eſtimée,
Et dans ſon vol la prompte Renommée
Ne publier que ta proſe et tes vers ;
Tu reçois l'hommage,
(Qu'importe à quel âge ?)
De tout l'univers.
Ces vils rivaux dont la cruelle envie
Avait verſé ſes poiſons ſur ta vie,
Que tes vertus ont ſi fort éclipſés ;
Vrais pour ta mémoire,
A chanter ta gloire,
Se verront forcés.
Quel avenir t'attend, divin Voltaire,
Lorſque ton ame aura quitté la terre !
A tes genoux vois la poſtérité ;

Le temps qui s'élance,
Te promet d'avance
L'immortalité.

SUR LA GLOIRE. (*)

UN Dieu s'empare de mon ame;
Je sens une céleste ardeur:
O Gloire! ta divine flamme
M'embrase jusqu'au fond du cœur:
Rempli de ton puissant délire,
Par les doux accords de ma lyre
Je veux célébrer tes bienfaits:
Tu couronnes le vrai mérite;
Et ton divin laurier excite
Les humains à tous leurs succès.
Nos vertus mènent à la Gloire,
Et la Gloire mène aux vertus;
Elle est mère de la victoire,
Elle déchaîne les vaincus;
Cicéron lui dut l'éloquence,
Sénèque la vaste science;
Elle forma les vrais Césars;
Sortez des voûtes ténébreuses,
Dites-nous, ames généreuses,
Qui vous fit braver les hasards?
Déjà je vois des Thermopyles
Les magnanimes défenseurs,

(*) Faite en 1734.

S'immolant, pour ſauver leurs villes
Des ravages de leurs vainqueurs:
Et ſi leur valeur en impoſe,
Au nombre leur courage oppoſe
L'inébranlable fermeté;
Tandis que le fer les abyme,
La gloire ſeule les anime,
Leur montrant l'immortalité.

Généreux captif de Carthage,
Trop infortuné Régulus!
Victime d'une aveugle rage,
Ou victime de tes vertus!
Exemple illuſtre de l'hiſtoire!
Plutôt que de trahir ta gloire,
Ta foi, ton honneur, tes fermens,
Pour le ſalut de ta patrie,
Tu bravas Numance en furie,
Et tu péris dans les tourmens.

Quel eſt ce héros, c'eſt Eugène,
Ce fortuné triomphateur;
De la victoire qu'il enchaîne
La Gloire a partagé l'honneur:
Protectrice de cet Alcide,
Son étendard brillant le guide
Aux bords du Danube et du Rhin,
Contre l'infidelle en Hongrie,
Dans les champs ſanglans d'Italie,
Pour le couronner à Turin.

Enfans des arts et du génie,
Fils de Minerve et d'Apollon,
Qui vous excite et vous convie
A monter ſur le double mont?

Parlez, répondez-nous, Homère,
Horace, Virgile et Voltaire;
Quel Dieu préside à vos concerts?
Vous aspirez tous à la gloire;
Et pour vivre dans la mémoire,
L'honneur lime et polit vos vers.
Le scélérat au regard louche
Se trompe toujours sur l'honneur;
La gloire à son ame farouche
Paraît un excès de fureur:
Il ne sort point de son ivresse;
Sa raison coupable et traîtresse
Défigure la vérité:
Dans son aveuglement étrange,
Il se croit digne de louange,
Lorsque son crime est détesté.
Qu'un Hérostrate objet de blâme,
Armé d'un flambeau dévorant,
Expose aux fureurs de la flamme,
Un temple antique et florissant!
Que Thaïs, trop présomptueuse,
Aspire à se rendre fameuse,
En détruisant Persépolis!
Aux fastes sacrés de la gloire,
On noircit les noms et l'histoire
Et d'Hérostrate et de Thaïs.
Sors des cendres, Rome païenne;
Viens te reproduire à mes yeux:
Va confondre Rome chrétienne,
Et ses prêtres ambitieux:
Du sein de ta vertu féconde,
Oppose les vainqueurs du monde

A tous ces prêtres imposteurs ;
A tous ces frauduleux pontifes,
Qui sur des livres apocryphes
Fondent leur culte et leurs erreurs.
O Gloire ! à qui je sacrifie
Mes plaisirs et mes passions :
O Gloire ! en qui je me confie,
Daigne éclairer mes actions :
Tu peux, malgré la mort cruelle,
Sauver une faible étincelle
De l'esprit qui réside en moi.
Que ta main m'ouvre la barrière ;
Et prêt à courir ta carrière,
Je veux vivre et mourir pour toi.

SUR LE TEMPS.

Toi, qui n'admets rien de solide,
Dont l'essence est le changement,
O Temps, que ta course est rapide !
Que tu passes légèrement !
Le globe que le ciel enferme,
N'a point de puissance si ferme,
Que tu n'entraînes avec toi ;
Rien n'arrête ta violence,
Et le moment même où je pense,
S'enfuit déjà bien loin de moi.
Les jours, qui composent ma vie,
Me sont comptés par les destins,
Des uns la douceur m'est ravie,
Les autres me sont incertains ;

Le passé n'a aucun charme,
L'avenir me trouble et m'alarme,
Le présent m'est un faible appui;
Et comme un point indivisible,
Ou comme un atome insensible,
Il passe et je passe avec lui.

Fatale erreur qui nous entraîne,
Nous poursuivons de vains objets:
Pour une fortune incertaine
Nous formons mille vains projets.
L'homme conduit par des caprices
Semble oublier dans les délices
Que le Ciel a borné ses jours.
Plein du doux poison qui l'enivre,
Il s'embarrasse autant de vivre,
Que s'il devait vivre toujours.

Vainement il voit que la Parque
Nous tient tous soumis à ses lois,
Et que tous passent dans la barque
Où jamais on n'entre deux fois;
La raison et l'expérience
Ne peuvent par aucune instance
Réveiller ses sens engourdis;
Pour suivre ces fidelles guides,
Ou ses vertus sont trop timides,
Ou ses vices sont trop hardis.

Jusqu'à quand, vanités mondaines,
Enchanterez-vous nos esprits?
Tiendrez-vous toujours dans les chaînes
Nos cœurs de vos charmes épris?
Passerons-nous dans l'esclavage
Toutes les saisons de notre âge,

Sans que nous puissions en sortir ?
Nous faudra-t-il donc pour victime
Donner notre jeunesse au crime,
Notre vieillesse au repentir ?
  Non, fesons un meilleur usage
D'un trésor qui nous vient des Cieux.
Le temps est court, qu'on le ménage ;
Tous les momens sont précieux.
Que les vertus, que la sagesse
Occupent notre ame sans cesse ;
De tout vice fuyons l'écueil.
Que notre esprit souvent médite,
Combien la distance est petite
Du berceau jusques au cercueil.

TABLE

DES MATIERES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

Epîtres.

Epître à mon Frère de Prusse . . Page 1
— *à Hermotime, sur l'avantage des lettres* . 7
— *sur la gloire et sur l'intérêt* . . . 16
— *à Rottembourg, sur les voyages* . . 26
— *à d'Argens, sur la faiblesse de l'esprit humain* 35
— *au comte Gotter. Combien de travaux il faut pour satisfaire des épicuriens* . . 44
— *à Maupertuis. La providence ne s'intéresse point à l'individu, mais à l'espèce* . . 54
— *à mon Frère Ferdinand, sur les vœux des humains* 63
— *à Still, sur l'emploi du courage, et sur le vrai point d'honneur* . . . 71
— *au général Brédow, sur la réputation* . 80
— *à ma Sœur de Suède* . . . 88
— *à Podewils, sur ce qu'on ne fait pas tout ce qu'on pourrait faire* . . 95
— *à ma Sœur de Bareuth, sur l'usage de la fortune* 102
— *à Schwerts, sur les plaisirs* . . 109
— *à Algarotti* . . . 115
— *à Finck. La vertu préférable à l'esprit* . 121

Epître à Chazot, sur la modération dans l'amour . . . . Page 128
— *au Maréch. Keith.* Imit. du L. III. de Lucr. *Sur les vaines terreurs de la mort, et les frayeurs d'une autre vie* . . . 135
— *à Darget. Apologie des Rois* . . 145
— *à mon Esprit* . . . 153

Epîtres familières.

Epître à mon frère Henri . . . 163
— *à Pœllnitz* . . . 171
— *à Fouquet* . . . 175
— *à la Comtesse de Camas* . . 179
— *à Jordan* . . . 185
— *à ma Sœur de Bareuth* . . . 192
— *à Maupertuis* . . . 196
— *à d'Argens* . . . 199
— *à Maupertuis* . . . 204
— *à Césarion* . . . 210

Pièces diverses.

Stances. Paraphrase de l'Ecclésiaste . 214
Stances à Voltaire 217
Stances contre un médecin qui pensa tuer un pauvre goutteux à force de le faire suer. 218
Stances irrégulières sur la tranquillité . 219
Vers faits dans la campagne du Rhin en 1734 224
Discours sur les ignorans . . . 227
Discours sur la fausseté . . . 233
Aux Manes de Césarion . . . 240
A la baronne de Schwérin sur son mariage avec le Schultheiss Lentulus . . . 244
Le miracle manqué : Conte . . . 247
Le serin et le moineau : Fable . . 251

Poësies diverses.

Aux Ecraseurs . . . . Page 254
Congé de l'armée des Cercles et des Tonneliers 256
Au marquis d'Argens 259
La Choiseullade. Facétie . . 261
Louis XV aux champs Elisées . . 269
Six Epigrammes 284
Epitaphe de Voltaire . . . 285
Billet de Congé de Voltaire . . . 286
Réponse du roi . . . . ibid.

Odes.

Préface 289
Ode à la calomnie . . . 291
— à Gresset 297
La fermeté 299
La flatterie 303
Le Rétablissement de l'académie . . 308
La guerre de 1747 311
Les troubles du Nord 313
A Maupertuis 320
A Voltaire 324
Sur la Gloire 327

Fin de la Table des Matières.

62632560